Le COURRIER du Cinéma

NOVEMBRE 1939

5

EDWIGE FEUILLÈRE

TRES PROCHAINEMENT
Jean-Pierre Aumont et Pierre Renoir
dans
"LE PARADIS DE SATAN"

FRANCE - FILM
MONTREAL

FRANCE-FILM

COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE

PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANCAIS.

ÉDIFICE RAILWAY EXCHANGE. 637 OUEST RUE CRAIG, MONTREAL

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 4 -- No 11 — Membre de l'A. B. C. — NOVEMBRE 1939

Jean Murat et Charles Boyer sont deux inséparables amis

Réunis par la guerre, sur le sol de France, ces deux héros de cinéma sont appelés à le devenir une fois de plus... pour la Patrie. Une rencontre où le nom d'Annabella n'est même pas mentionné.

LA DOULEUR D'UN HOMME DE COEUR

Jean Murat n'a pas voulu revoir son ancienne femme, Annabella, lors du récent passage de celle-ci à Paris. Les choses du coeur ne s'expliquent pas par la raison et Jean Murat n'est pas homme pour souffrir inutilement surtout lorsqu'il a la conviction d'avoir toujours agi correctement.

La chronique mondaine toutefois fut fort énervée pendant les quelques jours qu'Annabella fût à Paris. Si lui et elle allaient se rencontrer au hasard d'une fête donnée soit en l'honneur d'Annabella, soit en l'honneur de Charles Boyer, rentré lui aussi dans la Ville Lumière.

Non ! Murat ne se montra nulle part et évita de donner prise aux commérages. Jamais au grand jamais Jean Murat, après le départ... amical de sa femme n'a fait allusion à celle-ci.

Il a eu le coeur meurtri car il aimait profondément sa femme. Il l'aimait de toute son âme, de toutes ses forces, avec le coeur d'un homme mûr, bien informé des vicissitudes de la vie.

Le sort n'a pas voulu qu'il savourât longue longuement le bonheur. Eh ! bien avec philosophie il n'a tenu compte à personne de sa disgrâce.

Il ne nous appartient pas d'épiloguer sur ces faits mais nous tenons à illustrer, puisque l'occasion nous en est donnée, quelle belle chose peut être l'amitié de deux hommes.

Jean Murat et Charles Boyer sont des amis de toujours. Le premier était un simple vendeur d'autos lorsqu'il se prit d'amitié pour Boyer qui déjà faisait fureur sur toutes les scènes parisiennes.

Oh ! il y a longtemps de cela !

Quinze ans peut-être !

Charles Boyer qui a de beaux yeux ne s'en sert pas seulement pour les glisser langoureusement vers ses jolies partenaires de l'écran. Il s'en sert pour regarder, pour percer le mystère des hommes, pour pénétrer jusqu'au fond des cœurs. Il sait, d'un regard, peser un homme, l'apprécier. Boyer ne mit donc pas de temps à juger Jean Murat.

Si ce dernier est aujourd'hui vedette de cinéma . . . et quelle vedette (nous pourrions dire qu'il est à Paris ce qu'est Boyer à Hollywood) il le doit dans une large mesure à l'amitié de Charles Boyer. Il guida les premiers pas de la carrière de son ami et aujourd'hui il est le premier à applaudir à tous ses succès.

On parle souvent de la jalousie des vedettes. L'envie les ronge, dit-on. L'acteur célèbre ne peut pas tolérer qu'un confrère l'éclipse.

C'est hélas vrai. Mais pas lorsqu'il s'agit d'hommes de la trempe d'un Boyer et d'un Murat. Aussitôt arrivés, en France c'est chez Jean Murat que M. et Mme Charles Boyer se sont retirés. Quelles bonnes soirées ? Que de souvenirs à évoquer. Que de nouvelles, d'impressions à se communiquer.

Mais pas un mot d'Annabella. Boyer comprend la douleur de son ami et la respecte. Boyer est heureux, très heureux. Sa femme Pat Paterson est la gentillesse même aussi ne veut-il pas par l'ostentation de sa propre félicité blesser l'orgueil de son vieil ami de toujours.

Quelle belle leçon de véritable fraternité peut-on tirer de cette amitié que rien au grand jamais n'a pu altérer. Pas plus le succès commun que les déboires sentimentaux de l'un d'eux.

Charles Boyer et Jean Murat sont des types d'élite surtout par la force morale qui émane d'eux.

Ils sont un exemple.

Ils sont une leçon vivante. Ni l'un, ni l'autre ne s'est laissé griser par les fumées de la gloire, par les volutes de l'encens de la popularité. Ils sont restés ce qu'ils étaient à leurs débuts. Ils se retrouvent avec la même large poignée de mains, sincère, franche, loyale. Et pensez bien que leur amitié n'est pas pour le public.

L'on sait que Charles Boyer et Jean Murat ont été mobilisés. Réservistes et ayant leurs galons ces deux citoyens français ne sont pas envoyés à la ligne de feu. Ils doivent néanmoins servir et nul doute qu'ils feront leur devoir.

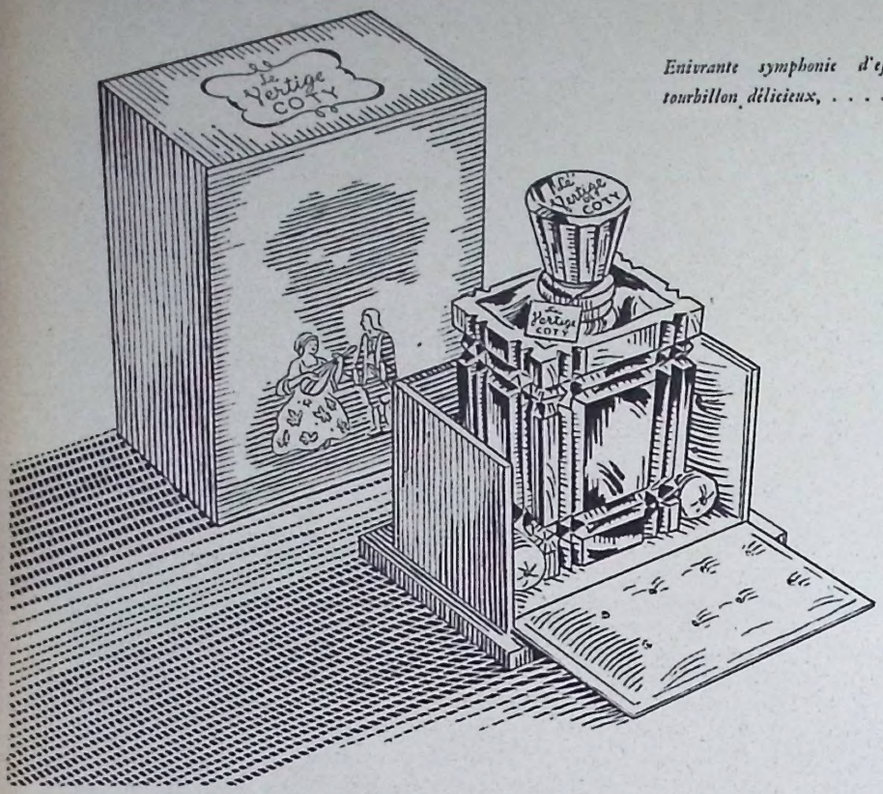
Charles Boyer devait rentrer à Hollywood où le réclament des contrats impérieux mais le conflit, la mobilisation, le "rappel immédiat" comme l'on dit en langage militaire, le forcent à demeurer en France.

A quelque chose malheur est bon. Boyer, de par les circonstances, appartiendra donc pour quelques mois, ou années, qui le sait, au film français. Il vient de terminer "Le Corsaire" et on ne doute pas qu'il tourne de nombreux films au cours des permissions qu'il obtiendra, très facilement, du ministère de la guerre. Il se peut très bien qu'il en soit de même pour Jean Murat.

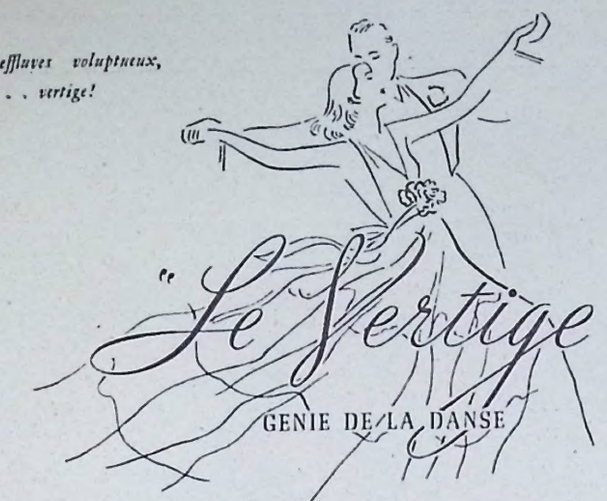
Réunis à nouveau sur le sol de France, Murat et Boyer vont tourner plusieurs films et il n'est pas impossible qu'on les voit sous peu dans une même production. Ce qui serait une aubaine sans pareille pour notre public. Ce sont là des projets mais une chose demeure. L'amitié de ces deux hommes que rien dans le passé, rien dans le présent n'a pu altérer. Quelle chose magnifique et combien édifiante. Et dans tout ceci ce n'est pas Annabella qui a le plus beau rôle.

Le "COURRIER DU CINEMA LIMITEE" est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants, Québec, M. Ls-E. Verret, Cinéma de Paris; Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Morin, Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron et Fils; à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.; à Chicoutimi, Agence de Journaux Inc.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame; aux Trois-Rivières, Robert et Robert; Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05. Adressez toute correspondance au bureau principal, 637, rue Craig O. suite 1110, téléphone LAncaster 5141. Edouard Garand, Directeur-commercial.

UN NOUVEAU PARFUM...



Enivrante symphonie d'effluves voluptueux, tourbillon délicieux, ... vertige!



"Le Vertige"

GENIE DE LA DANSE

Coty

Marcel Pagnol va imiter Guitry

Le fameux dramaturge écrit un scénario dont il sera le premier interprète.

Après avoir été professeur, auteur dramatique, scénariste, créateur de film, M. Marcel Pagnol va prochainement se produire lui-même.

Ayant terminé, "Le Président Haudecoeur" le père de "Topaze" écrit un scénario dont le personnage principal est un auteur dramatique.

Avec zèle et application, M. Pagnol a cherché une grande vedette, capable de tenir le rôle. Aucun de ces illustres personnages ne convenait ni n'était libre.

M. Pagnol a décidé de jouer ce rôle lui-même. L'interprète ne trahira-t-il pas l'auteur? En attendant, Sacha Guitry fait école.

—Sous le titre "L'Ame de la Corse" sera achevé bientôt un documentaire d'une actualité brûlante réalisé par Henry Caurier qui vient de rentrer de Corse où il a passé plusieurs semaines pour les prises de vues de ce film.

* * *

—Léon Mathot, après avoir mis en scène "Rappel immédiat" avec Erich von Stroheim et Bernard Lancret, réalisera "Le Mystère du Bois Bellow", d'après un roman policier anglais.

Trois artistes... trois types... différents

Trois hommes ! Trois types absolument dissemblables et qui plaisent par leurs différences. Roland Toutain, le sportif irréconciliable et impénitent que l'on verra... soldat dans "Trois de Saint-Cyr"; Erich von Stroheim, masque creusé dans l'airain, dur, plein de morgue — grand acteur — qu'on applaudira dans "Gibraltar", film d'une brûlante actualité; Henri Guisol que nous connaissons, que nous avons applaudi à Montréal, en chair et en os et qui fera une composition saisissante dans "Trois Valses", auprès d'Yvonne Printemps et Pierre Fresnay.

En souvenir du
Capitaine Benoît

HONORÉS PAR LA FRANCE

Le ruban de la Légion d'honneur vient d'être accordé aux artistes Mme Gaby Morlay, M. Pierre Blanchar et Mme Valentine Tessier. Juste honneur à grand mérite.

Note Editoriale

La direction du "Courrier du Cinéma" tient à remercier les milliers de personnes qui ont bien voulu nous écrire pour nous féliciter de notre nouvelle formule. "Le Courrier du Cinéma" à CINQ sous fait fureur, c'est un fait indéniable ! Depuis longtemps nous songions à donner aux cinéphiles de cette province le réel magasine de luxe... à cinq sous. Nous croyons y avoir réussi.

On aura remarqué que le fait de diminuer le prix n'a rien changé à notre politique. Beau papier, typographie de choix, nouvelles inédites et exclusives et illustrations splendides. C'est-à-dire que nous avons abaissé le prix tout en augmentant nos pages et en améliorant constamment notre "produit". A tous ceux et celles qui ont rendu hommage à notre effort : cordial merci.

* * *

Certains pessimistes nous demandent ce que va devenir le film français avec la guerre en Europe ? Nous l'avons dit le mois dernier, nous le répétons : aucun danger, aucun danger! Est-ce assez clair !

Dans une guerre chacun fait sa part. Les humbles tâches comptent. Le cuisinier ne va pas au front, n'empêche que son rôle est essentiel. Or, dans le cas des artistes de cinéma, des permissions toutes spéciales leur seront accordées afin qu'ils puissent tourner des films. Car, des films il en faut. La population civile a besoin de réconfort. Elle doit tenir le coup comme les militaires. Aussi faut-il l'encourager et la distraire. Or, c'est l'oeuvre du cinéma et tous les artistes français seront "mobilisés" pour ainsi dire car ils tourneront pour que la France en guerre puisse se distraire et oublier les tristesses du conflit. Et c'est ainsi que les pays étrangers seront approvisionnés en films français tout comme avant. Donc aux pessimistes qui s'inquiètent sans raison nous disons une fois pour toutes : ayez confiance, le cinéma français ne vous manquera jamais.

* * *

Pour appuyer ce que nous venons d'écrire voilà que nous parviennent du front les premières actualités de la guerre. Ce sont des documents uniques et remarquables.

Sans doute avez-vous vu "Sommes-nous défendus ?" au Cinéma de Paris (Montréal) où il partage le succès de "Louise". Or, les actualités qui nous arrivent très régulièrement, malgré la guerre sous-marine, sont le complé-

(Suite à la page 38)

Dernière heure

—C'est au cours de l'hiver que seront donnés les premiers tours de manivelle de "Washington nous voici !" d'après un scénario de MM. Jean-Charles Raynaud et Henri Lepage.

* * *

—Après plusieurs mois passés en Afrique, Léon Poirier a repris le bateau pour rentrer en France après avoir tourné de nombreuses scènes d'extérieurs de son film "Brazza".

* * *

—Pierre Caron a terminé les extérieurs de son film "Bécassine" ; ils ont été réalisés dans le cadre enchanteur de la Bretagne, à Ploumanach.

Paulette Dubost incarne une "Bécassine" pleine de bon sens. C'est grâce à elle que l'on découvrira que les hôtes du Château du Grand Air ne sont en réalité qu'aventuriers, grâce à elle également que le Dr Chanterelle pourra épouser celle qu'il aime...

* * *

—Charles Spaak et Léonide Moguy sont à Antibes où ils travaillent au découpage du roman de Maxence Van der Meersch, "L'Empreinte du Dieu". Ce titre, nous l'avons dit, sera dorénavant précédé du nom d'une des héhoïnes du film : "Karelina". La distribution réunit autour de Pierre Blanchar et Dita Parlo, Blanchette Brunoy, Jacques Dumesnil, Mila Parély, Hélen Manson, Maximilienne, Arthur Devère, Marguerite Pierry, Pierre Larquey.

* * *

—Gaby Syline et Jean Servais seront de la distribution du film "La loi martiale". La réalisation de ce film pour lequel on prévoit également Jean-Louis Barrault et Pierre Renoir aura lieu très bientôt.

▼

Un moment délicieux

Dans le film "La Brigade Sauvage" le prince Youka Troubetskoy est amoureux de Lisette Lanvin. Le prince Troubetskoy qui s'est révélé dans "Serge Panine" fait ici une nouvelle composition qui sera remarquée.

JE ne VEUX pas DANSER le "FRENCH CAN-CAN"!

Danielle Darrieux et son mari Henri Decoin refusent carrément d'accepter un film comportant ce numéro de danse. La compagnie de production invoque un engagement signé. Procès en perspective. Danielle a juré qu'elle tiendrait son bout !

Danielle Darrieux ne veut pas danser le French Can-Can.

Mais une certaine compagnie française de production — la Régina Film pour ne pas la nommer — insiste dans le sens contraire.

De la rencontre de deux volontés, têtues... il n'y a qu'un résultat : un procès.

C'est à son retour d'Amérique que la jolie vedette avait usé de son droit de critique préventive à l'égard du découpage d'un film au cours duquel elle devait danser le French Can-Can. Henri Decoin, son mari et metteur en scène du film en question, avait eu lui aussi son mot à dire sur la valeur artistique de la production et sur la nécessité du numéro de danse.

Or, la vedette et son mari sont tombés d'accord. Tiens ! comme ça se trouve. Tous deux ont décidé que le numéro de danse devait être rayé du découpage. Danielle n'a pas l'intention de montrer ses cuisses au public.

C'est son droit inaltérable. Mais la compagnie soutient que Danielle sait aussi bien danser que chanter et que ses jolies jambes constituent un facteur de succès tout autant que celles de Marlène Dietrich.

Un savant juge aura donc fort à faire pour prendre une décision en pareille matière. Imaginez un peu sa tâche.

La question qui se pose, en dehors des considérations juridiques, est celle-ci : dans quelle mesure une artiste peut-elle refuser, même après un engagement en bonne et due forme, de tenir un rôle qui lui semble susceptible de nuire à sa renommée.

Cette question est d'autant plus complexe qu'elle peut conduire à des abus et à des exagérations.

Le point de vue de Danielle est digne d'attention. Le French Can-Can est une danse caractéristique—pas plus parisienne qu'une autre, mais elle est de tradition. Ce qui fait qu'on la trouve toujours dans un film supposé être typiquement parisien.

Ne la danse pas qui veut ! Un pas de valse est chose facile mais réussir de la voltige sur une jambe faire tournoyer des nuages de dentelle et se livrer à une série impressionnante d'acrobaties exigent une parfaite connaissance du jeu.

On a accoutumé de penser et de croire que les vedettes ont tous les talents. C'est vrai parfois, mais on a soin d'autre part de ne pas révéler les truquages qui permettent aux vedettes d'exceller dans le chant, sur patins, en équitation, etc. Il va sans dire qu'il ne peut être question de doubler Danielle Darrieux pour le French Can-Can. Elle le dansera ou elle ne le dansera pas. C'est comme cela.

Quant au procès, il donnera lieu à une joute oratoire de grande envolée et l'"accusateur public" aura peu à dire contre sa trop belle et trop populaire victime. Par contre, son défenseur aura la partie belle et suppliera la justice de ne pas ruiner la carrière d'une artiste qui fait tant honneur à la beauté et à l'esprit parisiens.

Danielle, nous en sommes sûrs, gagnera son point. Elle laissera à d'autres qu'elle le soin et le plaisir d'exhiber leurs jambes.

Danielle fait la moue . . . mais reste bien belle quand même.

Ce n'est pas son genre et l'émouvante Marie Vetséra a encore de trop beaux rôles assurés à son talent pour tomber dans le style de comédie légère. A d'autres, le frou-frou des jupes !

—Marcel L'Herbier donne le premier tour de manivelle aux "Compagnons d'Ulysse" d'après le roman de Pierre Benoit. Le rôle de l'héroïne, Angelica, sera tenu par Viviane Romance.

▼

—Jacques Darry vient de réunir les principaux interprètes de "David Guerchoum". Outre le petit Claude Bramy, nous verrons Jean Murat, Micheline Cheirel, Armand Bernard, Lucas Gridoux.

▼

—Léonide Moguy, l'inoubliable réalisateur de "Conflit" et de "Prison sans Barreaux" portera à l'écran "L'Empreinte de Dieu", de Maxence van der Meerch, oeuvre qui obtint le prix Goncourt 1936. On prévoit une distribution éblouissante que nous ferons connaître dans notre prochain numéro.

▼

—Maurice Cam sera le metteur en scène de "Bifur 3" et René Dary et Madeleine Florence en seront les principaux interprètes. Nous reviendrons sur cette réalisation.

▼

—Claude Dauphin, Saturnin Fabre, André Luguet et Carette seront les partenaires de Danielle Darrieux dans "Battement de coeur."

Avec les compliments de

TRADE MARK REG.

Benjamin Moore & Co.

OF MONTREAL, LIMITED

Paints, Varnishes and Muresco

MONTREAL

U. A. Rivard, Gérant

CHARLES BOYER

dans

ORAGE

L'artiste Victor Francen a épousé une Américaine

Après avoir connu sa future femme l'hiver dernier à Breuil, Victor Francen l'épouse à San Francisco. Ses impressions sur la guerre.

New York. (De notre correspondant particulier). — Victor Francen était dans la ville américaine ces jours derniers, pour deux raisons bien différentes. La première: il venait assister à la présentation de gala du film "La Fin du Jour", au Filmarte Playhouse. La seconde: il poursuivait sa lune de miel. En effet, Victor Francen vient d'épouser une jolie et jeune Américaine qu'il avait connue en terre française et qu'il est venu épouser sur le sol américain.

Le Français goûte peu la publicité à l'américaine. Aussi M. et Mme Victor Francen se sont-ils soustraits à toute entrevue, photographie, etc. Leur bonheur est pour eux seuls et non pour le grand public. C'est au retour d'un voyage qui a conduit le couple jusqu'à Hollywood que M. Victor Francen a appris la nouvelle de la déclaration de la guerre et tous les événements de ces dernières semaines. Le correspondant particulier du "Courrier du Cinéma", à New York, a pu rejoindre M. Francen et s'entretenir quelques instants avec lui.

Plus jeune que jamais mais modérément gai en raison des événements, M. Francen a bien voulu s'exprimer ainsi: "La guerre est l'affaire des politiciens. Or, je ne suis pas un politique, je suis un artiste et c'est en cette qualité que je regarde la guerre — la mort de tous les moyens de l'expression artistique — et que je la considère comme le plus profond de la dégradation humaine!"

"Nous avons combattu dans la dernière guerre. Nous nous sommes battus, des millions sont morts pour cet idéal. Et maintenant que je vois la guerre à nouveau renaître, franchement j'ai honte d'être un humain. Je suis confondu, atterré. Toute ma vie j'ai tenté d'exprimer dans mes rôles le besoin de bonne entente si nécessaire aux hommes, d'inspirer cette sympathie universelle base de la paix. Désormais j'ai perdu toute confiance et toute foi dans la perfection possible des hommes." J'ai servi dans l'infanterie en 1914. Aujourd'hui, trop âgé je suis quand même prêt à combattre!"

Officier de réserve je n'hésiterai pas un instant. Je ne crains pas la mort mais je ne tiens pas du tout à commander aux autres d'aller à la tuerie. Quelle ironie! L'artiste ne vaut en autant qu'il ennoblit la vie et voilà que la vie est vouée au massacre. Vous dire tout ce que j'ai éprouvé en voyant "La Fin du Jour" à New York est impossible. Depuis la réalisation de ce film tant de choses ont changé. Alors j'avais foi et confiance. Ces espoirs remontaient dans ma mémoire en revoyant mon film et j'ai alors eu l'impression que je revenais d'un autre monde.

"Non ce n'est plus la Fin du Jour... c'est le commencement de la nuit... Là-dessus, M. Francen termina l'entrevue et prit congé.

LES EPOUSAILLES DE FRANCEN

C'est l'hiver dernier à Breuil dans les Alpes Françaises que M. Francen rencontrait une jolie Américaine. Il s'en épris immédiatement. D'ailleurs sa séparation d'avec Mary Marquet le rendait libre. En juillet M. Francen arrivait à New York et volait à San Francisco où se déroula le mariage.

Le voyage de noces débuta par Hollywood où le fameux acteur français fut aimablement reçu par ses confrères américains.

Aujourd'hui M. et Mme Francen attendent de rentrer en France par le premier bateau. Vers Paris mais aussi vers la Guerre.

Et qui sait, peut-être vers la mort.

Le destin de Victor Francen a toujours été dirigé par une déesse étrange.

la Beauté

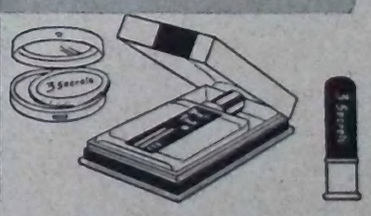
UNE BEAUTE RADIEUSE, RESPLENDISSANTE, qui ouvre toutes les portes du bonheur, voilà ce que vous pouvez acquérir en donnant un velouté soyeux à votre épiderme et un charme séduisant à votre teint par l'usage régulier des préparations de beauté 3 Secrets de Derny . . . Ces "éléments du charme", délicatement empaquetés, se vendent à tout comptoir de cosmétiques.

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25¢ et 50¢; Fards: 25¢ et 50¢; Parfums: 25¢ à $2.00.

Derny's 3 Secrets

PREPARATIONS de BEAUTE

"Les éléments du charme"



Palmer Ltd.,
750 rue Vitré Ouest,
Montréal.

Demandez immédiatement par lettre un PAQUET D'ESSAI gratuit de Poudre Rachel pour la figure, 3 Secrets de Derny, Poudre Naturelle pour la figure, 3 secrets de Derny, Papiers pour enlever le Rouge à Lèvres, Pinces pour les Cheveux et Epingles de Sûreté.

Nom .....

Adresse .....

Jean-Pierre Aumont est avant tout fataliste

Si jeune. L'image même d'une jeunesse résolument moderne, active, pratique, forte. Il sait que la vie est dure, et se mesure avec elle carrément. Il est indépendant. Certains préjugés l'invitent. Un rien de cynisme ou d'ironie nuance ses personnages d'une gaîté tantôt pleine de légèreté, tantôt teintée d'amertume. Un ambitieux. Parfois même un peu arriviste. Capable de beaucoup aimer les femmes, mais ne peut le leur dire qu'avec un ton railleur, ou bougon, voire même hostile. Courageux, énergique, tenace, plein de qualités viriles, ne croit pas dépendre des femmes, mais au fond c'est pour elles qu'il fait ses plus grandes bêtises et ses meilleures actions.

—Evidemment, il y a un peu de ça, en moi dis-je, je suis de mon époque. Je suis audacieux et ambitieux. Mais bien trop fataliste pour être arriviste. Je suis capable de beaucoup de ténacité et d'énergie pour obtenir ce que je veux de la vie ou de l'amour. Mais je ne suis pas fleur bleue. Je n'aime pas les phrases. J'apprécie l'humour américain, si pudique au fond, qui masque de moquerie légère les sentiments profonds. Et j'aime les femmes modernes, sport, crânes, qui ne réclament pas toujours des compliments de coquetterie. J'aime le côté "camaraderie" de l'amour d'aujourd'hui qui n'en exclut ni la tendresse ni la profondeur. Je n'aime pas, du romantisme, les sentiments à fleur de peau dont on faisait des lettres de vingt pages. Je préfère les gens qui s'aiment vraiment, et qui se le disent rarement... aux grandes occasions. Et qui le prouvent.

▼

Paul Misraki va faire du cinéma

Le compositeur de "Tout va très bien Madame la Marquise" débute avec Ray Ventura.

Ray Ventura et ses "collégiens", qui ont débuté à l'écran dans *Feux de joie*, vont reprendre le chemin du studio. En effet, Henri Diamant-Berger mettra en scène leur prochain film.

Il s'agit d'un scénario d'André Hornez, intitulé *Tourbillon de Paris*. Les dialogues seront de Jean Nohain et la musique de Paul Misraki, qui composa déjà tant de succès que Ray Ventura consacra. Ce film permettra d'ailleurs à l'auteur de *Tout va très bien, madame la Marquise!* de faire ses débuts à l'écran comme comédien. Dans *Tourbillon de Paris*, Paul Misraki jouera un rôle aux côtés de Ray Ventura.

Une amende pour s'asseoir au studio

Un nouveau moyen d'augmenter les recettes d'une Caisse pour les techniciens.

Dans un bal-musette où se déroule la scène d'un film, sept ou huit personnes sont assises dans le champ, pour les besoins de la cause.

—Venez vous asseoir ici, dit la Grande Marcelle — lisez Lino Noro — pâle sous une casquette verte.

Un accessoiriste arrive, tenant une boîte de bois percée d'une fente:

—Vingt sous, s'iou plaît!! Vous êtes sur une chaise du décor!

—Eh bien, Line Moro s'entend à faire entrer l'argent dans la caisse.

—Je paye vingt sous comme tout le monde, dit la Grande Marcelle en riant. C'est une idée de Berthomieu. Il veut que l'équipe technique puisse s'acheter un billet de la Loterie Nationale au prochain tirage!

—Si on gagne les cinq millions, on fait un film, déclare l'accessoiriste.

* * *

—Julien Duvivier achève la réalisation de "La Charrette Fantôme".

La guerre n'empêchera jamais la jeunesse de s'aimer!

Jacqueline Marsan et Paul Cambo dans "Mon Curé chez les Riches".

Georges Rigaud l'artiste le plus elegant de Paris

Un jury vient de lui décerner ce titre. Avec l'élégance vestimentaire les juges ont tenu compte de la beauté des traits. M. Rigaud l'emporte sur des centaines de concurrents.

Saviez-vous Mesdemoiselles que Georges Rigaud était l'acteur parisien le mieux habillé? Le plus élégant?

Paris vient d'imiter Hollywood en instituant un concours pour découvrir chez les jeunes premiers français des qualités distinctives. Un jury d'honneur composé des personnalités les plus éminentes a pris sa tâche très au sérieux afin de décerner des prix à qui de droit et faire preuve de la plus stricte impartialité.

Eh! bien ces messieurs et ces dames — car le comité était mixte, après avoir hésité longtemps en sont venus à la conclusion que Georges Rigaud était l'acteur le mieux vêtu de Paris.

Or, jamais jury n'aura vu plus juste et n'aura rendu une décision plus équitable. Lorsque Georges Rigaud fut engagé, il y a quelques années à Hollywood, les vedettes américaines elles-mêmes ne purent retenir leur admiration devant le beau, grand et solide gaillard qui arrivait de Paris.

Cette fois ils en eurent plein les yeux. Quoi! c'était celà un Français! Pourtant on leur avait dit que le Parisien portait moustache et barbiche, souvent un binocle, qu'il se vêtait avec la plus impossible fantaisie et qu'il n'avait aucune espèce d'idée de la tenue vestimentaire.

Et ces gens d'Hollywood, tout étonnés, avaient devant les yeux un bel athlète de plus de six pieds, qui se tenait droit comme un *i* et qui avait le sourire, ni barbiche, ni binocle. Un vrai beau gaillard, comme l'on dit.

Georges Rigaud est revenu à Paris sans avoir tourné aucun film pour la compagnie américaine qui l'avait engagé. Sans vouloir être injuste il est bon de dire que le but de ce contrat n'était autre que de soustraire le bel artiste au cinéma français. Georges Rigaud en effet se compare aisément avec Nelson Eddy; il est plus vigoureux d'allure que Tyrone Power et il est tout aussi séduisant que n'importe quel jeune promier yankee. Hollywood craignait le prestige de ce jeune homme. Mais Georges Rigaud ne mit pas de temps à découvrir le truc et il ne tarda pas plus à rentrer dans son cher Paris.

Georges Rigaud a accepté avec beaucoup de grâce l'honneur qu'on vient de lui décerner. Un titre de ce genre n'est pas pour l'emballer. On le lui décerne, tant mieux... mais il ne se gonfle pas pour cela. Etre l'artiste le mieux vêtu de Paris c'est tout de même quelque chose, mais en France, on n'est pas aussi sensible qu'on le pense à la flatterie.

Georges restera toujours le même excellent et jovial garçon. Pour lui une seule chose compte, une seule importe par-dessus tout. Son art. On l'a découvert il y a à peine quelques années. Mais dès son premier film "*La Vie Parisienne*" le réalisateur comprit qu'une telle valeur ne devait pas être cantonnée dans le rôle de bellâtre et qu'on pouvait tirer un magnifique parti des dons de ce jeune homme fort cultivé, racé, élégant sans forfanterie. Le réalisateur avait raison. Aujourd'hui, Georges Rigaud est l'un des piliers du cinéma français. Ses succès ne se comptent plus et toutes les vedettes féminines se font une gloire de l'avoir pour partenaire.

Modeste, Georges Rigaud se rend compte que le travail lui a valu le succès.

Aussi ne cesse-t-il de s'appliquer. De film en film son jeu est plus précis. Son séjour à Hollywood lui a appris que le public exige d'un jeune homme qu'il soit l'image vivante de la santé, de la joie rayonnante.

On n'aime pas un artiste triste. On le veut charmant, bel homme, mâle et amoureux. Georges Rigaud a tout cela... et le charme parisien en plus. Dans "*Accord Final*" que nous verrons bientôt, cet excellent artiste fait une création étonnante de jeunesse, de vitalité. Le voir vivre, agir, apportera à tous les spectateurs ce "grain de bonté" qui manque tellement aujourd'hui et dont le monde torturé de misères, d'inquiétude... a tellement besoin.

Dans "Accord Final" le charmant Georges Rigaud a la jolie Kate de Nagy pour partenaire. Un couple charmant qui se taille un succès très vif dans un film surtout remarquable pour l'originalité de son scénario. L'on y verra comment le coeur parfois est poussé aux pires fugues et que la vie, par la suite, se charge de tout terminer dans l'accord final qui n'a qu'un nom, toujours le même, éternellement le même: l'AMOUR.

NOVEMBRE 1939

Abel Jacquin est reçu dans le boudoir luxueux de la fascinante Colette Darfeuil. Ces deux artistes éminents seront très appréciés dans le film "Sidi-Brahim" tout à fait d'actualité car son action se déroule dans les Alpes, pour une large part, et offre de belles images de prouesses sur skis.

Le cinéma . . . à la guerre

L'artiste Pierre Mingand blessé au front ouest

Autres nouvelles sur tous les artistes qui ont rejoint leurs unités. — Les femmes font aussi leur part.

Comme tous les autres citoyens français les artistes de cinéma ont répondu à l'appel de leur pays. Naturellement le public veut avoir de leurs nouvelles ! Le public veut savoir dans quelle arme ses héros servent ? Où sont-ils ? Que font-ils ?

Or, voici des informations exclusives communiquées par le Ministère de la Guerre.

PIERRE MINGAND, OFFICIER D'INFANTERIE, A ETE BLESSE DANS LES PREMIERS COMBATS AU FRONT OUEST.

Dans le service technique au front l'on trouve Jean Renoir, Henri Chomette et Jean Delannoy.

Pierre Fresnay, qui a le grade de capitaine, occupe un poste de commandement dans une section de première ligne.

Robert LeVigan a offert ses services. Il fait du taxi pour le ministère de la Guerre.

Dans l'aviation l'on trouve Raymond Cordy, Bernard Lancret, Lucien Dalsace,

(Suite à la page 36)

Le curé (François Rozet) examine la pierre qu'on vient de lui lancer et qui l'a blessé à la tempe.

La première pierre d'une pauvre église en planches

Dans une scène dramatique du film "Notre-Dame de la Mouise" le jeune curé (François Rozet) reçoit une pierre au front. Une pierre qui servira à son église.

LES prises de vues de "Notre-Dame de la Mouise" sont terminées. C'est Robert Péguy qui, secondé par René Delacroix et assisté par l'abbé Vachet, directeur de Flat-Film, a mis en scène pour cette société l'œuvre déjà célèbre de Gérard Leclos.

C'est le récit, sans fadaise, sans sermons, sans topos d'aucune sorte, des difficultés rencontrées par un jeune vicaire — François Rozet, que l'on n'avait pas vu à l'écran depuis longtemps — qui abandonne une paroisse riche à laquelle son coeur ne peut s'attacher, et se jette dans une section pauvre comme un missionnaire se jetterait dans la brousse. Le jour de son arrivée, à peine esquisse-t-il son intention de défricher les cœurs, que sous les sarcasmes de tous et avec l'approbation non dissimulée du bistrot du coin, il est frappé d'une pierre. Il la ramasse, se retourne vers celui qui l'a lancée, et lui dit: "Cette pierre sera la première de l'église que j'édifierai à cette place même." Ce qui n'est pas absolument exact comme prophète, car Notre-Dame de la Mouise sera, comme il se doit, une chapelle de planches.

Mais le lapideur de la première heure, le jeune chiffonnier Bibi, qu'incarne Georges Rollin, Bibi en personne sera la première pierre de l'église nouvelle. La chapelle sera bâtie sur lui, personne morale, comme l'Eglise est bâtie sur Simon devenu Pierre. Ne croyez pas assister à une de ces mornes leçons de catéchisme qui rendaient la religion ennuyeuse à votre enfance, mais à un film qui sera un gros succès populaire.

L'impulsion du Coeur

par GERMAIN CAYER

▼

VOYONS, ma chère enfant, réfléchis un peu. Monsieur Dominique est arrivé en France après une absence fort longue. Tu admettras qu'il n'ignorait pas la mort d'Etienne Dalcourt. L'expédition de Francis Garnier est entrée dans la légende. Donc, Monsieur Dominique te croyait veuve et libre. Or, que fait-il? Dès son retour à Paris il se met à ta recherche avec une ardeur extraordinaire. Rien ne le déconcerte, rien ne le rebute, ni les échecs, ni les dissimulations. Il te suit à la piste, comme un habile détective qui veut retrouver une trace disparue. Et pourquoi tant d'efforts, pourquoi tant de fatigues? Est-ce uniquement afin de te remettre la lettre qu'Etienne lui a confiée? Allons donc! Cette lettre a bien entendu sept ans, elle pouvait attendre encore. Non. Si ce jeune homme a fait tout cela, c'est qu'il a subi une impulsion passionnelle...

—Augustine!

—Je sais ce que tu me répondras. Tu ne l'as jamais vu autrefois, tu ne le connaissais pas. Mais lui pouvait te connaître! Oserais-tu jurer qu'il ne t'a pas aperçue naguère, soit à Cherbourg, dans la petite église de Louveciennes? Puisqu'il était l'ami intime d'Etienne, il a dû être invité à ton mariage. Et après t'avoir vue, il t'a aimée, qui sait? Comme c'est un noble coeur, il a renfermé au fond de lui-même cette passion impossible. La femme d'un ami est sacrée, et ce serait commettre un crime que de lever les yeux sur elle. Tu deviens veuve et tout s'explique naturellement. Comprends-tu maintenant les ruses de Mohican qu'il a inventées pour te découvrir? Comprends-tu son émotion quand tu l'as reçu, les larmes qui roulaient dans ses yeux?...

Clémence était fort agitée.

—C'est un roman que tu me racontes là! Je ne crois pas à ces amours patientes qui attendent huit ans pour se déclarer!

Augustine prit les mains de son amie et la regarda en face.

—Tu ne serais pas femme si tu ne me croyais pas, murmura-t-elle doucement. Un marin qui a vécu de longs mois entre le ciel et la terre, non distrait de sa pensée par les choses extérieures, garde toujours fidèlement en lui les souvenirs anciens. Puis où serait le mal que tu fusses aimée par ce jeune homme?...

Une honnête femme telle que toi n'est pas en péril, par cela même qu'elle inspire un sentiment profond.

—Des rêves! des rêves! reprit en riant Mme Geoffry. Tu oublies, ma pauvre Augustine, que nous ne sommes plus assez jeunes l'une et l'autre pour avoir des idées de pensionnaires. Parlons d'autre chose, veux-tu... Qui emmènes-tu, vendredi, dans ta loge à l'Opéra?...

CHAPITRE II

La nuit tombait: assis à la même place, les bras croisés, Etienne contemplait toujours les fenêtres éclairées de Clémence. Donc il l'avait revue. Il l'avait revue aussi belle, aussi séduisante, aussi aimante qu'autrefois. Maintenant, la première griserie de son sacrifice chevaleresque se dissipait lentement: Il pouvait regarder en face la situation inextricable, où il se jetait de gaieté de coeur. Tout d'abord il voulait se présenter devant Mme Geoffry, armé des droits légitimes de l'époux. L'aventure n'était point nouvelle. Le colonel Chabert, de Balzac, laissé pour mort au milieu des champs funèbres et glacés d'Eylau, emmené dans de lointaines ambulances, défiguré lui aussi par ses blessures, retrouvait sa femme mariée à un autre. Mais la comtesse Féraud avait toujours haï le vieux soldat des guerres impériales. Elle rougissait de son passé honteux devant cet homme qui l'avait tirée de la fange pour l'élever jusqu'à lui.

Ici, tout le contraire.

Clémence n'avait jamais aimée qu'Etienne. Elle ne s'était remariée que pour s'arracher à la misère et le souvenir du premier époux restait vivace dans son coeur. Alors, pourquoi lui, Etienne, acceptait-il un rôle impossible?...

Pourquoi ne criait-il pas la vérité à cette femme qui l'adorait encore après tant d'années?

Toutes ces réflexions s'entrechoquaient dans le cerveau du jeune homme, et ses nerfs surexcités se calmaient lentement. Puisqu'il aimait Clémence, il se devait à lui-même de ne pas la jeter brusquement en face de la réalité brutale. Dès la première minute, il avait vu juste. S'il se nommait, le second mariage devenait nul, et l'enfant appartenait au père. Ah! comme Clémence l'aimait sa petite Antoinette...

Etienne entendait encore le cri farouche de la jeune femme: "Si elle devait être malheureuse, si je la perdais, j'aimerais mieux me tuer".

En se nommant, il l'obligeait à choisir; il fallait qu'elle répudiât son époux pour garder sa fille, ou qu'elle renonçât à sa fille pour garder son époux. Et devant cette question redoutable, Etienne se demandait si ce n'était pas lui qui aurait été sacrifié. Un amour, quelque puissant qu'il soit, est toujours amoindri par huit années de séparation. Si la lutte éclatait entre la tendresse de l'amante et la tendresse de la mère, la nature et la raison voulaient que celle-ci fut victorieuse. Donc son coeur, en se vouant courageusement au sacrifice, s'accordait avec l'intérêt de son bonheur. L'espérance est bien vivace dans une âme humaine...

En ne brusquant rien, il pouvait préparer un heureux dénouement. Il lui serait possible d'amener pas à pas Clémence à la prescience de la vérité. Et quand il l'aurait lentement accoutumé à l'idée de revoir Etienne vivant, les obstacles qui lui paraissaient insurmontables s'aplaniraient d'eux-mêmes. En tous cas il restait au jeune homme une ressource suprême. Aller droit à M. Geoffry et le provoquer. Mais si le banquier refusait de se battre? s'il répondait: "De quoi suis-je coupable?... J'ai agi dans toute la plénitude de ma bonne foi. Je n'ai pu épouser Mme vve d'Arcourt qu'en ayant entre les mains l'acte de décès de son premier mari. Il se trouve aujourd'hui que cet acte de décès est nul? Soit. Je ne m'oppose pas aux volontés de la loi. Reprenez votre femme, je garde ma fille".

Là encore Etienne se heurtait à la même difficulté: l'enfant. Alors, que faire, grand Dieu, que faire? Et plus il se répétait ces deux mots plus il s'entêtait dans son idée première.

Attendre, puisqu'il ne pouvait, puisqu'il ne voulait rien brusquer. Attendre?... Mais quoi?... Il ignorait lui-même la cause de cette vague espérance qui palpitait dans son coeur. Un pressentiment lui disait qu'il n'avait pas échappé à tant de périls pour user sa vie en cette horrible angoisse. Après lui avoir fait endurer tant de douleurs, le Ciel lui rendrait la joie de ses premières amours. Allait-il donc céder à un mouvement de révolte sous le coup de l'émotion profonde qui le poignait?... Et n'eut-il pas compromis, à jamais peut-être, le bonheur de Clémence et le sien?...

Perdu dans ces lancinantes songeries Etienne ne s'apercevait pas de la fuite des heures. Les promeneurs nonchalants, peu nombreux au parc Monceau, dans ces premiers beaux jours d'automne, avaient disparu depuis longtemps. Les réverbères un à un piquaient l'obscurité grise; et le jeune homme toujours immobile à la même place, regardait encore les fenêtres éclairées, derrière lesquelles il espérait voir passer l'ombre de Clémence. Tout à coup la lueur qu'il guettait s'éteignit; alors s'arrachant à sa douloureuse contemplation, il reprit lentement le chemin de sa demeure. Il se sentait brisé; il marchait d'un pas lourd, le front courbé, envahi par une fatigue irrésistible.

Quand il fut de retour "au Grand Hôtel", sa pâleur effraya le valet de service qui lui demanda s'il ne désirait pas qu'on lui servit à dîner. Etienne secoua la tête, il n'avait pas faim. Il lui semblait que, désormais, il ne subirait plus aucune des nécessités ordinaires de la vie, tant il se sentait dégagé de l'influence des choses extérieures. Et cependant à peine couché, il s'endormit profondément, de ce sommeil sans rêve qui détend les nerfs excités.

La matinée était fort avancée déjà, quand il fut éveillé par la femme de service qui frappait à sa chambre. Cette fille lui dit qu'un valet de pied venait d'apporter une lettre et attendait la réponse. Etienne brisa le cachet et faillit jeter un cri d'étonnement dès la première ligne. Mme de Souligny l'invitait à dîner pour le soir même. Elle ajoutait qu'elle pensait lui être agréable en le faisant rencontrer Mme Geoffry. Etienne écrivit rapidement quelques mots pour ac-

320

Simone Gautier

Beauté, talent, cette débutante nom sera bientôt populaire. Une toute jeune artiste dont le a tout pour réussir. On la verra dans plusieurs films.

cepter l'invitation et remercier la jeune femme. Puis d'étranges pensées le prirent. Pourquoi cette invitation si prompte et si inattendue?... Pourquoi Augustine avait-elle eu soin d'ajouter que Clémence assisterait au dîner...

Subitement imaginé dans son petit cerveau féminin, Augustine plaignait son amie de tout son coeur, et elle haïssait M. Geoffry de toute la tendresse qu'elle éprouvait pour Clémence. Elle voyait la jeune femme seule dans la vie, presque dénuée d'affection. Dans le roman qu'elle concevait de toutes pièces, M. Dominique aimait la veuve d'Etienne d'Alcourt. Elle se proposait naïvement de les rapprocher l'un de l'autre, le plus souvent possible. Et puis, ne fallait-il pas que le lieutenant de vaisseau fût officiellement présenté au banquier ?...

La jeune veuve ne voyait aucun mal à ce qu'une très douce intimité s'établit entre les deux jeunes gens.

Qui sait ce que pouvait leur réserver l'avenir.

CHAPITRE III

L'hôtel de Mme Souligny a été construit en 1875 par une de ces Américaines que la Californie exporte régulièrement en Europe. Mme Proggers ancienne servante d'auberge dans les Music Hall du Colorado, avait été épousée jadis par un mineur qui travaillait dans les montagnes Rocheuses. Le pionnier eut la chance de découvrir une mine d'argent, et devint rapidement millionnaire. Mais la fortune et le hasard sont changeants. Le Yankee, qui s'était installé à Paris, fut rappelé subitement à San Francisco; il mourut pendant la traversée, laissant à sa veuve des affaires fort embrouillées. Mme Proggers s'aperçut qu'il lui restait, tout compte fait, une fortune suffisante pour vivre honorablement en France. Par malheur il fallait vendre le ravissant hôtel du Boulevard Berthier et comme il arrive toujours, Mme de Souligny profita de la folie des autres. Au rez-de-chaussée, un grand salon s'ouvrait par de hautes portes, sur l'antichambre large et bien éclairée. Augustine s'était plu à l'orner de meubles antiques, les uns venus de la Nouvelle Orléans, les autres achetés à l'hôtel Drouot, dans ses nombreuses ventes particulières qui se succèdent lamentablement depuis dix années. A l'extrémité de ce salon, une porte dissimulée sous d'épaisses tentures donnait dans un petit atelier, au midi rempli d'air et de soleil. Les invités sortaient de table et pendant que M. Geoffry causait dans la pièce voisine avec un agent de change et un député, Augustine et Clémence bavardaient avec Etienne dans l'atelier.

Le visage de Clémence rayonnait de joie, En voyant pour la seconde fois l'officier de marine, elle retrouvait cet élan de sympathie qui la poussait vers lui. Le matin, une inquiétude la tourmentait encore. Que penserait M. Geoffry en s'apercevant qu'un étranger entrait tout à coup dans son intimité?... Elle ignorait que son mari rêvait en ce moment d'exploiter des mines de cuivre et de charbon découvertes au Tonkin. Interrogé par le banquier sur ces pays lointains et inexploités, l'officier de marine se mit courtoisement à la disposition du spéculateur. Celui-ci comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de cette connaissance nouvelle.

Ainsi, Clémence entrevoyait déjà la possibilité de nouer avec le jeune homme des relations faciles: son mari ne pouvait pas les interdire et le monde ne pouvait pas les soupçonner.

Resté seul avec les deux jeunes femmes, Etienne continuait de leur parler de ses voyages. Il oubliait à présent de vanter la richesse des pays parcourus, pour décrire leurs poésies pittoresques.

—Comment, monsieur, vous avez même visité la Chine?...

—J'ai vécu assez longtemps au Yun-Nan, madame, avant que nous ne fussions en guerre avec le céleste Empire. Et feignant de se rappeler une mission, confiée jadis, par le ministre de la Marine il invoquait pour ces fines Parisiennes quelqu'un de ses souvenirs, du temps où il était l'hôte et le prisonnier de Li-Tong-Min.

—Mais les Chinoises, monsieur? dit tout à coup Clémence en rougissant un peu. Nous ne les connaissons guère, nous autres, que par les livres qui donnent peu de détails, ou par les voyageurs qui sont moins véridiques que vous.

A cette question, Etienne vit passer devant lui une ombre pâle et douce; la petite Hong Ma-Nao apparaissait loin, bien loin, avec son joli visage et ses lèvres rouges qui souriaient tristement. Alors, évitant de se mêler au récit, il inventa un héros imaginaire et se mit à raconter lentement une mélancolique histoire de la ravissante Lin-Annaise. Il dit sa première rencontre avec la jeune Chinoise, et comment elle avait accueilli le pauvre blessé que le hasard avait amené à Mêng-Tzu; et les tendres soins qu'elle donnait au malheureux, le disputant à la mort qui l'étreignait déjà; puis il montrait le prisonnier français obstinément fidèle à son amour ancien, et plaignant, sans la partgaer, l'ardente passion de la fille du Yun-Nan.

Etienne éprouvait une âpre volupté à raconter ainsi sa propre histoire devant Clémence qui ne pouvait deviner ni le sens ni la portée des paroles entendues. Du moins Mme Geoffry, de même qu'Augustine, supposèrent que M. Dominique ne se nommait point par discrétion. Il devait être le

NOTRE PROCHAIN ROMAN

PIERROT
et
COLOMBINE
par
GERMAIN CAYER

héros caché de cette étrange aventure, modestement prêtée à un autre. Et comme il se taisait un instant, devenu rêveur.

—Si ce n'était pas vous qui parliez, monsieur, ajouta Augustine avec un sourire, je refuserais de vous croire. Prétendez-vous donc que les hommes sont capables d'une pareille fidélité?...

—Je ne prétends rien, madame. Je vous raconte simplement une histoire vraie. Encore ai-je dû vous en cacher la moitié... Si vous la connaissiez tout entière, vous admettriez que sinon tous les hommes, du moins quelques-uns savent garder le respect de la foi jurée. Pourquoi le jeune homme dont je vous parle aurait-il cédé à la tendresse de cette pauvre petite Chinoise?... Il ressentait un amour si ardent et si vrai qu'on ne l'eût pas déraciné de son coeur sans le tuer. Il se savait également chéri par la femme qui l'attendait en France, et qui, vainement, espérait son retour. La trahison eût été une lâcheté vulgaire, et croyez bien que toute lâcheté répugne aux natures hautes.

—Alors, continua Augustine, toujours sceptiquement railleuse, cette jeune Chinoise n'est pas aussi jolie que vous venez de nous la dépeindre. Comment s'appelait-elle?...

—Elle se nommait Hong-Ma-Nao, ce qui veut dire en français "Agate Rosée". Certes, elle était pure et transparente comme l'agate, et gracieuse et enchanteresse avec ses grands yeux noirs où étincelait une flamme vive... C'est elle-même qui m'a confié son triste roman; et celui qui la repoussait a souffert peut-être autant qu'elle souffrait elle-même. Il l'aurait aimée et amenée avec lui s'il n'eût pas senti son coeur entièrement possédé par une autre. Vous ne connaissez pas la vie que nous menons, nous autres, marins... Vous seriez moins incrédule et plus indulgente, madame, si vous saviez quelle existence la solitude et l'abnégation nous imposent. Les deux jeunes femmes étaient frappées par l'émotion ardente que trahissaient les yeux brillants d'Etienne. Il parlait avec une sorte de fièvre contenue. Lorsqu'il se tut, il y eut un silence assez long. Augustine trouvait à cet étranger un charme infini; il lui plaisait d'entendre un homme d'action s'exprimer comme un poète, et ce marin au visage énergique, à la glorieuse balafre, venait d'énoncer très simplement des pensées fines qui l'avait émue. Lorsqu'elle reporta les yeux sur Clémence, elle demeura stupéfaite du changement qui se produisait sur la figure de son amie. D'ordinaire lorsqu'elle allait dans le monde, Mme Geoffry restait muette, presque indifférente. Elle semblait demeurer étrangère aux choses extérieures et n'écouter que par politesse les causeries familières. Ce soir-là, une flamme claire luisait dnas ses grands yeux bleus; un peu de sang rosait ses joues pâles, et, par instants, un court frisson la secouait, comme si elle se sentait troublée jusqu'au plus intime de son âme. Cependant, quelques amis de Mme de Souligny arrivaient et elle dut quitter l'atelier pour redevenir maîtresse de maison.

Clémence suivit Augustine, et l'officier de marine se trouva seul.

Il cacha sa tête dans ses mains... était-ce pour cacher les larmes qui coulaient sur son visage?... Le malheureux... il lui semblait vivre en dehors de la réalité des choses, comme s'il était subitement jeté en plein rêve... Il l'aimait avec toutes les forces de son âme, l'exquise créature auprès de laquelle il venait de passer de trop courts instants. Il l'aimait et c'était sa femme. Elle lui appartenait. Il lui aurait suffi de dire un seul mot pour qu'elle jetât un grand cri et tombât dans ses bras... Bien plus, il la sentait attirée vers lui par une sorte de force magnétique... Elle ignorait que cet étranger fût le mari qu'elle pleurait encore; et cependant déjà séduite par cet inconnu d'hier, qui exerçait sur elle une influence irrésistible.. Alors il subit, pour la première fois, cette impression que Clémence et lui allaient devenir, à leur insu et malgré eux, les acteurs d'un drame bizarrement nouveau. La jeune femme l'aimait, et se maudirait peut-être en croyant trahir la tendresse d'autrefois. Comment eût-elle pu deviner qu'au contraire elle resterait fidèle à elle-même, fidèle au seul homme qu'elle eût chéri?...

Quand il acceptait de se sacrifier avec un courage surhumain, Etienne ne s'attendait pas à cette complication inattendue. Il avait voulu se dévouer pour que Clémence ne souffrit pas comme mère; et voilà que maintenant elle souffrirait comme amante. Il la connaissait trop bien pour ne pas s'être aperçu de son émotion. Son visage pâle, ses yeux inquiets trahissaient un trouble extrême.

Tout à coup, la petite porte de l'atelier s'ouvrit au milieu des draperies flottantes, et Clémence parut. Elle voulait rentrer pour un instant dans la pièce où elle avait écouté et vu Dominique; sans doute ne le trouvant plus au salon, parmi les invités d'Augustine, le croyait-elle déjà parti. Elle devint tout pâle : il était assis à la même place, les yeux perdus dans le vide, enfoncé dans la pensée tenace qui l'obsédait. En entendant le frôlement d'une robe de soie sur le tapis, le jeune homme tressaillit. Elle qui venait vers lui, à l'instant précis où elle dominait entièrement sa raison et sa pensée... Il se leva brusquement et lui prit les mains en la regardant en face, comme pour couler sa pensée dans la sienne. Il mit un long et tendre baiser sur les doigts frêles qu'elle lui

abandonnait, et dit d'une voix défaillante: "Je vous aime"...

En entendant ces trois mots, Clémence eut une sorte de commotion violente. Elle ne put ni répondre un mot ni faire un geste...

Etienne avait ouvert la porte et s'était enfui.

CHAPITRE IV

Pendant toute la nuit, Mme Geoffry évoqua les souvenirs charmants de cette soirée. Ainsi un homme avait osé lui dire qu'il l'aimait, un homme qu'elle ne connaissait pas trois jours auparavant... Et qui était-il?... Le dernier messager d'Etienne, celui qui lui avait apporté la lettre suprême écrite par son mari. Augustine ne se trompait donc pas. Ce que Clémence croyait être un roman créé par l'imagination de son amie devenait une indéniable réalité. M. Dominique avait recherché la veuve d'Etienne d'Arcourt avec une patience admirable, autant pour remplir son devoir que pour obéir à l'impulsion de son coeur. Sans doute il l'avait vue jadis, sans doute il l'aimait depuis longtemps. En la trouvant remariée, il ne pouvait plus enfermer en lui le secret qu'il avait célé pendant de longues années. L'aveu même qu'il venait de faire s'expliquait par son silence d'autrefois. Il se taisait jadis parce qu'il était l'ami d'Etienne; il parlait maintenant parce que M. Geoffry était un indifférent auquel il ne devait rien. Comment admettre que cette passion eût pu naître et grandir en quarante-huit heures?... Dès leur première entrevue Clémence avait bien jugé ce Dominique; c'était un homme droit, loyal, incapable de mensonge ou de fausseté. Ses yeux, dont l'expression troublait si profondément Mme Geoffry, réflétaient la sérénité d'une âme haute. Chose étrange, la jeune femme ne pensait ni à mettre en doute la sincérité de l'officier de marine, ni à s'offenser de la brusquerie de sa passion. L'amour d'un autre homme l'eût sans doute blessée dans sa pudeur et meurtrie en pleine chair vive: quand elle se répétait les trois mots prononcés par M. Dominique, elle éprouvait au coeur une très douce chaleur qui faisait du bien. Il l'aimait; où était le mal, après tout?... Elle ne commettait aucune mauvaise action. Une femme de vingt-six ans n'a pas tout à fait renoncé aux illusions et aux espérances. Clémence se disait tout cela et des remords lui venaient. Elle ne songeait pas au second mari qu'elle s'était donné, mais à Etienne qui dormait là-bas, dans la terre Asiatique. Aimer un autre homme? Ne serait-ce pas trahir non seulement celui dont elle portait le nom, mais celui qu'ele pleurait toujours?...

La femme, quand elle est vraiment femme, mélange toujours le devoir avec le sentiment. Qu'importait à Clémence M. Geoffry qu'elle n'aimait pas?... Elle n'adorait qu'Etienne et s'étonnait que, même si longtemps après la mort du jeune officier, la pensée d'un autre homme pût la hanter et l'émouvoir.

L'émouvoir! A cette idée elle se révolta contre elle-même. C'était impossible. Cela ne pouvait pas être, cela ne devait pas être.

M. Dominique ne la troublait si profondément que parce qu'il entrait dans sa vie à cette heure critique où une femme est sur le point de s'abandonner. Qui l'aurait défendue contre la tentation de son ennui ou de son découragement.

La petite Antoinette?...

Pour la femme qui souffre, l'enfant peut être un prétexte, mais jamais une protection. Et en dépit de ses efforts, Clémence revoyait toujours le lieutenant de vaisseau qui lui prenait la main et lui disait d'une voix tremblante: "Je vous aime"... Elle s'enfonçait en ces cruelles songeries et se persuadait qu'Etienne approuvait la déclaration passionnée de son amie. Autant elle s'estimait coupable d'avoir épousé M. Geoffry, autant elle trouvait naturel d'aimer cet homme qui lui rappelait si étrangement son premier mari. Vers midi, Mme de Souligny vint demander à déjeuner à son amie.

—Eh mon Dieu; s'écria-t-elle en l'apercevant, tu n'es plus la même...

—Augustine...

Mme de Souligny éclata de rire.

—Ne cherche pas à te défendre; j'ignore ce qui est arrivé, mais la Clémence d'aujourd'hui ne ressemble pas à la Clémence d'hier

Elle lisait un grand trouble dans les yeux de Mme Geoffry. Alors s'asseyant auprès de son amie et lui prenant les mains:

—A qui donc te confierais-tu, si tu as peur de moi?...

Clémence baissa les yeux, et dans un élan de franchise:

—Il m'aime, murmura-t-elle.

—Et toi?...

—J'ai peur de l'aimer...

Mme de Souligny se leva et fit quelques pas dans le boudoir. Elle s'arrêta un instant, rêveuse, puis revenant vers son amie:

—... Il t'aime?... Je le savais. T'imagines-tu qu'il aurait recherché avec autant d'ardeur une femme qui lui serait indifférente?... Je te l'ai dit, tu n'as pas voulu me croire et tu haussais les épaules. Te voilà forcée maintenant de reconnaître que je ne me trompais pas.

Mme Geoffry cacha sa tête dans ses mains, répliquant à voix basse: —Comme tu me mépriserais si tu savais...

—Te mépriser...

—Si je te disais que toute la nuit j'ai pensée à ce jeune homme?... Il a osé me faire son aveu, hier, chez toi... Et depuis ce moment, il ne sort pas de mon esprit; je me rappelle toutes les paroles qu'il a prononcées, et c'est avec une infinie douceur que j'évoque son souvenir. Je sais que je suis coupable en me berçant d'une pensée criminelle; cependant...

Mme de Souligny embrassa longuement son amie.

—Va, murmura-t-elle, n'ajoute plus rien. Je te connais aussi bien que toi-même et il n'est pas un de tes secrets qui me soit étranger. S'il te vient un peu de bonheur, pauvre créature, ne le repousse pas et songe que tu as bien gagné ta part de joie et d'espérance...

Mme de Souligny ne quitta pas Clémence de tout l'après-midi. Elle ne voulait point que la jeune femme restât seule avec ses pensées. Celle-ci, sans se l'avouer à elle-même, attendait vaguement la visite du lieutenant de vaisseau. Il viendrait sans doute ou il lui écrirait. Il viendrait... Et l'idée de cette visite la faisait trembler de crainte et d'espoir. Que lui dirait-il? Et surtout que lui répondrait-elle s'il répétait les paroles audacieuses de la veille?...

Quand Augustine partit, la nuit commençait à tomber.

M. Geoffry n'avait point paru depuis le matin, et Clémence pensait avec terreur qu'elle s'était à peine occupée de sa fille.

Le sentiment nouveau qui l'envahissait était-il donc si puissant qu'elle oubliait pendant quelques heures la chère et l'exquise créature qui remplissait toute sa vie...

CHAPITRE V

Et là-bas, au milieu des mimosas en fleur, sous le ciel doré du Yun-Nan, une pauvre petite Chinoise se mourait de chagrin. Depuis que son lieutenant bien-aimé Si-Yu avait disparu sur la route de Asin-Kaï, elle demeurait insensible à toutes les choses de la vie extérieure. Vraiment Li-Tong-Min et ses filles s'efforçaient de la distraire: Hong-Ma-Nao hochait doucement la tête et ne répondait rien. Le soir, assise sur un banc de mousse, dans la grande cour du Yamen, elle regardait fuir les nuages vagabonds, et sa pensée s'envolait avec eux vers les horizons lointains.

Où était-il, celui qui possédait tout son coeur et toute sa pensée?... Sans doute, il avait retrouvé sa Clémence chérie, cette adorée à laquelle son âme et son corps étaient restés fidèles, malgré la tendresse qu'une autre éprouvait pour lui. Alors elle soupirait, à l'idée que sa jeunesse se faanerait ainsi, dans le long regret et le décevant espoir d'un amour méconnu. Puis elle se révolta contre le destin qui ne lui épargnait aucune des douleurs de la femme. Epouse, on l'avait répudiée; amante, on l'avait repoussée. Elle se reprocha son dévouement comme une lâcheté, regrettant de n'avoir pas retenu Etienne malgré lui. Au lieu, de l'aider à fuir, elle pouvait refuser d'être sa complice; et maintenant par sa faute, elle souffrait de sentir loin d'elle le seul homme qu'elle eût réellement chéri. Enfin, comme un coeur bien épris ne désespère jamais entièrement, elle se dit que peut-être Si-Yu n'avait pu rejoindre celle qu'il cherchait.

Qui sait s'il n'était pas seul dans son pays, seul et regrettant sa chère Hong-Ma-Nao?

Peu à peu cette idée prit corps et la jeune femme eut l'invincible désir de revoir son bien-aimé.

Le revoir... Mais où cela?...

Pour cette petite cervelle Asiatique, un peu bornée, ces deux mots: "La France", n'évoquaient rien de précis. Elle se rendait compte qu'il existait, par delà les mers bleues, un pays très différent du sien, où une femme ne pourrait jamais arriver. Elle devinait les difficultés presque insurmontables de ce long et dur voyage.

Des périls de toute espèce menaceraient une femme qui ne serait protégée par personne. Et cependant elle ne s'effraya pas une minute. Dès qu'elle fut décidée, elle envisagea bravement les dangers et les fatigues qu'elle allait affronter. Tout d'abord, il fallait obtenir l'agrément de Li-Ton-Min. Elle n'hésita pas à lui faire sa confession tout entière et à lui avouer la part qu'elle avait prise à l'évasion du prisonnier. Le mandarin n'apprenait rien de bien nouveau. Tout de suite il s'était douté que sa cousine avait aidé le fugitif. Peut-être eût-il essayé de l'en punir, si la pitié dans son coeur ne l'eût emporté sur la colère. Et une pitié d'autant plus profonde que la malheureuse créature dépérissait à son côté comme une fleur qui s'étiole.

Devait-il permettre, cependant, que Hong-Ma-Nao rejoignit avec son agrément, à lui cet ingrat qui les avait quittés?... Puis la même pitié qui l'avait rendu indulgent une première fois le prenait de nouveau quand il voyait sa cousine si triste et si pâle. Après avoir adressé sa demande à Li-Hong-Min, Hong-Ma-Nao garda le silence. Mais chaque jour à l'heure des repas, le mandarin sentait attaché sur lui le regard suppliant de la jeune femme. Elle ne demandait plus rien, mais ses yeux éloquents parlaient pour elle, exprimant sa peine profonde. Un matin, Li-Tong-Min vaincu, lui dit doucement: Vous pouvez partir pour la France...

Il crut qu'elle allait s'évanouir tant elle devint blanche. Puis un soupir et un sourire charmant entr'ouvrit ses lèvres rouges:

— Merci, murmura-t-elle.

— Seulement, je désire que vous ne voyagiez pas seule, reprit-il. Un marchand de Mêng-Tzû se rend ces jours-ci à Lao Kaï je l'ai prié d'allonger son absence d'une quinzaine et de vous conduire jusqu'au port d'Hanoï.

Qu'importait à la petite Chinoise? Ce qu'elle voulait, c'était quitter le Yun-Nan et s'en aller vers ce pays inconnu où elle devait retrouver celui qu'elle adorait. Ses préparatifs de voyage ne furent pas longs: Li-Tong-Min fut obliger d'imposer sa volonté pour qu'elle fit un séjour d'une semaine au moins à Saïgon. Et quand elle s'étonnait qu'il lui commandât ce détour inutile, elle hochait gentiment la tête comme si elle refusait d'accepter pour bonnes, les raisons qu'il lui donnait.

Pouvait-elle monter en paquebot et arriver en France en n'ayant dans ses malles que des robes chinoises?... Habillée à l'européenne, la jeune Lin Annaise courait moins de risques d'éveiller les curiosités indiscrètes. Ce qu'elle ne voulait pas répondre, c'est qu'elle craignait d'être moins jolie et de dé-

plaire à Si-Yu, lorsqu'elle lui apparaîtrait sous un costume nouveau. Elle dut céder cependant, car Li-Tong-Min ne lui permettait de partir que si elle obéissait. Il comptait l'adresser à l'un de ses amis qui habitait Saïgon, et le prier de procurer à Hong-Ma-Nao une femme de chambre qu'il l'accompagnerait pendant son voyage.

Et c'est ainsi que la douce Hong-Ma-Nao s'envolait pour le pays lointain où vivait l'ami de son coeur. Rien ne put la distraire de ses pensées. Elle descendit le fleuve Rouge, couvert à cette époque de l'année de sampans et de jonques, sans regarder les paysages nouveaux qui se déroulaient devant ses yeux. Elle ne remarqua qu'une chose dans toute la ville d'Hanoï: cet uniforme d'officier de marine qui évoquait en elle tant de souvenirs. Enfin, elle était en Cochinchine...

Et pendant que l'ami de Li-Tong-Min s'acquittait des instructions que le mandarin lui avait données, elle usait ses journées à se promener sur le port et à contempler le steamer qui devait l'emporter là-bas...

Elle goûta cependant la joie vive de la coquetterie satisfaite quand elle se vit pour la première fois habillée comme une Française. Elle se trouvait jolie naïvement sans orgueil, mais sans modestie fausse; et tout bas elle espérait ne pas déplaire à Si-Yu quand il verrait sa chère Hong-Ma-Nao changée en gracieuse Parisienne.

Puis, comme tout passe, même les longues attentes du départ et les fièvres anxieuses du voyage, la petite Chinoise arriva dans Paris toute joyeuse. C'était par une grise matinée de novembre. Il pleuvait depuis plusieurs jours et le froid assez vif annonçait un hiver prochain et rigoureux. Depuis Marseille, elle souffrait de la température, cette fille du YunNan toujours ensoleillé. Une toux sèche déchirait sa poitrine et pâlissait ses joues.

Mais elle ne sentait rien, tant elle était heureuse. PARIS....

Elle répétait tout bas ce mot magique dans lequel sonnaient tant de délicieuses promesses.

CHAPITRE VI

Je vous aime... La première fois que je vous ai vue, j'ai senti que je vous appartenais pour toujours. Mme de Souligny raillait l'autre jour, ceux-là que possède un amour unique, et qui demeurent à jamais fidèles aux premiers élans de leurs coeurs domptés. Raillez comme elle si bon vous semble, mais croyez-moi. Je ne vous demande que la joie de vous voir souvent, la permission de vous adorer. Je suis seul au monde, ma famille a disparu, mes amis se sont dispersés. J'ai reporté sur vous toute la tendresse que les autres éprouvent pour ceux qu'ils chérissent...

Clémence écoutait, charmée, les yeux mi-clos, bercée par ce chant d'amour qui la ravissait. La voix douce d'Etienne pénétrait jusqu'à son coeur et la remuait profondément. Comment eût-elle résisté à la séduction que cet homme exerçait sur elle? Il lui rappelait si étrangement le seul être dont elle eût été amoureuse; L'officier de marine lui racontait de quelle façon il l'avait rencontrée, de quelle façon il s'était épris d'elle: et comme il disait sa propre histoire en ne changeant que les détails qui auraient été trop personnels, Clémence se troublait encore de cette ressemblance nouvelle entre le passé et le présent. Et cette situation lui apparaissait si bizarre, si romanesque.

La jeune femme se sentait jetée dans une aventure aussi vague que le rêve, aussi précise que la réalité. En se laissant entraîner vers Dominique, elle s'imaginait céder seulement à la toute puissance de ses souvenirs anciens. Quand elle écoutait la voix du lieutenant de vaisseau, c'était Etienne qu'elle entendait; quand elle fixait ses yeux sur ceux du marin, c'était Etienne qu'elle regardait. Sans qu'elle pût s'en rendre compte, l'amour d'autrefois devenait le complice de l'amour nouveau. Ses tendresses d'épouse, si cruellement déçues par l'implacable destin, chantaient dans son coeur leurs mélodies enchanteresses; et en aimant ce jeune homme, elle renouait seulement la chaîne brisée du roman de sa jeunesse.

Il était arrivé chez elle le lendemain du dîner qu'ils avaient fait ensemble au boulevard Berthier. Et dès lors il y retournait tous les après-midi, racontant les cruelles douceurs de son amour.

— Ainsi vous m'aimiez depuis si longtemps, murmurait-elle rêveuse...

— Je n'ai jamais aimé que vous. Depuis ce bal de Cherbourg, où vous m'êtes apparue pour la première fois, votre image rayonnante n'est jamais sortie de ma pensée. Durant les traversées longues, lorsqu'on reste pendant des semaines entre le ciel et l'eau, c'est vous que je voyais, c'est à vous que je songeais. J'ai couru des dangers mortels comme... comme Etienne... Dix fois, j'ai cru que j'allais mourir, et c'est toujours à vous que j'envoyais ma dernière pensée et mon suprême adieu

Un jour Clémence espéra le prendre en défaut, et lui dit d'un ton railleur:

— Vous prétendez vous souvenir de ce bal de l'amirauté où vous m'avez connue? Est-ce bien vrai et dois-je vous croire?

— En voulez-vous une preuve? Vous portiez une robe de mousseline blanche avec une ceinture bleue. Je me rappelle fort bien que vous n'aviez pas un bijou; rien qu'une rose, avivant la blondeur de vos cheveux.

Elle ferma les yeux et contenant l'émotion violente qui la poignait:

— Vous m'aimez... Je vous aime, murmura-t-elle.

— Clémence!...

Il y avait tant de passion, tant d'amour dans ce cri, que la jeune femme eut peur. Des larmes jaillirent de ses yeux, et joignant les mains avec une sorte d'effroi instinctif.

— Ah! Je vous en supplie, dit-elle, ayez pitié de moi! Ah! le sentiment que j'éprouve est si complexe que j'ai peine à le comprendre. Avant de vous connaître, il me semblait que je porterais toujours le deuil de mon amour défunt et de mes illusions détruites. Je vous ai rencontré, et vous m'avez conquise avant même que j'aie pu songer à me défendre. Je vous appartiens si bien, je vous aime déjà si uniquement, que je n'aurais la force de rien vous refuser...

— Vous voulez...

— Je veux ne pas rougir de moi; Je veux que cette tendresse profonde et irréfléchie qui m'a frappée comme un coup de foudre, reste aussi pure et aussi chaste que l'a été ma vie tout entière.

Et pendant qu'elle parlait ainsi, elle suivait des yeux le combat qui se livrait dans le coeur du jeune homme.

— Soit, répliqua-t-il à voix basse. Qu'il soit fait selon votre volonté. Je vous aime avec tant de passion qu'il m'est impossible de ne pas vous obéir aveuglément.

Il tenait les mains de Clémence serrées dans les siennes et la dévorait du regard qui bouleversait la jeune femme. Elle y retrouvait toutes ses impressions de jeune fille et de jeune femme.

— Vous êtes bon, murmura-t-elle. Vous avez pitié de moi qui me livrerais tout entière et qui mourrais peut-être de me sentir avilie...

Elle ferma de nouveau les yeux, comme pour goûter délicieusement l'ivresse de son rêve.

— Vous m'aimez, je vous aime... murmura-t-elle encore. Ils étaient tout près l'un de l'autre, possédés par le même frisson très doux qui faisait palpiter leur être. C'était fini; la communauté de leurs pensées complétait l'union de leur âme. Ils s'appartenaient, comme s'appartiennent deux créatures brûlées par la même passion, et que leur volonté chaste défend seule contre la griserie des sens.

Chaque jour Dominique passait de longues heures avec Clémence, et elle les revivait une à une lorsqu'elle se retrouvait loin de lui. Il fallait que M. Geoffry fût uniquement occupé par ses affaires pour ne pas s'apercevoir du changement qui s'opérait chez sa femme. Elle était transfigurée. Une flamme claire luisait dans ses grands yeux, comme si elle ne pouvait cacher la joie rayonnante qui, désormais, illuminait son existence. Et quand

Victor Boucher s'inquiète... Huguette Duflos jette déjà les grands cris et Max Dearly... ne veut rien entendre. Que se passe-t-il donc dans ce film "Train de Venise" ? C'est à voir !

elle restait seule le soir, ce n'était plus, comme autrefois pour se conter les déboires de sa vie manquée. Elle jouissait de cet amour partagé qui faisait d'elle une autre femme, une Clémence rajeunie, heureuse d'aimer, heureuse d'être aimée, fière surtout de ne subir aucune déchéance. Elle ne voulut pas plus mentir à Augustine qu'à Dominique. Elle lui confia tout et la déclaration passionnée du jeune homme et la franchise qu'elle avait mise dans sa réponse.

— Crois-tu donc me révéler un grand mystère? répliqua Mme de Souligny en souriant. Je te l'ai dit dès la première heure. S'il ne t'avait pas aimée, il ne t'eût pas recherchée avec cette patience qui ne s'est jamais lassée. Et tu t'imagines, dans la sincérité du sentiment qui te possède, que vous resterez à mi-chemin de cette route où vous êtes entrés?... Tu penses?...

— Je pense que l'amour a les mêmes exigences que la jalousie Les philosophes affirment que ce sont des passions qui se nourrissent d'elles-mêmes. Ils me la baillent belle! Est-ce que ces cuistres ont jamais été amoureux ou jaloux? D'abord ce ne sont pas des passions, mais des maladies...

— Alors tu me considères comme une... malade?...

— Mon Dieu, oui...

— Et tu crois qu'il ne dépend ni de moi... ni de lui, de nous maîtriser nous-mêmes?...

Mme de Souligny eut une moue dédaigneuse.

— Ma chère enfant, je ne suis pas plus vieille que toi, et ma vie n'a guère été moins secouée que la tienne. Cependant j'ai fait sur toutes choses des raisonnements que je crois justes. Ou vous aimez ou vous ne vous aimez pas. Si vous vous aimez, et j'en suis convaincue, vous vous briserez tous les deux contre l'inévitable obstacle des passions heureuses. Le voyageur qui se promène sur une montagne, et à qui le pied manque tout à coup ,s'imagine aussi qu'il ne roulera pas jusqu'au bas du précipice. Il espère se raccrocher à une branche d'arbre qui l'arrêtera dans sa chute. La branche casse... et tout est fini...

Clémence écoutait son amie les sourcils froncés.

— Tu me connais cependant bien, reprit Mme Geoffry. Je comprends et j'excuse toutes faiblesses chez la femme. A une condition: c'est quelle ne soit pas mère...

Puis, tendant la main vers la chambre d'Antoinette, elle ajouta d'une voix plus basse:

— Ma sauvegarde est là. C'est à cause de cette enfant que, si je n'étais pas sûre de lui, je serais sûre de moi.

— Cet élan d'indignation t'a rendue encore plus jolie, s'écria Augustine en riant. Il faut que je t'embrasse. N'importe, je plains le pauvre garçon.

— Je t'affirme qu'il n'est pourtant pas à plaindre ,répliqua Clémence en rougissant un peu.

— Tu es extraordinaire: Enfin je suis bien obligée de te croire sur parole. Au risque de te paraître fort peu poétique, je te dirai que tu joues ce que les hommes appellent vulgairement le grand jeu de la coquetterie...

— Moi? coquette?...

— Tu es indignée? Réfléchis un peu Tu te trouves dans la même situation que toutes les femmes en puissance de mari..., et en impuissance de repentir. C'est toujours le même raisonnement aussi sincère que fallacieux: "Je vous aime, je vous donne mon âme, c'est-à-dire ce que j'ai de plus précieux: quand au reste, qui est vulgaire et périssable, je le garde."

Clémence ne pouvait pas se fâcher. Augustine parlait avec tant de verve et d'entrain; Mme de Souligny corrigea du reste ce qu'il y avait d'un peu amer dans sa remontrance en ajoutant dune manière plaisante.

— Qu'importe, au surplus, puisque tu m'affirmes que M. Dominique n'est pas à plaindre !

Non, il n'était pas à plaindre... Etienne goûtait pleinement le délicat bonheur de cette situation extraordinaire. Donc, il était aimé deux fois par la même femme; Clémence ne trahissait le souvenir du premier mari que pour adorer de nouveau celui qu'elle croyait être mort. Le jeune homme trouvait un charme exquis dans cette invraisemblance: une femme fidèle par son infidélité. Il se sentait ravi par l'imprévu bizarre de cette aventure quintessenciée. C'était avec une sorte de jouissance délicieuse qu'il se rappelait les pudeurs, les révoltes de Mme Geoffry. Ah! si elle avait pu se douter de la vérité! Si elle avait pu se douter qu'en aimant Dominique elle aimait toujours Etienne, et que son coeur ne s'était laissé conquérir que parce qu'il était conquis déjà.

C'est qu'il n'y a d'amour vrai que l'amour immuable. Quand on cesse d'aimer, c'est qu'on n'a pas aimé réellement. Clémence subissait sans le savoir l'influence de sa tendresse ancienne. Elle n'adorait Dominique que parce qu'elle adorait Etienne; elle subissait la fatalité mystérieuse de son affection première, ravivée et rajeunie par son affection nouvelle. C'était un seul homme qu'elle chérissait en ces deux hommes différents. Etienne? Dominique? Clémence croyait oublier le premier pour le second, elle devait même souffrir de cet oubli ,et cette inconstance ne prouvait que la tendre fixité de son coeur.

Etienne comprit bien vite qu'une situation aussi tendue ne pouvait se prolonger longtemps. Quoiqu'il fût maître de lui, il se trahirait sans le vouloir et sans le savoir. La maladie avait pu faire tomber ses cheveux et des blessures le rendre méconnaissable : il ne dépendait pas de lui de changer ses sentiments. Un jour ou l'autre Clémence reconnaîtrait Etienne en Dominique; elle songerait que ces deux hommes pensaient de même, sentaient de même. Alors, que ferait-il? Que ferait-il, lui qui avait accepté sans arrière-pensée la souffrance d'un sacrifice sublime? il se verrait acculé au même obstacle contre lequel il s'était brisé déjà.

Le jour où Clémence serait en possession de la vérité, elle n'accepterait plus le mensonge de son existence partagée. Elle voudrait redevenir la femme d'Etienne et repousser M. Geoffry. Mais alors il lui faudrait choisir, comme elle aurait dû le faire, si Darcourt avait réclamé tout d'abord les droits qu'il possédait.

Lorsqu'il faisait toutes ces réflexions, Etienne venait de quitter Clémence. Elle s'était montrée si délicatement passionnée, si doucement tendre, qu'il se sentait incapable de continuer plus longtemps cette comédie. Il était assis sur le banc où il s'échouait quinze jours auparavant, après avoir revu sa femme pour la première fois. Peu à peu une sorte de langueur s'empara de lui. Pourquoi préjuger de l'avenir et ne pas se confier au hasard, qui jusqu'alors avait gouverné sa vie d'une façon si imprévue? N'était-il pas heureux, en somme ? Clémence ne l'aimait point par devoir, parce qu'il était son mari, parce qu'elle lui avait appartenu naguère; elle l'aimait parce qu'elle l'aimait, et qu'après de longues années il était encore une fois l'élu de son coeur et de son cerveau.

Il avait rendez-vous avec elle le lendemain à deux heures de l'après-midi, comme d'habitude. Au moment où il allait entrer à l'hôtel de l'avenue Van-Dyck, le concierge l'arrêta en lui disant que madame ne recevait pas; et comme il restait étourdi par cette phrase, l'homme ajouta d'un air complaisant que "Madame avait condamné sa porte pour tout le monde, excepté pour Mme de Souligny."

Que se passait-il donc? Etienne ne comprenait pas. Ainsi Clémence refusait de le voir. Pourquoi? Que signifiait cette consigne sévère après l'intimité des jours précédents? Il ne se dit même pas que Mme Geoffry pouvait être souffrante: elle l'aurait fiat prévenir ou elle lui eût écrit. Pour un homme violemment amoureux, il n'y a rien de pire que l'inattendu. Incapable de patienter jusqu'au lendemain, Etienne entra dans un café et après avoir dit toutes ses inquiétudes en quatre longues pages brûlantes et passionnées, il envoya sa lettre en recommandant au commissionnaire de rapporter la réponse. Quand cet homme revint au bout d'une heure, il n'avait rien. Un valet de chambre s'était contenté de lui dire que "C'était bien". Elle ne daignait même pas lui écrire.

Quoique bronzé par la souffrance, Etienne fut sur le point de défaillir. Puis se raidissant contre lui-même, il reprit lentement le chemin de son hôtel. L'espérance est si puissante dans le coeur humain qu'il ne pouvait se faire à l'idée que ce fût fini. Clémence ne lui avait pas répondu sur-le-champ parce qu'elle n'était point seule, parce que M. Geoffry se trouvait là, peut-être. En arrivant chez lui, il demanda s'il n'y avait pas de lettre à son adresse, comme s'il espérait vaguement un mot de la jeune femme.

— Non, monsieur, lui répondit-on, il n'y a point de lettre; mais une dame attend monsieur dans son appartement.

Une dame? Ce ne pouvait être qu'elle. Elle n'avait pas écrit, mais elle venait : le malentendu allait s'expliquer. Comme il ouvrait la porte de sa chambre il entendit un fin bruissement de soie, et il aperçut une forme féminine blottie dans un large fauteuil au coin du feu.

— Hong-Ma-Nao! s'écria Etienne stupéfait.

— Oui, Hong-Ma-Nao qui ne pouvait pas vivre sans toi... Elle l'entourait de ses bras avec sa tendresse caressante de jeune animal dompté.

— Tu croyais ne me revoir jamais, n'est-il pas vrai, mon cher Si-Yu? Je serais morte si je n'étais point partie pour ton pays, et comme je me serais sentie seule si je ne te gardais pas avec moi, toujours vivant, dans mon coeur...

Une violente émotion s'emparait du jeune homme. La tendresse fidèle de la pauvre petite Chinoise le remuait jusqu'au plus profond de son être. Ainsi elle avait franchi cette énorme distance, sans même savoir comment elle serait accueillie, uniquement pour le revoir, lui qu'elle avait guéri et sauvé aux heures les plus sombres de sa vie. Elle s'était envolée comme l'oiseau voyageur qui s'enfuit au premier froid vers le pays du soleil. C'est que le soleil pour la douce créature, c'était lui, le bien-aimé Si-Yu.

— Ah! tu m'avais dit de t'appeler si j'étais malheureux. Je souffre, et te voilà!

Alors elle lui prit la main et, pelotonnée contre lui, elle lui raconta tout ce qu'elle avait fait: la mortelle langueur où elle était tombée après le départ de la petite troupe que conduisait Si-Yu; puis la colère de Li-Tong-Min, et enfin comment le mandarin, la prenant en pitié, lui permettait un matin d'accourir auprès de celui qu'elle aimait. Etienne l'écoutait avec émotion, sans interrompre le récit naïf de la gracieuse enfant. Seule, Hong-Ma- Nao, avec le charme subtil des souvenirs qu'elle évoquait pour lui pouvait mettre un peu de baume en son coeur endolori. Sans même qu'il l'interrogeât, elle lui dit ses impressions de voyage, et combien le monde lui paraissait grand. Pour la première fois, elle abandonnait son pays; pour la première fois, elle voyait d'autres horizons que la ligne immuablement bleue des montagnes natales. Elle avait froid depuis que le clair et gai soleil du Yun-Nan ne la chauffait plus; elle avait froid, toujours froid et le jeune homme écoutait tristement la toux sèche qui faisait haleter la poitrine de son amie.

—Ah! pourquoi es-tu parti? acheva-t-elle avec un long soupir. Nous aurions été si heureux là-bas! Celle que tu as fidèlement aimée t'a bien vite oublié pour un autre; et je ne peux pas t'oublier, moi que tu n'aimes point...

...Hong-Ma-Nao laissait pencher sa tête sur l'épaule d'Etienne, et il admirait cette vigilante et délicate tendresse que rien ne put lasser. Pendant ce temps, que faisait Clémence? Après lui avoir avoué qu'elle l'aimait, Mme Geoffry se repliait sur elle-même, comme si la honte ou le repentir la prenaient tout à coup.

—Ah ! j'avais bien raison tout à l'heure, murmura Etienne en serrant la chère petite Chinoise dans ses bras. Je devais te voir venir auprès de moi, puisque le malheur me frappe...

CHAPITRE VII

Dans son récit Hong-Ma-Nao expliquait tout. A Paris, elle se faisait aisément comprendre, grâce à la femme de chambre européenne choisie à Saïgon par l'ami du mandarin. D'ailleurs, elle avait appris à parler français, jadis, à mesure qu'Etienne s'exerçait au dialecte Lin-Annais. Mais peut-être, sans les conseils de sa caméniste, eût-elle été fort longtemps à retrouver l'officier de marine, perdu au milieu d'une grande ville.

Cette fille, nommée Maud était une Anglaise de Jersey venue quelques années plus tôt en Cochinchine avec des colons de Manchester. La mort du chef de la famille dispersait la maisonnée; brusquement, la maîtresse de Maud retournait en Angleterre, sans avoir assez d'argent pour garder la pauvre fille à son service. Celle-ci était abandonnée, presque dans la misère, et forcée de solliciter son rapatriement du consul de la Grande-Bretagne, lorsqu'on lui proposa d'accompagner en Europe la jeune Lin-Annaise.

Pour Maud, c'était le salut. Pendant le voyage elle se prit à aimer tendrement sa nouvelle maîtresse. Hong-Ma-Nao traitait l'Anglaise plus en compagne qu'en servante: tout de suite, avec ce besoin d'expansion des natures sincères, elle lui raconta le triste et doux roman de ses amours déçues.

—Ainsi madame, c'est à Paris que vous espérez revoir ce jeune homme?...

— Oui.

— Mais, si vous ne connaissez pas sa demeure?... Maud sourit avec malice en formulant cette objection qui faisait pâlir la candide Chinoise. Pour Hong-Ma-Nao, Paris ne pouvait être qu'une ville pareille à Meng-Tsû ou à Yun-Nan-Fu, une ville où tout le monde connaissait la qualité et la maison d'un personnage aussi considérable que le lieutenant de vaisseau Etienne Darcourt. Et voilà que Maud affirmait le contraire...

— Ne vous tourmentez pas, madame, reprit la caméniste. Puisqu'il est officier de la flotte, vous ferez comme nous faisons en Angleterre: vous irez quêter un conseil à l'Amirauté.

Malheureusement les choses ne se passèrent pas aussi aisément que Maud l'espérait. Seuls, le ministre de la marine et son chef d'état-major étaient dans le secret d'Etienne: seuls, ils savaient que le lieutenant de vaisseau se cachait sous le nom de Dominique. Et ils avaient promis de ne laisser pénétrer par personne le mystère dont s'enveloppait le mari de Clémence. Trois jours de suite, Hong-Ma-Nao se heurta aux réponses évasives des employés du ministère, qui ne sachant rien, ne pouvaient rien lui apprendre. L'amiral Liégeois finit par savoir qu'une jeune et jolie Chinoise venait obstinément tous les après-midi, interrogeant celui-ci et celui-là, ne se lassant jamais, et n'étant pas même rebutée par les refus polis qu'on lui opposait. Alors il se rappela tout à coup la douce héroïne du roman d'Etienne Darcourt. Il donna l'ordre d'introduire l'étrangère dans son cabinet, la première fois qu'elle se présenterait rue Royale.

Le vieux marin avait longtemps couru le monde et semé bien de ses illusions sur les grandes routes, mais certains coeurs restent toujours jeunes, s'attendrissent aisément au récit des épreuves que les autres ont souffertes. Il ne put s'empêcher d'être ému, lorsque la petite Chinoise lui redit la même histoire, contée naguère par le lieutenant de vaisseau. Il ne crut pas manquer à sa promesse en révélant à la jeune femme une partie du secret d'Etienne; et c'est ainsi qu'Hong-Ma-Nao arriva jusqu'à celui qu'elle était venu retrouver de si loin...

CHAPITRE VIII

—J'ai le regret de ne pouvoir annoncer monsieur; Madame a rigoureusement défendu sa porte.

Etienne écoutait, les sourcils froncés, le valet de chambre qui, pour la dixième fois depuis quatre jours, lui faisait la même réponse. Au lieu de partir, le coeur désolé, comme d'habitude, il interrogea le domestique; pour une pincée de louis, il en tira tous les renseignements qu'il désirait. Antoinette était tombée gravement malade. En rapprochant les dates, Darcourt calculait que Madame Geoffry lui avait fermé sa porte dès l'heure où sa fille s'alitait. Alors, tout s'expliquait; l'événement incompréhensible devenait naturel. Le remords possédait cette âme craintive. Le remords, puisque Clémence voyait son enfant atteinte d'un mal inconnu le lendemain même du jour où l'aveu de son amour sortait de ses lèvres...

Quel mal? En vain Etienne questionnait le valet de chambre; celui-ci ne savait rien. Les médecins ne parvenaient pas à se mettre d'accord: l'un croyait à une simple scarlatine, l'autre à une diphtérie. La petite Antoinette avait une fièvre intense et se plaignait d'un violent mal de gorge.

L'officier de marine allait se retirer, sans avoir pu en apprendre davantage, quand une large tenture s'entr'ouvrit, au fond de l'antichambre, et la tête de Clémence apparut, toute blanche, entre les étoffes sombres. Nettement il alla vers elle.

— Il faut que je vous parle, dit-il d'une voix brève.

Et la saluant d'une légère inclination de tête, il entra dans le salon. Un éclair avait traversé les yeux bleus de la jeune femme. Elle ferma la porte derrière elle après l'avoir suivi, et brusquement:

— J'ai défendu ma porte. Pourquoi vous permettez-vous d'entrer malgré mes ordres?

Il la regarda bien en face :

— Parce qu'après la confession que vous m'avez faite, vous n'avez pas le droit de me chasser de chez vous comme le premier venu.

Clémence pâlit davantage.

— Oui, je vous ai dit que je vous aimais et j'ai commis un crime. Non pas en parlant comme j'ai parlé, mais en vous aimant. Est-ce que je suis libre? Est-ce que mon coeur n'appartient pas à celui qui est mort? A celui dont vous avez invoqué le nom pour pénétrer dans ma maison. Des larmes brillaient dans ses yeux. Elle pencha la tête tristement; puis la relevant soudain avec une colère qui la rendait plus belle :

— Qui êtes-vous donc, vous qui apportez le malheur? C'est comme un maléfice que vous avez jeté sur moi et sur ceux que j'aime. Je vous vois et je cesse d'être une honnête femme; je me confie à vous et voilà ma fille qui est en danger de mort. Bien plus, vous m'avez pris le repos de mon existence et volé le respect de moi-même. Et le jour où je veux combattre, où je veux me réfugier dans les souvenirs qui sont ma seule force, vous osez me dénier le droit de me défendre et de me protéger...

Il ne cessait de la regarder; ses yeux ne quittaient pas les yeux de Clémence. Comme il la plaignait, lui qui la connaissait si bien. Comme il savait tout ce que devait endurer cette créature, candide et pure et fillale. Très doucement, il essaya de lui prendre la main: elle le repoussa avec une sorte de colère. Alors, d'une voix suppliante :

— Je vous en prie, dit-il, permettez-moi de "LA" voir...

Clémence eut un geste de colère farouche:

— Mais vous ne m'avez donc pas comprise. Je vous ai dit qu'en la frappant, c'était moi que Dieu punissait. C'est parce que je vous ai aimé, c'est parce que je vous l'ai avoué, que la pauvre enfant râle et agonise. Et puis, et puis..., je ne veux pas que vous restiez un quart d'heure de plus ici. Nous nous sommes vus aujourd'hui pour la dernière fois. Adieu.

Et l'écartant de la main pour qu'il ne put la retenir, elle traversa le salon et disparut.

Depuis qu'Antoinette était malade, sa mère la faisait coucher dans sa chambre. La petite fille, le visage rouge, les yeux fermés, gisait au milieu du grand lit, enfouie dans la blancheur des draps. Mme de Souligny, assise auprès d'elle, regardait l'enfant qui sommeillait à demi, les lèvres contractées par un effort douloureux.

— Elle n'a pas bougé depuis que tu es sortie, dit Augustine en voyant son amie.

Clémence ne répliqua rien.

— Comme tu es pâle, murmura Mme de Souligny.

—C'est que je "L'ai" vu.

— Tu as donc consenti à "Le" recevoir?

— Non. Il est entré malgré les ordres que j'avais donnés.

— Et...

— Et je l'ai chassé.

— Clémence...

— Ah! tu sais tout ce que je souffre depuis que ma chérie est là mourante... Et je sens que nous sommes tous impuissants à la sauver...

Tu as cru que je lui fermais ma porte "à Lui" parce que je la fermais à tout le monde, et qu'il m'était impossible de le recevoir lorsque je ne recevais pesonne? Je n'étais pas sincère en te disant cela

Et, presque à voix basse, à demi confuse, elle lui raconta la scène violente qui venait de se passer entre elle et l'officier de marine. Augustine connaissait trop son amie pour discuter avec elle. Auprès de cette mère si cruellement meurtrie dans la plus sainte des tendresses, Mme de Souligny ne voulait pas jouer d'autre rôle que celui de consolatrice. Elle embrassa Clémence en soupirant, et revint prendre sa place auprès de la petite fille.

Cependant le mal, loin de décroître, augmenta encore pendant la journée du lendemain. Il fut alors possible de prononcer un diagnostic certain. Antoinette était atteinte de la fièvre typhoïde. Il fallut toute l'insistance d'Augustine pour que M. Geoffry ne dit pas brutalement à sa femme la cruelle vérité.

— Laissez-la dans le doute; le doute, c'est la moitié de l'espérance. Qu'elle croit à une maladie grave, soit; mais puisse-t-elle garder assez de force pour remplir son devoir jusqu'au bout...

Pour ne rien savoir de précis, Clémence ne voyait pas moins son enfant dépérir lentement, comme une fleur qui se fane. Elle ignorait le nom du terrible mal, mais elle en observait les ravages quotidiens, mais elle suivait des yeux les souffrances de l'enfant à peine calmées par l'extrait thébaïque et la morphine. Pendant toute une semaine, Clémence ne déserta pas le chevet de sa bien-aimée. Le plus souvent, elle prenait assez d'empire sur elle-même pour demeurer calme en apparence, et jeter un masque de résignation sur son désespoir. Elle restait forte surtout devant les autres, en présence de son mari, des médecins, de ses domestiques, d'Augustine elle-même. Mais la nuit, quand elle avait envoyé la garde prendre quelques heures de repos et qu'elle était seule auprès d'Antoinette, Oh! alors, la malheureuse créature s'abandonnait, et la torture de son coeur déchiré l'emportait tout entière. Elle s'agenouillait devant le lit, couvrant de baisers fous la petite main qui pendait inerte et décolorée.

— Ne meurs pas, ma chérie, je t'en supplie, ne meurs pas. Et Clémence éclatait en sanglots convulsifs, qui sonnaient douloureusement dans la grande chambre silencieuse. Antoinette n'entendait pas, ne voyait pas. Elle demeurait immobile mêlant la blancheur de son visage à la blancheur de l'oreiller. La malheureuse mère aurait voulu embrasser ce front qui bientôt serait glacé, ces lèvres qui bientôt seraient fermées... Elle n'osait pas. Il lui semblait que la pauvre malade goûtait un sommeil réparateur, et que des baisers l'éveilleraient. Alors, elle se contentait de caresser la petite main de l'enfant, en répétant de sa voix entrecoupée par les sanglots :

(*Tournez s.v.p. à la page 23*)

CONFLIT -- Le drame de l'amour maternel

Nul mieux que Moguy, réalisateur de ce film, ne connaît les jeunes, l'éveil de l'adolescence, le trouble des âmes neuves pour la première fois en face de l'amour. Il a voulu prouver qu'il pouvait également réussir dans la comédie dramatique avec des plus de vingt ans. Et il nous donne "Conflit" dont voici le scénario :

Une jeune fille, Claire, est blessée par sa sœur, Madame Laffont, femme du riche et célèbre explorateur. L'enquête révèle que Madame Laffont engagea chez un usurier deux bracelets de diamants : pour qui et pourquoi voulait-elle 50,000 Frs.? Au cours de l'instruction, un témoin inattendu se révèle : une aubergiste de montagne, qui apprend involontairement au Juge, que Claire a eu un enfant, sous le nom de Madame Laffont, dans un hameau de Savoie, et la vérité se fait jour. Clarie suppliant sa sœur de l'aider, la délivrance en montagne sous le nom de sa sœur, l'enfant est légalement Jean-Claude Laffont. Ainsi Catherine, saura faire revenir de l'étranger, un mari qui se détachait d'elle, femme stérile. Plus tard, Claire rencontre l'amour : malheureusement, le fantôme de sa jeunesse gâtée se dresse. Gérard veut faire chanter Claire : il exige 50,000 Frs. et au dernier moment, la flambée de l'amour maternel dans le cœur de Claire qui refuse de laisser son fils à sa sœur et veut tout avouer à son beau-frère. Voilà la raison du geste de Catherine; l'instruction judiciaire en faisant connaître la vérité, apaisera le conflit.

Nos photos

Dans cette double-page composée avec les scènes du film on aura reconnu plusieurs photos inédites de Corinne Luchaire et d'Annie Ducaux; aussi les artistes Raymond Rouleau, Roger Duchesne, Léon Bélières, Dalio, Marguerite Pierry, Jacques Copeau.

La distribution de "Conflit" comprend aussi Armand Bernard, Claude Dauphin, Pauline Carton, Charles Lemontier et autres qui n'apparaissent pas dans cette composition photographique.

Sobre en tout—
la Bière
me suffit
WAYS
CANADIAN

Ne meurs pas, ma chérie, je t'en supplie, ne meurs pas...

Au dehors, le triste vent d'automne gémissait entre les arbres du parc qui se lamentaient douloureusement. La mère pleurait toujours, agenouillée sur le tapis et brisée par son angoisse. Puis de longs frissons la secouaient, et d'étranges hallucinations peuplaient son cerveau à demi délirant... Non, il était impossible que son enfant mourût. Il y a des monstruosités que le Ciel ne permet pas, et Dieu n'est pas toujours injuste. Elle avait perdu son mari, et voilà que maintenant elle allait perdre sa fille. Alors, sa pensée affolée se reportait sur cet étranger, sur cet inconnu, ce M. Dominique, et elle se redisait à elle-même les paroles terribles qu'elle lançait contre lui .Le malheur entrait dans sa maison, avec cet homme... Mais alors, grand Dieu, ce n'était pas lui le coupable, c'était elle? Elle qui l'avait aimé, elle qui le lui avait dit, elle qui n'avait pas su résister à la diabolique fascination? Cette idée, soudainement éclose dans sa tête, acheva de la désespérer. Elle était à genoux devant le lit comme auparavant, les mains jointes, en s'écriant :

— Ne meurs pas, ma chérie, je t'en supplie, ne meurs pas...

L'infortunée n'en pouvait supporter davantage. Lorsque la garde pénétra dans la chambre, elle trouva Mme Geoffry évanouie le long du lit de son enfant. Antoinette restait perdue dans son rêve infini de fiévreuse; ses yeux vagues se noyaient dans une hallucination surhumaine et elle demeurait ainsi, les lèvres entr'ouvertes, immobile et déjà comme envolée...

CHAPITRE IX

Sans les douces paroles de sa chère Hong-Ma-Nao, Etienne serait mort lentement de la douleur qui le minait. Un matin, n'y tenant plus, il fit porter une lettre chez Mme de Souligny en lui demandant de vouloir bien lui accorder une entrevue. Augustine lui répondit qu'elle le recevrait le même jour à onze heures du matin. En effet, elle partait à midi pour l'avenue Van-Dyck, et ne rentrait chez elle que le soir. Quand on introduisit M. Dominique dans l'atelier de la jeune femme, elle vint à lui la main tendue, avec un geste de loyale sympathie :

— Je vous attendais, dit-elle simplement.

Elle s'arrêta court en voyant les yeux hagards de l'officier de marine, son visage tout pâle et creusé par l'insomnie.

— Ah ! reprit-elle avec mélancolie, vous n'avez pas besoin de me dire quel supplice vous endurez...

D'une voix haletante, Etienne lui raconta la scène cruelle qui s'était passée quelques jours auparavant, et de quelle façon Clémence l'avait chassé, en lui défendant de paraître devant elle.

— Elle m'a tout dit, reprit Augustine. Je vous ai très énergiquement défendu. A quoi bon ! La Clémence que nous aimons tous les deux n'existe plus maintenant. Il ne reste qu'une mère affolée, qui ne raisonne pas, et se laisse emporter par son désespoir.

— Alors, je vous en supplie, aidez-moi d'un conseil. Que dois-je faire? Faut-il quitter Paris, demander au ministre de me faire reprendre la mer et m'en aller si loin, si loin, que mon oubli me console bien vite de son indifférence? ...

— Vous êtes fou! Ah! comme les amoureux sont toujours les mêmes! Soyez patient, et je réponds de tout.

— Patient! quand je souffre à ce point que le suicide me tente! Lorsque la nuit tombe, j'erre à travers les rues, sombre et désolé, en me demandant si je ne ferais pas mieux de me noyer dans la Seine, ou de me casser la tête d'un coup de révolver. Si je vous disais tout... Mais hélas! je ne puis pas. J'ai l'enfer dans le coeur et dans le cerveau. Depuis des années, je porte cette femme en moi-même Au milieu des périls qui m'ont menacé, elle a été ma joie, ma consolation et mon espérance. Enfin je redeviens libre, j'accours à Paris... et vous savez tous les efforts que j'ai dû faire pour la retrouver. Je lui dis que je l'aime, et j'entends, ô bonheur! les même paroles sortir de ses lèvres. Puis soudain, elle me rejette en plein désespoir. Elle m'accuse d'avoir tué sa fille, elle m'accuse d'avoir porté le malheur dans sa maison. Et elle me chasse comme un laquais pris en faute, elle ne veut plus me revoir, et me voilà seul dans ma misère, avec la désolation de mon amour immolé et de ma vie perdue...

Etienne parlait avec cette agitation violente des hommes qui ne croient plus à rien. Il se cacha la tête entre ses mains pour déguiser les larmes amères qui brûlaient son visage pâle. Augustine demeurait fort émue par cette douleur qu'elle voyait profonde et sincère. Jamais une femme ne reste indifférente devant l'ardeur d'un amour qui souffre. Celle-là même qui, par sa coquetterie, ferait pousser des cris de rage sans être un instant troublée, s'intéresse à la désolation causée par une autre.

— Vous exagérez tout, répliqua-t-elle doucement. Je ne vous demande qu'une seule chose; c'est d'avoir de la patience. Clémence vous aime.

— Oh !...

— Ne mettez pas mes paroles en doute, ajouta Augustine plus vivement, en voyant le jeune homme faire un geste de dénégation. Je suis sa meilleure amie et elle ne me cache rien. Son coeur est à vous, absolument à vous. Vous l'accusez de cruauté? Ce n'est que le remords qui parle dans cette âme torturée. Pensez-y. Sa petite fille se meurt, et elle l'adore; elle voit dans cette cruelle maladie le châtiment du crime qu'elle croit avoir commis. Quand ce ne serait que par pitié pour cette pauvre Clémence, attendez que le destin ait prononcé sur le sort d'Antoinette...

Etienne releva la tête, et d'une voix ferme:

— Jamais vous ne m'invoquerez en vain quand il s'agira d'éviter une douleur à celle que j'aime. Je ferai ce que vous m'ordonnerez de faire. J'ai tant souffert déjà, que je peux bien me résigner à souffrir encore. Adieu, madame, et merci pour tout ce que vous m'avez dit de bon et généreux.

Son visage était si pâle que Mme de Souligny se sentit tout émue. "Pauvre garçon", murmura-t-elle quand elle se retrouva seule. Oh! oui, elle avait raison de le plaindre.

Etienne s'en allait absolument désolé. Malgré les paroles d'Augustine, aucune espérance ne luisait pour lui. Il descendait machinalement le long du boulevard Malesherbes, s'efforçant de contenir ses larmes et de cacher aux yeux des indifférents son abominable torture. Une circonstance banale détermina l'explosion de cette crise contre laquelle il luttait vaillamment. Un peu avant Saint-Augustin, un mendiant faisait grincer son orgue de Barbarie pour attirer l'attention des passants. L'officier de marine s'arrêta contemplant avec pitié ce misérable, dont les yeux brûlaient de fièvre, dont le front était creusé de rides. Tout à coup, l'orgue de Barbarie attaqua un air nouveau et, dès les premières notes, Etienne sentit tous ses nerfs tressaillir. Il reconnaissait une mélodie de son pays natal, sa mémoire chantait à mesure les douloureuses paroles plaquées sur la musique. Et comme ces paroles évoquaient bien les douleurs qui le meurtrissaient depuis tant d'années. Comme elles chantaient, avec leurs criardes sonorités, son sort affreusement misérable. Il en venait à souhaiter la mort comme la petite héroïne de la naïve mélodie populaire.

— I —

Mon ami vient de s'en aller,
J'en ai le coeur tout en peine.
Vint un gars, sous le grand chêne,
Qui voulut me consoler;
Mais je lui dis: "Celui que j'aime
Ce n'est pas toi!
Hélas! il est bien loin de moi
Celui que j'aime!...
Je ne peux pas me consoler...
Mon ami qui vient de s'en aller".

— II —

Vint un seigneur pour m'emmener.
Il comptait me faire dame,
Et voulait avec son âme,
Des bijoux d'or me donner,
Mais je lui dis: "Seule veux être,
Et pour toujours,
Puisque sont mortes mes amours,
Seule veux être...
Pourquoi vouloir me consoler?
Mon ami vient de s'en aller."

— III —

Enfin vint madame la mort;
Elle n'eut rien à me dire;
Mais elle avait ce sourire
Qui séduit l'homme et l'endort:
Et je lui dit: "O mort tant belle,
Ouvre tes bras !
Vers mon ami tu partiras.
O mort tant belle !
Car avec toi doit s'en aller,
Qui ne peut pas se consoler !...

L'orgue de Barbarie s'était tu. Etienne l'écoutait encore. Ces paroles mélancoliques lui rappelaient le triste roman de son triste amour. Voilà donc où il en était, grand Dieu! Quand il revint à l'hôtel, Hong-Ma-Nao trouva son visage si triste et si abattu qu'elle ne put s'empêcher de jeter un cri :

— O mon cher Si-Yu, murmura-t-elle, comme tu souffres !

— Beaucoup...

Le soir, il lui fut impossible de manger; il avait la gorge sèche et la tête brûlante. Il se sentait très faible, et se coucha de bonne heure. Enfouie dans un fauteuil, au chevet de son lit, Hong-Ma-Nao ne le perdit pas des yeux. Elle le voyait s'agiter, lutter contre un mal d'autant plus terrible que rien ne pouvait le guérir. Vers dix heures, le délire s'empara du cerveau jusque-là sain et solide. Alors, la petite Chinoise s'épouvanta. Qu'allait-elle faire? Dans ce grand Paris inconnu, dans cette ville qui lui apparaissait énorme, elle se sentait isolée, perdue, noyée. Enfin, torturée par l'inquiétude, elle envoya chercher un médecin qui heureusement ne se fit pas attendre. Celui-ci fronça le sourcil en apercevant ce visage décomposé, marqué çà et là de larges plaques rouges. Quand le docteur eut bien étudié le malade, Hon-Ma-Nao l'emmena dans le petit salon.

— Eh bien, que pensez-vous monsieur? demanda-t-elle, d'une voix que l'émotion rendait tremblante. Il sourit en jefant sur elle un ironique regard.

Ils sont nombreux les hommes qui se croient intelligents en inventant ce qui n'existe pas.

— Mon Dieu, madame, je pense que votre ami a simplement une forte fièvre compliquée de délire. Peut-être a-t-il pris froid; peut-être vient-il d'un pays malsain, je ne sais...

Hong-Ma-Nao hocha tristement la tête.

— Hélas! non, monsieur. Ce n'est point son corps qui souffre mais son âme. Ce matin, il se portait fort bien. Dans la journée, il a éprouvé une douleur épouvantable; et vous voyez.

En entendant ces mots, le médecin redevint sérieux.

— C'est différent, dit-il. Je vais examiner à nouveau le malade...

Puis quand il l'eut ausculté une seconde fois très soigneusement, il commanda une forte potion calmante pour la nuit, en annonçant qu'il reviendrait le lendemain matin. Oh! cette nuit, Hong-Ma-Nao la passa toute entière sans fermer les yeux. Elle se demandait si elle allait voir mourir le pauvre Si-Yu, lorsqu'elle était arrivée près de lui à travers tant d'obstacles...

L'aube glissait déjà ses rayons roses à travers les persiennes fermées, quand une idée étrange vint à la petite Chinoise. Un projet insensé peut-être, mais qui s'implantait en elle avec une violence extraordinaire. Elle regardait Etienne Darcourt dormir d'un sommeil lourd et peuplé de cauchemars. Oh! elle

savait maintenant comment s'y prendre pour le sauver. Elle se disait que le lendemain, à pareille heure, le pauvre garçon serait à jamais guéri. Sans doute, son bonheur à lui ce serait son malheur à elle; sans doute elle mourrait de cette joie qu'elle allait lui rendre. Et elle se disait tout bas: "Qu'importe". Est-ce qu'elle ne s'était pas juré de l'aimer par-dessus tout? Est-ce qu'on pouvait mettre en balance la vie d'une pauvre Lin-Annaise avec le salut d'un être supérieur comme celui qui souffrait à côté d'elle?...

Quand sa résolution fut prise, Hong-Ma-Nao se trouva plus calme; Etienne s'éveilla de bonne heure, et levant les yeux alourdis vers sa chère garde-malade, il lui dit très doucement: —Je ne veux pas que vous vous épuisiez auprès de moi. Allez prendre au moins quelques heures de repos.. Voyez: ma fièvre est tombée cette nuit. Elle reviendra peut-être ce soir; mieux vaut que vous ne soyez pas fatiguée si vous devez me soigner encore.

La petite Chinoise se pencha vers le lit, et baisa sur le front son cher Si-Yu, pour qui elle allait tenter un suprême et dernier effort.

—Vous avez raison, dit-elle. Je vais dormir pendant quelques heures.

Mais rentrée dans sa chambre, au lieu de s'étendre sur le lit, elle ferma la porte à clef. Sa toilette achevée, elle mit sa robe la plus fraîche et la plus élégante. Ensuite elle descendit le large escalier du Grand-Hôtel et fit appeler l'un de ces taxis qui stationnent toujours dans la cour vitrée. Elle donna clairement l'adresse de Mme Geoffry, et quand la voiture s'ébranla, elle cacha son visage entre ses mains, pour effacer les larmes qui coulaient malgré elle.

Lorsque la voiture arriva dans l'avenue Van-Dyck, elle fut obligée des s'arrêter. De nombreuses voitures de deuil, des coupés élégants, des landaus bien attelés se pressaient à droite et à gauche de l'hôtel. Entre les deux grandes portes ouvertes, un cercueil de vierge, couvert de fleurs éclatantes, qui jetaient une note vive sur la blancheur argentée du drap fin. Des cierges allumés répandaient une lueur pâle: des hommes, des femmes passaient, avec un visage de circonstance, et déposaient leurs cartes chez le concierge de l'hôtel, ou montaient au premier étage. Hong-Ma-Nao comprit tout de suite qu'un malheur foudroyait la malheureuse Clémence. La petite Antoinette était morte, et tout ce monde s'apprêtait à la conduire au cimetière. La jeune femme descendit de voiture et s'enquit auprès du premier venu. Il était dix heures et demie: une demi-heure plus tard le convoi partirait de l'hôtel pour se rendre à la chapelle Saint-François-de-Sales. Alors, toute la piété Bouddhique se réveilla dans ce coeur simple: Hong-Ma-Nao s'agenouilla devant le cercueil, au grand étonnement des personnes présentes, et pria quelques instants. Puis, remontant en voiture, elle se fit rapidement conduire à l'hôtel.

Dans le Yun-Nan, les femmes nobles revêtent toujours leurs plus riches habits quand elles veulent célébrer le service des morts. Ces toilettes françaises n'étaient pour Hong-Ma-Nao qu'un déguisement. Avec agilité elle peigna ses beaux cheveux et les tordit de façon chinoise, plantant au sommet du chignon un peigne d'écaille blonde incrustée de diamants Elle revêtit une robe de soie, d'un lilas un peu sombre, couverte d'un large manteau argenté que bordaient des galons de satin noir. Les manches, brodées de bouquets de fleurs d'un harmonieux éclat, cachaient à demi ses petites mains pâles. Elle allongea ses yeux par un léger trait d'antimoine, et colla deux mouches noires vers le haut de sa joue droite. Ses mules étaient en satin violet, un peu recourbées vers leur extrémité gracieuse. La jeune femme jeta sur ses épaules une très longue dentelle noire qui l'enveloppait presque tout entière; et, les bras croisés elle reprit le même chemin que la première fois. Ceux qui la voyaient passer la regardaient avec cet effarement imbécile des gens qui s'étonnent de tout. Elle remonta dans son auto en promettant une récompense si elle était contente. Elle commanda au chauffeur de la mener rapidement à Saint-François-de-Sales. Le service touchait à sa fin. Malgré leur chagrin ou leur recueillement, les personnes présentes ne purent dissimuler leur stupeur. Il y eut un léger mouvement de houle dans cette église toute pleine. Mme de Souligny elle-même qui se tenait au premier rang, tourna la tête malgré sa douleur poignante. Quelle était cette jolie Chinoise entr'aperçue de loin, à l'entrée de l'église, toute pâle et recueillie dans son costume national?...

De la rue Brémontier au cimetière Montmartre, le trajet n'est pas long. Quand la triste cérémonie fût terminée, les amis de la famille vinrent donner une poignée de main à M. Geoffry, cette poignée de main hâtive et presque joyeuse qui est pour les uns et les autres la fin d'une corvée. Mme deSouligny, seule, restait agenouillée près du caveau. Lorsqu'elle se releva, elle vit encore Hong-Ma-Nao agenouillée aussi, un peu derrière elle. Comme Augustine, la jolie Chinoise avait les yeux remplis de larmes: comme Augustine, la meilleure amie de Clémence, cette étrangère priait avec ferveur.

Pourquoi? Qu'y avait-il de commun entre cette femme d'Orient et la pauvre petite Antoinette endormie dans sa tombe? Mme de Souligny attendit que l'inconnue eût achevé sa prière; et alors elle alla droit vers Hong-Ma-Nao.

—Excusez-moi, madame, dit-elle, si je vous aborde ainsi Je suis la meilleure amie de Mme Geoffry, la mère de cette douce créature qui repose auprès de nous. Je voudrais pouvoir dire votre nom à cette femme désolée; je voudrais qu'elle sût que vous avez prié pour l'enfant qu'elle a perdue.

—Hélas! Madame mon nom n'apprendrait rien à Mme Clémence Geoffry. Elle ne m'a jamais vue, elle ne sait pas même que j'existe.

—Alors?

—Alors, vous vous demandez pourquoi je suis ici? C'est que moi seule puis consoler celle que vous dites votre meilleure amie; moi seule puis tarir ses larmes; moi seule puis lui rendre avec une parole, un bonheur si grand qu'elle vous bénira toujours

Hong-Ma-Nao parlait d'une voix ferme que Mme de Souligny fut troublée. Peut-être, en tout autre endroit que dans un cimetière, eût-elle cru qu'on voulait la mystifier. Mais elle venait de voir la jeune Chinoise près de la tombe ouverte encore de la chère petite Antoinette. C'eût été une abominable comédie que son esprit se refusait à concevoir. Et puis, cette Parisienne fine et moqueuse devinait je ne sais quoi de mystérieux dans les paroles de l'étrangère. Elle sentait que cette jeune femme lui parlait dans toute la naïve simplicité de son coeur. Aussi répondit-elle avec une certaine hésitation.

—C'est aujourd'hui même, madame, que vous désirez avoir un entretien avec Mme Geoffry?

—Je ne fixe aucun jour. C'est vous-même qui déciderez. Ce que je puis vous affirmer, c'est que plus tôt votre amie me verra, plus tôt elle sera consolée

Augustine regarda Hong-Ma-Nao de ses yeux profonds. Elle y lut tant de bonté loyale que son hésitation tomba. Elle prit la main de la petite Chinoise et d'un voix brève:

—Venez, dit-elle...

Depuis que le convoi tout blanc s'en était allé, Clémence, étendue sur son lit, restait enfoncée dans une épouvantable prostation. Ses yeux n'avaient plus de larmes: elle avait tant pleuré. Son coeur n'avait plus d'espérance: elle avait tant souffert. Que lui restait-il désormais? Rien. La fille morte faisait la mère morte aussi.

Cependant, elle avait eu du courage jusqu'au bout. Elle seule gardait sa pauvre petite chérie pendant les dernières nuits: la veille encore, de ses mains pâles, elle l'ensevelissait dans le linceul blanc. Pas un instant elle ne s'était éloignée du lit funèbre où reposait son enfant. Le matin, tous les bruits qu'elle entendait avaient retenti dans son coeur: les pas lourds des hommes noirs qui lui ravissaient son trésor, et les rumeurs sourdes qui montaient de l'avenue et les roues grinçantes du corbillard se dirigeant vers l'église et vers le cimetière.

Fini, fini, c'était bien fini. Sa chère enfant ne viendrait plus le matin jouer sur son lit; la mère n'entendrait plus les cris de joie que la gracieuse créature poussait dans ses amusements naïfs. Et à mesure que le temps passait, Clémense comptait les dures étapes du lugubre chemin. A cette heure, le convoi entrait dans l'église; à cette heure, il en ressortait, et plus tard il pénétrait dans le cimetière. Tout devait être terminé maintenant. Et cette pensée la remplissait de terreur. Mon Dieu, pourvu qu'Augustine ne l'abandonne pas trop longtemps, pourvu que cette amie si douce et si tendre revint bien vite auprès d'elle. Soudain, elle entendit sonner à la porte d'entrée et un long frisson la secoua tout entière. Elle se leva péniblement et resta debout un instant, livide chancelante. Personne ne l'aurait reconnue. Ses yeux étaient rouges, ardents, enflammés: elle avait ce visage décoloré des malades dont tout le sang a refoulé vers le coeur. A ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit et Mme de Souligny parut.

—Toi, murmura Clémence. Enfin, c'est toi.

—Ma pauvre chérie.

—Parle-moi, ne me cache rien, dis-moi tout.

—Avant que je te parle, reprit Augustine avec autorité, j'exige que tu entendes la jeune femme qui m'accompagne.

—Comment tu veux... Tu veux qu'aujourd'hui où...

Sans attendre la réponse de Clémence Mme de Souligny ouvrit la porte du salon et fit un signe de la main Hong-Ma-Nao émue et rougissante dans son costume riche de jolie Chinoise, vint droit à Clémence et lui dit de sa voix harmonieuse:

—Dieu est juste. Il a pris la fille que vous aimiez; il vous rend l'époux adoré toujours. Etienne Darcourt est vivant à Paris, près de vous.

Augustine jeta un grand cri. Quant à Clémence, elle recula jusqu'au fond de la pièce, épouvantée, angoissée, comme si un spectre se dressait devant elle

Alors Hong-Ma-Nao commença le récit qui dissipait le mystère dont s'enveloppait le lieutenant de vaisseau Dominique.

Elle dit comment Li-Tong-Min avait ramassé l'officier de marine qui, troué de blessures, gisait sur le sol sanglant à côté de Francis Garnier; puis les soins délicats du mandarin pour amener à Meng-Tsû le prisonnier mourant. C'était à elle, Hong-Ma-Nao, que l'on avait confié la mission de le veiller et de le guérir.

Quels brefs espoirs détruits aussitôt par de longues désespérances...

D'abord, cette pleurésie, la fièvre typhoïde qui s'accrochait au malade, changeant l'expression de son visage, faisant tomber ses cheveux bruns qui repoussaient blonds. Oh! la pauvre petite, elle ne pensait à rien cacher!

Elle ne déguisa même pas l'ardent amour que lui inspirait Etienne, dès les premières heures qu'elle l'avait connu...

Elle l'adorait depuis des années, elle l'adorait encore maintenant, comme si la rencontre datait de la veille.

—Voilà la vérité, madame, la vérité tout entière. La première, j'ai fait à Si-Yu... pardon, à M. Darcourt, l'aveu de ma tendresse.

Il m'a répondu qu'il n'aimait que vous seule et qu'il vous serait fidèle jusqu'à la

mort. Pas un instant je ne l'ai maudit ou accusé. Mais je n'étais pas maîtresse de mon coeur et rien n'a pu me le faire oublier.

Bien plus, pendant de longues années, on l'a retenu captif.

Un jour il entrevit l'espérance de retrouver sa liberté.

Il ne pouvait l'obtenir qu'avec mon aide, et je la lui ai donnée tout entière.

Je préférais le savoir heureux auprès de vous que malheureux auprès de moi... Hang-Ma-Nao ne pouvait plus parler, les larmes l'étouffaient.

Elle se laissa glisser sur la chaise longue, cachant sa tête sur les coussins épars. Clémence, d'abord saisie de stupeur, était frappée par l'intérêt extrême de ce drame. Profondément émue, autant par l'amour d'Etienne que par l'amour résigné de Hong-Ma-Nao, elle contemplait la petite Chinoise qui sanglotait devant l'effrondrement de toutes ses espérances.

Mme Geoffry alla vers elle et, après l'avoir relevée doucement, la serra sur son coeur en lui disant avec une tendresse infinie:

—Merci, ma soeur... j'allais mourir de désespoir, et vous m'avez sauvée...

Elles ne s'aperçurent même pas l'une et l'autre que Mme de Souligny avait disparu. Clémence et Hong-Ma-Nao se tenaient par la main et Mme Geoffry, défaillante, écoutait la suite des aventures d'Etienne.

Son arrivée à Hanoï où ses amis le saluaient de leurs vivats, après avoir refusé d'abord de le reconnaître.

Enfin, le retour à Paris du jeune marin, et sa visite au ministre qui, le même jour, le nommait lieutenant de vaisseau et chevalier de la Légion d'Honneur.

Après cela, les longues journées que le malheureux passait à chercher sa femme...

Et, quand il la retrouvait, elle était mariée!

Alors, voyant l'amour immense que la mère portait à sa fille, Etienne se sacrifiait à Clémence comme Hong-Ma-Nao s'était sacrifiée à Etienne.

Mme Geoffry ne perdait-elle pas Antoinette, si son second mariage devenait nul?

Le marin essayait de se faire aimer de la jeune femme; et se voyant tout à coup chassé, insulté, il se résignait à disparaître, plutôt que de causer le malheur de celle qu'il adorait.

—C'est lui! c'est lui! cria dans le salon la voix joyeuse de Mme de Souligny.

La jolie Parisienne n'aimait que les solutions rapides.

Elle était partie tout simplement pour le Grand Hôtel, et elle ramenait Etienne à l'hôtel de la rue Van-Dyck.

Le mari et la femme ne dirent pas un mot. Clémence ouvrit les bras, Etienne s'y jeta dans un transport d'amour...

Et les deux époux restèrent ainsi longtemps, mêlant leur larmes et leurs baisers...

Il était dans la destinée de M. Geoffry de passer par une série d'étonnements assez bizarres. Sitôt après l'enterrement de sa fille, il s'en était allé à ses affaires, alléguant qu'ayant beaucoup de chagrin il fallait bien qu'il se consolât.

Quand il revint chez lui, son valet de chambre lui dit que "madame était sortie". Il crut Clémence auprès de Mme de Souligny, et n'eut garde de se préoccuper davantage. Après le dîner, au sortir de table, il s'enferma dans son cabinet et travailla jusqu'à une heure du matin.

Alors, pensant que sa femme dormait, il se retira dans sa chambre à coucher.

Le lendemain matin, vers neuf heures, on lui annonça Mtre Quérantonnais, notaire à Paris. Celui-ci était un homme très doux, mais rond en affaires et qui n'aimait guère perdre son temps.

En dix minutes, M. Geoffry apprenait qu'il était veuf sans que sa femme fût morte. La situation était nette et la loi formelle. M. Etienne Darcourt n'étant pas mort et Mme Geoffry, née Clémence Auby, redevenait l'épouse du seul mari qu'elle eut jamais légalement possédé.

Le banquier eut un cri du coeur sublime:

—Mais monsieur, j'ai reconnu par contrat de mariage à ma femme une somme considérable.

—Cette somme vous sera rendue.

—Alors, le reste m'est égal.

—Cependant il peut arriver que Mme Geoffry...

—Vous commettez une petite erreur. Vous voulez dire: Madame Darcourt?

—C'est vrai, que voulez-vous? l'habitude! Bref, d'après notre contrat de mariage, Mme Darcourt a droit à la moitié de cet hôtel et des meubles qu'il renferme.

—Ne craignez rien, Mme Darcourt renonce à tout.

—Alors, monsieur, il ne me reste plus que le plaisir d'avoir fait votre connaissance.

—Enchanté...

—Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie.

—Et laquelle?

—C'est que, décemment, je ne pourrai plus demander au mari de ma femme de me donner des conseils au sujet des mines du "Tonkin".

. . . . . .

Le soir même, Etienne et Clémence arrivaient dans la petite maison de Louveciennes accompagnés de Hong-Ma-Nao.

Clémence souffrait en pensant à la chère petite Antoinette.

Hong-Ma-Nao souffrait en pensant à ses espérances détruites.

Seul, Etienne jouissait pleinement de ses joies reconquises.

Jusqu'à minuit, enfouis dans les fauteuils du salon bien chauffé, ils restèrent, tous les trois, à se raconter le triste roman qu'ils venaient de vivre.

Puis Mme Darcourt conduisit Hong-Ma-Nao dans la chambre qu'elle lui avait elle-même préparée.

—Voilà qui est bien convenu, ma chérie? Désormais je serai une soeur pour vous comme vous en serez une pour moi?

Un pâle sourire glissa sur le visage triste de la petite Chinoise.

—A vous, toujours... toujours.

Elle dit ces mots d'un ton très doux où sonnaient les notes claires de sa voix mélodieuse. Ensuite, serrant Clémence entre ses bras, elle répéta pour la seconde fois:

—A vous, toujours... toujours...

Elle embrassa Mme Darcourt avec une ardeur inaccoutumée, et celle-ci lui rendit tendrement ses caresses.

Après avoir achevé d'installer son amie, Clémence revint auprès d'Etienne.

Et toute la maison s'endormit, pendant que le vent faisait rage à travers les grands arbres dépouillés de leurs feuilles.

Le lendemain matin, comme Mme Darcourt sortait de sa chambre, elle sentit une certaine résistance qui empêchait la porte de s'ouvrir.

La jeune femme appuya davantage et, tout à coup, elle jeta un grand cri de terreur et de désolation.

Hong-Ma-Nao gisait, étendue sur le palier, en travers de la porte, à côté de la chambre des deux époux.

Etienne affolé, releva le corps entre ses bras tremblants.

Le doute n'était pas possible.

Hong-Ma-Nao était morte, comme un chien fidèle, à côté de celui qu'elle avait tant aimé.

Mme Darcourt fit venir le médecin de Louveciennes.

Il examina longuement la jeune étrangère et déclara qu'elle avait succombé à la rupture d'un anévrisme.

Le mari et la femme échangèrent un long regard mouillé de larmes.

Ils savaient bien à quoi s'en tenir l'un et l'autre.

La pauvre Hong-Ma-Nao, la jolie petite Chinoise au visage vaguement orangé, au regard clair, aux dents blanches comme du lait, à la voix harmonieuse et musicale, la pauvre Hong-Ma-Nao était morte comme elle devait mourir:

"ELLE ETAIT MORTE D'AMOUR".

FIN

LA PREMIÈRE ROUTE QUÉBEC-MONTRÉAL fut inaugurée en 1734, par Lanouiller de Boisclerc, Grand Voyer de la Nouvelle-France, qui mit quatre jours et demie pour faire le trajet. Le service postal par voiture était autorisé depuis 1721.

LE PREMIER GENIÈVRE A TOUJOURS ÉTÉ LE

GIN de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695.

40 onces $3.80 — 26 onces $2.65 — 10 onces $1.15

LA QUALITÉ EST TOUJOURS AUSSI ÉLEVÉE, LES PRIX SONT ENCORE MODIQUES, ... LES CONNAISSEURS FONT LEUR PROVISION MAINTENANT

Notre roman feuilleton

TELLE QU'ELLE ETAIT EN SON VIVANT

réalisé en film
sous le titre
"LA LOI DU NORD"

par Maurice Constantin-Weyer

Un chien peut courir pendant des heures, mais pas en traînant une lourde charge. Toutes les heures je poussais le cri "Ohoho" qui a pour vertu d'arrêter presque net les chiens les mieux lancés et je sautais à terre pour attraper le traîneau et l'empêcher de faucher les pattes de l'attelage. A ma grande surprise, Hearne et sa femme semblaient avoir compris le jeu du premier coup, et j'étais étonné de les voir se débrouiller avec autant d'habileté.

— Elsie, me dit Hearne, tandis que nous changions d'attelage, Elsie a pratiqué ces années dernières toutes sortes de sports et je crois qu'elle vous étonnera, malgré son apparente fragilité... Moi, ajouta-t-il modestement, je suis moins entraîné qu'elle, j'ai dû mener une vie sédentaire, tout dernièrement... Beaucoup trop sédentaire... Mais j'ai fait de la gymnastique suédoise...

Il eut un rire sonore et conclut :

— ... et beaucoup d'hydrothérapie... La douche froide, Walferdin, maintient le corps en équilibre...

Il me semble qu'après tout Hearne n'avait pas si mal calculé. Au lieu de prendre notre repos pendant la nuit, nous eûmes quelques courtes heures de sommeil dans un endroit abrité où la réverbération d'un pâle soleil sur la neige aidait véritablement à notre confort.

A ma grande surprise, ce fut ce diable de Hearne qui me réveilla. Sa tente et celle d'Elsie étaient déjà pliées. Un bon feu brillait et Elsie était occupée à faire frire des tranches de bacon dans la poêle. Les chiens, attelés, étaient couchés dans leurs traits et attendaient.

— Ils ont mangé, dit Hearne. Nous allons en faire autant et partir. Voulez-vous que je vous aide à replier votre tente ?

— Hearne ! vous êtes étonnant. Mais le tout est de savoir si nous pourrons tenir à ce train endiablé... A quoi nous servira-t-il de partir si vite, si nous sommes fourbus dans quelques jours ? Nous nous conduisons absolument comme des novices.

— D'un autre côté, dit Hearne, ne trouvez-vous pas qu'il faut profiter de la glace pendant qu'elle est bonne ? Elle ne le sera peut-être pas longtemps. La nuit dernière, tout en voyageant, j'observais les étoiles, elles étaient grosses et fixes. La lune avait un léger halo, les chiens sentent mauvais, les oiseaux de neige sont agités, les loups hurlent, la température s'est radoucie très vite, le vent a tourné aux quatre points cardinaux pour se fixer à l'est... Je n'ai pas votre expérience du pays... Mais je lirais volontiers dans ces signes l'annonce d'une grosse chute de neige. Qu'en dites-vous ?

— Vous êtes, Hearne, un homme étonnant. Vos observations sont justes. Et je croirais volontiers que les conclusions que vous en tirez ne le sont pas moins...

— En ce cas, Walferdin, croyez-vous que nos chiens peineront plus à courir à toute vitesse sur une bonne glace bien lisse qu'à haler péniblement leur charge dans une neige molle ?

Il n'y avait rien à répondre à ce raisonnement, sinon qu'il m'était indifférent de gagner un jour ou deux sur un trajet aussi long que celui que j'entreprenais. Car, si Hearne était venu pour voir du pays, je me chargeais de lui en faire voir. Et combien ! Mais je me tus, dominé par je ne sais quelle ascendance, sympathique, au fond, qui émanait de cet étrange et fantasque compagnon. Elsie, qui avait décidément toutes les vertus, avait coupé le bacon en tranches minces et l'avait rissolé selon les meilleures règles de l'art. Le thé était tout simplement surprenant. J'en fis la réflexion. Mme Hearne me répondit en souriant qu'elle n'aimait que le meilleur thé et qu'elle avait pris la liberté d'acheter selon son goût. C'était elle qui, à Edmonton, s'était occupée de la question alimentaire de l'expédition et je me rappelais même qu'en lui remboursant ma part — ou du moins ce qu'elle disait être ma part des frais — j'avais été étonné du bon marché de ses acquisitions. Car tout était d'une qualité presque luxueuse... Il y avait là une contradiction assez apparente... Mais j'avais le temps de réfléchir...

* * *

La justesse des observations faites par Hearne se confirma au milieu de la nuit. Nous n'étions plus qu'à une trentaine de milles de Fort Chamberlain, ce qui établissait un record. Les flocons devenant de plus en plus nombreux et de plus en plus lourds, nous décidâmes de camper. Le matin nous trouva à demi ensevelis dans la neige. Ou, du moins, Elsie et moi. Hearne, décidément infatigable, était levé depuis plus d'une heure et parti, disait sa femme, pour chercher un peu de bois sec. Comme elle me disait cela, nous entendîmes un coup de feu, tout près. Vingt minutes plus tard, Hearne arrivait en souriant, un beau cuissot d'orignal sur l'épaule.

— J'ai eu de la chance, dit-il en riant. Comme j'entrais dans une île de bois où j'avais repéré quelques arbres secs, j'ai vu le gaillard se lever lentement, à quinze mètres de moi et me regarder. Pendant que vous vous occuperez avec Elsie du feu et de la cuisine, je vais aller conduire les chiens auprès de la bête. Ça leur fera un bon repas, à ces pauvres diables, et cela va ménager nos provisions.

Je fis, à cette occasion, une autre remarque. C'est que cet homme qui avait si froidement parlé de sacrifier les chiens semblait, au fond, les adorer. Et il semblait qu'ils le lui rendissent. Ces bêtes croisées Labrador, Malemute, Esquimau, et peut-être aussi Airedale, ne sont pas précisément douces et tendres. Il semblait que Hearne eût le don de se faire adorer d'elles. Je commençais de l'aimer beaucoup. La seule chose qui me gênait, c'était l'obstacle de plus que cette amitié naissante mettait entre Elsie et moi.

Hearne revint avec la meute barbouillée de sang et joyeuse.

— Il fallait, dit-il, les voir se précipiter sur cet amas de viande. Vingt-quatre gaillards comme ceux-là ! Ils n'ont pas mis longtemps à faire plat net... Je me figure maintenant ce que peut être une curée de loups.

— Et dire, Hearne, que vous avez oublié de filmer cette scène !

Il se frappa le front :

— Sot que je suis, dit-il, j'avais tout à fait oublié. Où diable avais-je la tête ?... Mais l'occasion n'est pas perdue.

— Avec tout cela, dis-je, voilà bien de la neige fraîche tombée. Mac pourra toujours se fouiller pour arriver avant nous à Fort Chamberlain. Il va mettre au moins trois jours pour faire le trajet que nous avons fait en trente-six heures... mais oui, en trente-six heures seulement depuis Athabaska Landing... Et peut-être même ne partira-t-il pas aujourd'hui.

— De sorte, dit Elsie, que le caporal Dalrymple n'aura son courrier qu'avec un retard de trois jours sur nous...

— Exactement...

Je crus surprendre un regard échangé rapidement entre Hearne et sa femme. Mais ce fut un éclair passager.

Elsie me dit encore :

— Bien que la neige continue à tomber, je pense qu'avec le lit de la rivière pour guide, nous ne devons pas risquer de nous égarer.

— Non ! Seulement, il n'est pas agréable de voyager par la neige. Nous allons être obligés, maintenant, de marcher lentement, en battant la piste devant les chiens. D'ici Chamberlain, il faut compter une quinzaine d'heures au moins. Rien ne nous empêche de le faire en deux étapes.

L'inexplicable caprice de Hearne vint encore se jeter entre ma raison et moi.

— Nous partirons, dit-il, dès que nous serons restaurés. Et je vais partir en tête, pour battre le chemin devant les chiens... Je suis plus lourd que vous, Walferdin, et par conséquent la trace sera plus profonde... Les bêtes peineront moins. Quand je serai fatigué, nous nous relaierons.

— Soit, dis-je. On verra qui tiendra le plus longtemps à ce petit jeu-là. Vous m'apprendrez à me servir de votre appareil, et j'aurai un certain plaisir à tourner un film de vous quand vous serez étendu sur la neige, en train de râler.

Un éclat d'humour incompréhensible pour moi étincela au coin des yeux d'Hearne.

— Parfait, mon garçon ! Et je vous indiquerai quelqu'un qui vous le paiera très cher. Il y a une personne, au moins,

qui déclarera que ce film est un chef-d'oeuvre...

Mais, pour une fois, Elsie ne sembla pas partager la joie de Hearne. Il y avait comme cela, à certains moments, des ruptures d'équilibre, des chutes de potentiel qui me ramenaient à ma première impression que l'accord n'existait pas dans ce ménage. Cette idée de faire, non seulement chambre à part à l'hôtel, mais tente à part dans le désert !

* * *

Avec cette façon fantasque et même fantastique de voyager, nous arrivâmes à Fort Chamberlain le lendemain matin, vers dix heures. Hearne acceptait de s'y reposer une nuit et d'en repartir seulement le lendemain. Pour une fois, il était raisonnable.

Le fort était une simple cabane en rondins, composée de trois pièces. Dalrymple l'occupait seul, pour le moment, et il nous offrit à Hearne et à moi, de partager sa chambre, tandis qu'Elsie coucherait dans la pièce à côté. Les femmes sont, dans le Nord, des joyaux rares et précieux, et surtout les femmes blanches! Les gentlemen, et Dalrymple en était un, redoublent pour elles de courtoisie chevaleresque et de délicatesse. Les coquins — il y en a tout de même quelques-uns — pensent immédiatement à commettre un crime en leur honneur. Mais, arrangez cela comme vous le voudrez, dans un pays sans femmes, un homme tombe éperdument amoureux de toute femme qui passe.

Dalrymple écarquilla les yeux une première fois, devant le nombre inusité de nos chiens.

— Ce sont des gens de cinéma, lui expliquai-je. Des gens qui dépensent plus d'argent, mon vieux Dal, que vous et moi n'en auront jamais à notre disposition. Et, de plus, des gens qu'il ne faut pas chercher à comprendre...

— C'est cela même, dit Dal.

Et il écarquilla de nouveau les yeux parce que, sous l'accoutrement de fourrures d'Elsie, il venait de reconnaître une femme.

— Bonté Divine... dit-il. Une femme !

Rien ne peut rendre l'accent qu'il mit sur ce mot femme.

— Oui, mon vieux Dal ! Voilà comme je suis, moi... Un élu de Dieu, sans doute, puisque les anges me choisissent comme guide.

Je n'étais pas peu fier de moi-même et Dal partageait cette fierté.

— Oh ! Louis ! dit-il simplement.

Dal m'appelait toujours par mon prénom. Aujourd'hui plus que jamais, pour s'associer en quelque sorte à ma gloire.

— Je vais, dit-il, cuisiner un fameux déjeuner... Non ! madame ! laissez-moi faire... Ici, vous êtes chez moi et c'est à moi de servir mes hôtes... On n'est qu'un simple caporal de la police royale du Nord-Ouest (Il mit un accent d'orgueil sur ce qualificatif) — mais on connaît quelques usages... Ma sainte mère ne m'a pas élevé dans le Warwickshire sans me donner quelques notions de respect... La vieille Angleterre, madame ! La vieille Angleterre ! Laissez-moi faire...

— Vous le fâcheriez, dis-je à Elsie... Dal a un coeur d'or...)

Et Dal me remercia d'un sourire.

Tandis qu'il fourrageait dans les conserves et les casseroles, il me disait :

— Cher vieux haricot ! — (Encore un terme d'affection du vocabulaire de Dal) — croyez-vous que ces types-là me feraient figurer dans un film... Un film, ça fait le tour du monde, n'est-ce pas ?... Voyez-vous cela ? J'écrirais à mes vieux de guetter le passage du film au ciné de Warwick et ils me verraient comme je suis... Mon vieux est un ancien soldat retraité... C'est un type, mon vieux !... Il a je ne sais combien de médailles... C'est lui qui a commencé à m'apprendre ce que signifie le mot "honneur". Et quand je suis arrivé à la police aux baraquements du Prince Albert, j'étais presque tout dressé... A preuve, j'ai été nommé très vite caporal... De plus anciens que moi attendent encore... Caporal de la police royale du Nord-Ouest, c'est quelque chose, vous savez.

Je le savais effectivement. La R. M. P. N. W. — selon l'habitude des signes — est un corps d'élite unique au monde. Et Dal, de son poste perdu, était quelque chose comme le vice-roi d'un territoire de plusieurs centaines de milles carrés... Un homme en qui ses chefs avaient mis leur confiance parce qu'ils savaient que Dal méritait cette confiance. Pas d'une intelligence supérieure, bien sûr. Mais ce qu'il venait de dire du mot "honneur" expliquait abondamment les raisons du choix fait par ses supérieurs. Dal représentait la loi, et la force, sans laquelle il n'y a pas de loi, parce qu'il représentait l'honneur, sans lequel la force n'est pas au service de la loi. Tout cela formait une entité vénérable devant laquelle je n'avais pas envie de sourire... Pas du tout!

* * *

Et il fut un maître de maison exquis et réservé. Il ne posa pas de questions indiscrètes à Hearne et il s'appliqua à aspirer ses h le plus correctement possible, ce qui lui était un effort perpétuel. Mais l'h aspirée est d'un des signes extérieurs du gentleman. Et Dal tenait à avoir les signes extérieurs du gentleman. Il avait mis un col blanc, immaculé, qui nous faisait un peu honte, et son uniforme des grands jours, la tunique rouge à boutons d'or. Il était rasé de frais, blond malgré le hâle d'un homme qui vit au grand air. Et pour offrir le whisky, il s'excusa auprès d'Elsie sur la rudesse d'un climat, où il fallait considérer une goutte d'alcool, une très légère goutte d'alcool, comme un médicament, et non comme une débauche...

J'avais, bien entendu, réglé avec Hearne l'affaire du film, ce qui avait amené sur les lèvres de Hearne un de ces sourires énigmatiques et malicieux qui me demeuraient indéchiffrables. Ce que je démêlais dans ce sourire ajoutait au mystère, car ce n'était pas le sourire d'une ironie légèrement méprisante qu'on pourrait croire. Il était visible qu'Hearne, ni Elsie ne méprisaient aucunement Dalrymple.

Hearne — c'était décidément un fameux juge en physionomies — avait prononcé :

— Voilà un homme !

Et il avait ajouté avec une politesse certainement sincère :

— Je crois que vous en êtes un autre!

Après le déjeuner, nous profitâmes d'une courte heure de jour pour filmer Dalrymple avec ses chiens, avec ses armes, en grande et en petite tenue, avec ses bottes, avec ses mocassins, avec ses raquettes.

Le plus curieux, c'était l'exubérante joie de Hearne et d'Elsie. Joie étonnante, joie débordante et, tout de même, joie un peu mystérieuse pour moi... On eût dit que Hearne se livrait à une énorme mystification. Là éclatait la gaieté naturelle de son caractère. Et Elsie n'était pas moins rieuse.

Le dîner et la soirée qui suivit furent très gais. Hearne se montra ce que les Anglais nomment **genial**, et ce qu'on pourrait à la rigueur traduire, quoique imparfaitement par le mot **éblouissant**. Je découvrais en lui le don particulièrement aristocratique de se mettre à la portée de chacun. Quel diplomate il eût fait! Il était, chez Dalrymple, exactement ce que Dalrymple pouvait souhaiter que son hôte fût. Un autre côté du caractère de Hearne, qui se révéla à moi ce soir-là, fut son aptitude à faire briller les gens qu'il connaissait. Il s'arrangea pour faire parler Dalrymple sur tout ce qui pouvait montrer le caporal à l'avantage de celui-ci, chose qui va loin pour faire la conquête d'un homme.

Si bien qu'au moment où nous nous trouvâmes en tête-à-tête, Dal et moi, avant de nous coucher, Dal me dit :

— Quel type épatant, votre ami. C'est un lord, un vrai lord... Et sa femme est une marguerite...

C'étaient là des superlatifs.

Il continua :

— Il faut voir cela pour croire qu'il y a des femmes comme elle... Moi, voyez-vous, je pense souvent à l'heure où je prendrai ma retraite, pas dans ce damné pays-ci, mais dans mon vieux Warwick, comme l'a fait mon père avant moi... Le Warwickshire, un pays qu'on ne peut pas ne pas aimer... Mais, à quoi bon parler du paradis à des gens qui n'en ont pas l'idée... Eh bien, une femme comme elle, voilà ce qu'il me faudrait... Mais, je ne la trouverai pas... je n'ai pas cette chance-là... Elle est unique, celle-là... Alors je me contenterai de l'imitation la meilleure que je pourrai trouver... Une Mme Hearne en imitation, ce ne serait pas encore trop mal pour un retraité.

* * *

Il nous accompagna un bout de chemin, le lendemain, "histoire de battre un peu la piste pour nous".

Nous fîmes "chaudière" ensemble vers le milieu de la journée. Cette jolie expression canadienne veut dire que nous déjeunâmes ensemble. Et soudain, une grande mélancolie, inattendue, s'abattit sur nous. C'était comme si quelque chose de particulièrement lourd était tombé du ciel, tout à coup. Le poids était tel qu'aucun mouvement d'épaule ne pouvait le secouer.

Hearne, contrairement à son habitude, ne semblait plus pressé. Son masque changeant avait revêtu une gravité que je ne lui connaissais pas.

Quand Dal partit, nous demeurâmes longtemps à le voir disparaître à l'horizon. Je revois encore cette scène. Nous étions debout tous les trois, sur un promontoire neigeux, au confluent de l'Athabasca et d'une petite rivière, dont le nom m'était inconnu. Le temps était gris, et il était évident qu'une nouvelle chute de neige nous menaçait. J'étais un peu à l'écart du ménage Hearne et je les regardais. Il avait appuyé sur l'épaule de la jeune femme une main qui tremblait un peu, et il me semblait que ses doigts s'enfonçaient nerveusement dans les chairs, à travers l'épaisse fourrure.

Dal avait maintenant disparu très loin, à un coude de la rivière. Et, cependant, Hearne continuait de regarder, avidement, me semblait-il, dans cette direction.

Cette situation se prolongea.

Au bout d'un temps qui me parut long, Hearne se retourna vers moi. Il me parut méconnaissable. Il était d'une pâleur telle que je crus qu'il avait vraiment outrepassé ses forces, les jours précédents, et qu'il allait s'écrouler sur la piste. Il poussa un profond soupir.

Il parla, et ses premières paroles me remplirent d'étonnement d'abord, puis d'une profonde colère.

— Monsieur Walferdin, me dit-il — (Il m'appelait monsieur, bien que nous eussions dès le début supprimé ce mot inutile) — monsieur Walferdin, l'heure est venue de prendre une grave détermination. Nous n'allons plus au Nord, désormais. Nous allons couper droit vers

l'Ouest et traverser les Montagnes Rocheuses. Nous allons partir, tout de suite.

J'éclatai enfin.

— Vous pouvez dire, monsieur Hearne, que vous avez un fier culot. Il a été convenu que vous m'accompagneriez dans ma randonnée habituelle. A l'ouest d'ici, nous entrons en plein désert, dans un désert qui effraie les Indiens eux-mêmes et dont les bêtes sauvages ne voudraient pas. C'est la montagne avec ses précipices, ses glaciers, tout ce que vous pouvez imaginer. D'ailleurs, elle est impraticable, ou elle passe pour l'être. Des prospecteurs y ont en vain cherché des cols franchissables. C'est le pays de l'épouvante et de la mort... Certes, je ne vous ai pas offert un voyage exempt de périls... Mais la prairie est encore à peu près praticable, quoique non sans danger. Là-bas, c'est l'avalanche à longueur de journée... C'est la mort pour vous, pour moi, et, ce qui est plus grave, permettez-moi de vous le dire, pour Mme Hearne. Non ! non ! et non !

— Monsieur Walferdin, ceci n'est pas une plaisanterie. Nous allons partir vers l'Ouest...

— Mais enfin, criai-je, qui êtes-vous pour me donner des ordres ?

Elsie le regardait, aussi pâle que lui... Moi, je devais être rouge de colère... Il répondit lentement d'une voix douce et mélancolique :

— Monsieur Walferdin, ceci n'est pas un ordre, mais une prière... Et qui je suis ?... Je vais vous le dire, je suis Robert Shaw, meurtrier, évadé d'une maison de fous, et celle que vous prenez pour Mme Hearne et pour ma femme est Mlle Jacqueline, votre compatriote...

IV

NOUS FAISONS DES PLANS

La foudre tombant... C'est un vieux cliché, mais les vieux clichés servent toujours. Autant vous dire, n'est-ce pas, que je demeurai sans voix. Et quand je repris la parole, ce n'était plus pour élever une protestation, mais pour formuler de simples objections qui me semblaient sensées. Car, mon parti fut pris du premier coup. Robert Shaw et Jacqueline Bert pouvaient compter sur moi. Et je crois bien qu'ils n'en avaient jamais douté une seconde.

— Voyons, dis-je, la situation est la suivante. Vous avez réussi à quitter la zone où les nouvelles voyagent vite. Le cinéma, d'ailleurs, vous couvre. Pas une minute, Dalrymple n'a soupçonné la véritable raison de votre voyage, pas plus que je ne l'avais fait moi-même. Dans tout le Nord, l'explication semblera parfaitement naturelle. Nous redescendrons tranquillement au printemps, à une époque où personne au Canada ne pensera plus à l'affaire Shaw. On vous aura cherché partout sans vous trouver. A quoi bon vous exposer à des dangers immenses, je vous le répète, et dont je ne vois pas, je l'avoue, la nécessité. Personne ne songera à établir de rapprochement entre M. et Mme Hearne, voyageant avec moi dans le Nord, et Robert Shaw et Jacqueline Bert.

— C'est ce qui vous trompe, dit Shaw. Mon cher Louis — cela ne vous fait rien que je vous appelle par votre petit nom? — tout le monde à Edmonton et à Athabasca Landing sait aujourd'hui qui nous sommes, et le caporal Dalrymple en sera informé dès que Mac lui aura remis son courrier... Cela vous étonne ?

— Cela m'étonne beaucoup, dis-je.

— Vous vous rappelez la hâte que j'ai mise à quitter Athabasca Landing ?

— Oui. Elle m'avait vivement surpris.

— Eh bien, comme je passais devant la poste, j'ai entendu le maître de poste discuter le coup. Il venait de recevoir un télégramme lui annonçant les warrants, les mandats d'amener. C'est pourquoi je tenais à passer à Fort Chamberlain bien avant le courrier. Demain, ou après, Dalrymple recevra des ordres qui vont probablement bien l'ennuyer. Mais, comme c'est un homme, à ce que j'ai pu voir, il ne balancera pas à les exécuter. Et si je suis bon juge, il n'y a rien à faire pour l'acheter. Tant mieux pour lui, d'ailleurs, et tant pis pour moi.

— Mais comment a-t-on pu savoir ?

— Mon cher Louis, si bien préparée que soit une affaire, on se perd toujours dans un petit détail. J'avoue, quand j'ai entendu — heureusement pour moi, dans l'ombre — les explications données par le maître de poste, que j'ai eu une seconde de véritable écroulement de tout mon être. Courir tout au travers du Canada, et, sous prétexte de cinéma; me faire oublier six mois dans les lieux les plus sauvages, ce n'était, je pense, pas mal combiné. A Montréal, je n'avais pas pu m'embarquer. J'étais pisté de trop près. Et vous comprenez bien que tous les ports, toutes les frontières sont à présent alertés. Alors, mon plan était le meilleur. Il avait des chances de réussir, il devait réussir... Ici intervient le grain de sable... Vous pensez bien qu'au moment de partir, je m'étais matelassé assez confortablement de billets de banque. Ce n'était pas le moment de courir le monde avec une lettre de crédit et des pièces d'identité, même très habilement forgées. Et j'ai commis la sottise, l'énorme, l'inqualifiable sottise, de prendre des dollars américains... Vous me direz que les billets de banque américains circulent abondamment au Canada... C'est vrai. Mais ce qui n'est pas fréquent, c'est un homme qui règle de gros achats uniquement en billets américains. C'est ce que j'ai eu la sottise de faire... Un commis malin a tiré aussitôt des déductions... Il faut vous dire que ma femme a offert une prime de dix mille dollars à qui donnerait un renseignement susceptible de me faire retrouver... Dix mille dollars... Ah! pendant que j'y pense, Louis, il est bon que vous sachiez que je vaux dix mille dollars... Si cela vous tente de gagner dix mille dollars ?

— Pour qui me prenez-vous ? dis-je sèchement.

Le sourire, un bon sourire joyeux, reparut sur les lèvres de Shaw.

— Vous voyez que je vous ai pris pour ce que vous êtes réellement, puisque je n'ai pas hésité à me confier à vous... Dix mille dollars ! Je reconnais bien là la mesquinerie de mon ancienne épouse... Moi, si je haïssais quelqu'un, je donnerais cent mille, cinq cent mille, toute ma fortune, s'il le fallait...

Et il ajouta d'une voix égale et singulièrement sereine :

— Mais je ne sais pas haïr.

Peut-être lut-il dans mes yeux une interjection muette, car il dit :

— Ah oui ! Ellis Lowton !... Je n'ai pas agi absolument par vengeance... Mon amour pour ma femme ? Sans doute je l'avais aimée follement... Mais c'était une autre que j'avais aimée... Une créature irréelle... Il y avait eu erreur sur la personne... J'avais prémédité le meurtre de Lowton, et le scandale aussi... le monde ne s'y est pas tellement trompé, je crois... parce que j'estime que nos lois sont misérables et que, de temps en temps, il est bon, il est juste, il est salutaire de faire un exemple... Et si c'était à refaire, je recommencerais... Mais, assez de ce sujet. Revenons à nos dollars. Il était facile de télégraphier aux banques américaines... On a pu savoir aisément, par les numéros, que c'était le paquet retiré, pour moi, par Mlle Bert que voici... Rien de plus facile, vous le voyez.

Il ajouta en souriant :

— A quelque chose malheur est bon. J'ai horreur du mensonge, Louis... Et je vivais dans le mensonge... Cela me gênait et surtout vis-à-vis de vous... J'avais l'intention de vous faire confiance et de tout vous dire... Mais je ne prévoyais pas, au départ, que les événements m'obligeraient à le faire si tôt.

— Il est curieux, dis-je, que vous m'ayez fait confiance si tôt, depuis Edmonton, il me semble...

— Oh ! On s'accordait autrefois à me trouver bon juge en hommes... Vous m'avez fait tout d'abord une bonne impression au départ de Prince-Albert, au moment où vous êtes venu vous excuser de m'avoir bousculé... Dans ce pays-ci, qui est, soit dit entre nous, un tant soit peu rude, les gens qui s'excusent ne sont pas fréquents. Et ce sont généralement des gentlemen... Et puis, Jacqueline vous a repéré immédiatement pour Français, grâce à vos Caractères de La Bruyère... Voyez comme les choses s'enchaînent curieusement... Il y a cinq ou six ans, nous discutions avec mon ami Patterson, l'avocat, au sujet des dénonciateurs. Chez nous, comme au Canada, la démonstration joue un rôle important en matière de délit et la loi récompense le dénonciateur... Et Patterson m'apprit que les Français, les Français fraîchement arrivés de France, il insistait là-dessus, étaient à peu près les seuls gens dans le Nord-Ouest américain, qui — vous comprenez que je ne fais pas de personnalités mais que je parle d'une masse — résistent victorieusement à l'appât du denier de Judas, quels que puissent être d'ailleurs leurs autres défauts... Et puis vous m'avez plu... Et puis, j'aime autant être franc avec vous, Louis, et cette dernière raison n'est pas à mon avantage, j'en conviens, j'avais remarqué que Jacqueline avait pris beaucoup d'empire sur vous... Inutile de vous disculper... Reste, de ma part, un dernier scrupule, Louis... Car la question de l'Ouest, je crois, est désormais indiscutable. Il faut que je gagne Vancouver et que je m'embarque pour le Japon sur un quelconque Empress... J'aurai des chances de moins attirer l'attention... Mon scrupule, c'est de vous entraîner dans une aventure... Au point de vue légal, je ne pense pas que vous risquiez grand'chose... Sans quoi, vous pensez bien que je m'en voudrais de vous entraîner dans le guêpier de la justice... Mais, il y a des dangers matériels...

— Que je suis décidé à courir avec vous...

— Parfait !... Et je devrais aussi, je pense, mentionner la question dédommagement.

— Vous m'obligerez en n'en parlant pas.

— Vous êtes un enfant, dit Shaw, mais silence n'est pas forcément oubli... En route donc, et à l'Ouest. Et Dieu veuille que la neige ne tarde pas à tomber de nouveau.

— Oh ! pour cela, dis-je, je diffère un peu d'avis. Si vous croyez que les chiens de Dal ne sauront pas retrouver sous une couche de neige fraîche les traces que nous aurons laissées sur la vieille, je ne me connais pas en chiens. Notre salut est dans l'importance de votre meute et dans notre légèreté.

— Pendant que j'y pense, dit Shaw, on peut toujours s'alléger de l'appareil de prises de vues. Il y a ce trou que nous avons creusé dans la glace pour puiser de l'eau. Les poissons pourront s'amuser de ce joujou.

Et vif comme il l'était toujours, il envoya l'appareil dans le trou. Il y eut un jet de gouttelettes et une ride.

— Pauvre Dal ! dis-je. Lui qui comptait sur son film...

Le rire de Robert fusa :

— Mais mon appareil n'était même pas chargé. J'ai mitraillé Dal à blanc... C'est pour cela que Jacqueline et moi avions tant de peine à tenir notre sérieux. J'ai tout acheté pour filmer, sauf, bien entendu, le film...

— Pauvre Dal ! dit Jacqueline. Cela me fait de la peine. Il est si gentil...

— Cette gentillesse, dis-je, ne l'empêchera pas, le cas échéant, de vous passer les menottes... Mais faisons notre bilan. Une fois dans les Montagnes Rocheuses, nous ne trouverons plus beaucoup de gibier. Les chèvres de montagnes et les moufflons sont rares et difficiles à aborder... D'un autre côté, comment nos chiens se comporteront-ils dans la haute montagne ? J'ajoute que nous n'avons pas de crampons.

— Non, dit vivement Robert, mais nous avons des mocassins indiens, en peau souple, avec lesquels on ne glisse pas... Autrefois, ajouta-t-il avec un soupir, j'allais tous les ans en France ou en Suisse, pratiquer l'alpinisme. Je serai bon chef de cordée...

— Je reviens à la question vivres...

— Je l'ai dit Robert, résolue du mieux qu'il m'était possible de le faire. En achetant les chiens, je pensais à ce qui peut nous arriver là-haut.

— Le plus grave, c'est que nous ne connaissons pas le pays, que personne ne connaît, au surplus, et que nous n'avons aucune idée de la configuration du terrain. On s'accorde généralement à parler de murailles à pic et de cols infranchissables.

— Nous ferons de la corde de rappel...

— Il faudrait des cordes...

— J'y avais pensé à Edmonton, dit Robert. J'ai deux cents pieds de corde sur mon traîneau. Ce qui nous manquera le plus, ce sont les piolets. Il faudra faire comme les premiers alpinistes, se servir d'un bâton qui ne sera, hélas ! pas même ferré et de nos haches. Elles seront belles quand nous arriverons de l'autre côté...

— Où nous aurons la compensation d'un climat plus doux, et, dit-on, de gibier en abondance...

— On part ?

— On part.

* * *

A la halte du soir, nous veillâmes longtemps, Shaw et moi, assis auprès d'un feu de bois, qui rôtissait doucement nos jambes. Jacqueline se reposait.

— Notre voyage, disait Robert, se présente mal, j'en conviens. Mieux que vous encore, puisque j'ai fait de l'alpinisme, je pressens les difficultés qui nous attendent. A vrai dire, elles peuvent aussi nous servir. Il y a peu de chances que Dalrymple sache se tirer d'affaire dans les glaciers. S'il est seul, comme c'est probable, il va se trouver aux prises avec des difficultés presque insurmontables. Ce qu'une cordée peut réussir, un homme isolé ne peut même pas le tenter. D'autre part, sur l'autre versant, nous trouverons des pentes où le ski est possible. Savez-vous skier, Louis ?

J'avouai que non.

— Adroit et vif comme vous l'êtes, vous apprendrez en une demi-journée. Aux premiers arbres que nous rencontrerons sur le versant ouest, nous essaierons de tailler des skis. J'ai vu faire ce travail... Vous comprenez, Louis, à Vancouver, nous pouvons aisément nous embarquer. On nous soupçonnera moins. Et du Japon, je gagnerai la France, où je l'espère, on n'extrade pas un homme sous le prétexte qu'il est fou. C'est le pays de Jacqueline.

— Vous avez dit, en parlant d'elle, Mlle Bert... J'en conclus donc que vous n'êtes pas mariés. C'est une question que j'ai, au surplus, à peine besoin de poser. A moins d'un mariage joliment secret, les journaux en auraient parlé.

— Non. Nous ne sommes pas mariés... Et je n'ai pas besoin de vous dire quel respect j'ai pour cette admirable fille. Elle est la seule qui, au cours du procès, ait osé témoigner en ma faveur... Exception faite, naturellement, pour Patterson et Mills... Mais Jacqueline a eu du mérite. Je sais, — et pas par elle — que mon ex-femme lui avait offert une somme importante, une petite fortune, vraiment, pour qu'elle disparût. Ma mère l'a recueillie, sur ma demande, et l'aime comme sa fille... C'est Jacqueline qui a tout combiné, tout étudié, dès les premiers jours... Elle s'est entraînée spécialement aux sports, pour être à même d'affronter une aventure du genre de celle que nous courons actuellement. Je vous le dis, elle avait pensé à tout... jusqu'à me recommander de pratiquer journellement la gymnastique suédoise pour me tenir en forme... La seule chose à laquelle on n'ait pas pensé, c'est la question des dollars. Et cela nous joue en ce moment le plus vilain tour, à nous, et à ce pauvre Dalrymple, si sympathique, qui va risquer sa vie dans l'espoir de me rattraper...

Je pris un air détaché pour poser la question qui me tenait le plus à coeur.

— Et Jacque... je veux dire Mlle Bert est votre fiancée, naturellement...

— Oh ! je pense que vous pouvez l'appeler Jacqueline... Ma fiancée ?... A vrai dire, nous n'avons jamais agité la question d'une façon très officielle... Vous comprenez que je ne pouvais pas demander à Jacqueline de m'accorder sa main, quand j'étais enfermé dans un asile d'aliénés. Et pas davantage avant que je sois assuré de la terminaison heureuse... Il y a plutôt une espèce d'entente tacite, si vous le voulez... A moins que je ne me méprenne... Mais enfin, si la tenue de Jacqueline au procès était une simple preuve d'honnêteté, son attitude depuis l'évasion peut tout de même être interprétée, sans trop de fatuité, comme une preuve d'amour... Ne pensez-vous pas, Louis ?

— Cela me paraît évident.

— Pour moi, il est normal que j'aime cette enfant qui a tout risqué pour moi... Et — je ne veux pas avoir de secrets pour vous, Louis ! — je l'aime passionnément... Cependant, si elle en aimait un autre que moi, ce que je ne crois pas, je m'inclinerais... Vous ne pouvez pas le savoir, mais je le sais, moi ! c'est un enfer d'être le mari d'une femme qui ne vous aime pas, même si l'on aime cette femme.

— Ce qui me paraît curieux, c'est qu'on puisse aimer deux fois...

— Croyez-vous qu'on aime réellement deux fois ?... On poursuit un idéal, et l'on est quelquefois assez heureux pour le trouver. D'autres fois, on s'imagine l'avoir trouvé et l'on n'étreint qu'un fantôme. Le plus terrible, dans la vie, c'est de ne pas pouvoir mettre à l'épreuve l'objet de son amour, avant de se lier à lui... On ne peut pourtant pas tuer un homme chaque fois qu'on a envie de se fiancer... Louis ! nous prendrons un billet pour vous aussi... Comment pourrions-nous nous séparer, après une aventure comme celle-ci...

— Nous verrons, dis-je...

— Vous aimez tant cette vie que vous menez ici ? Cette dure vie ?

— Bob ! réfléchissez ! J'ai quitté la famille paternelle parce que la vie des villes avait, à mes yeux, quelque chose de bas et de méprisable. Vous venez de parler d'épreuve !... J'ai été blessé profondément, à l'âge de seize ans, en traduisant je ne sais plus quel passage de Platon, dans lequel il assigne au courage la dernière place dans l'ordre des vertus... Je crois beaucoup à la gloire du courage, et même du courage physique... J'avoue que la morale stoïcienne m'est plus précieuse... Depuis que je suis ici, que je mène cette vie rude dont vous parliez, j'ai appris que l'homme ne se pèse et ne s'évalue que quand la mort fait poids dans l'autre balance... Devant un danger, je sais exactement ce que je vaux et si je suis en état de grâce... je ne parle pas, naturellement, au point de vue religieux... mais la primauté du spirituel, comme parlent les philosophes, est tout de même liée à une certaine valeur précieuse de la matière... Il y a une qualité musculaire particulière, qui est en harmonie avec une perfection morale... La chair et l'esprit font meilleur ménage qu'on ne le pense...

Shaw eut un sourire.

— Beau thème à développer devant une assemblée méthodiste... Ils auraient besoin d'apprendre cela... Vous allez comprendre pourquoi je puis sympathiser avec vos idées. En dépit de mon nom irlandais, je descends d'une vieille famille de cavaliers, de ces fidèles de Charles 1er, vous vous rappelez, qui s'en vinrent peupler la Virginie... Entre nous soit dit, les puritains ne nous ont jamais pardonné notre aristocratie. Pendant la guerre de Sécession, les nègres n'ont été qu'un prétexte dont s'est servi la plèbe des Etats du Nord pour écraser l'aristocratie du Sud. Et depuis ce temps-là, Louis, l'Amérique s'abêtit de plus en plus... A New-York, mon ascendance virginienne a toujours détourné de moi la bienveillance des familles puritaines... Dieu sait que ce n'est pas nous, les fils des Cavaliers, qui eussions vécu aux crochets des femmes comme... Mieux vaut ne pas citer des noms !... Une chose, Louis, vous donnera l'idée de la bêtise criminelle des Pères Pèlerins. Le fameux Mayflower arriva un dimanche. Les Indiens, habitués à être amicalement traités par les colons hollandais, accueillirent le navire avec de grandes démonstrations de joie. Et un groupe de jeunes hommes partit à la chasse et tua du gibier pour nourrir les nouveaux venus... C'était un dimanche, rappelez-vous-le ! Quand ils revinrent, les puritains acceptèrent le gibier. Mais ils jugèrent que les sauvages, ces sauvages qui n'étaient nullement chrétiens! avaient commis un abominable péché en allant chasser le jour du Sabbat, et ils allèrent, eux, les Pères Pèlerins, cueillir des verges — il n'est pas défendu, paraît-il, de cueillir des verges le jour du Sabbat — et ils s'emparèrent de ces jeunes gens qui avaient chassé pour eux, ils les fustigèrent et les lièrent au pilori... Les sauvages étaient trop intelligents pour comprendre des gens aussi bêtes et il arriva ce qui devait arriver : c'est que les bons Indiens devinrent de méchants Indiens, qui se mirent à tuer et à scalper les blancs... Ces puritains, comme le font d'ailleurs leurs descendants, parlaient de la primauté du spirituel et méprisaient la chair... Ils succombent d'ailleurs à cette dernière, mais, si je puis dire, honteusement... Je vous le répète, Louis, je suis un Virginien... Et vous comprenez que les types de New-York ne m'ont pas précisément donné des raisons de leur être indulgent... Louis, il est temps d'aller se coucher.

* * *

L'aube nous trouva déjà sur pied, assis à côté d'un petit feu mourant qui réchauffait nos dernières tasses de thé. La rivière que nous suivions dessinait des méandres et comme nous avions campé sur un promontoire relativement élevé,

nous apercevions les sinuosités qui descendaient jusque vers l'immense steppe qui borde l'Athabasca. Pourtant, le jour ne se manifestait à nous que sous les espèces d'une sorte d'aube, bleue, verte et noire, qu'un trait rougeâtre cernait à l'orient. Mais la neige est lumineuse et, dès qu'elle tombe, la nuit est en quelque sorte abolie. Triomphe de l'immaculé !

Autant que nous pouvions le voir, et compte tenu de ce que j'avais entendu dire par quelques voyageurs, la contrée dans laquelle nous nous engagions se composait d'une longue suite de coteaux, d'abord peu élevés et d'une pente assez douce, puis de plus en plus raides et de plus en plus hauts jusqu'à ce que nous arrivions au domaine de la haute montagne. La végétation changeait. Les trembles étaient plus rares que sur la rivière Athabasca. Les bouleaux formaient le plus gros de la forêt. L'écorce blanche de leurs troncs s'opposait à la teinte carminée des rameaux et les feuilles, par un caprice de la nature, n'étant pas encore tombées malgré l'époque tardive et les gelées, la neige et le givre y jouaient un merveilleux amoncellement d'or, d'argent et de pierres précieuses. Et il y avait par endroits d'épais bois de sapins, de cèdres et de thuyas. La neige aussi recouvrait et ployait leurs branches. Et malgré tout il s'en dégageait une impression particulièrement sombre.

De tels endroits sont évités par les sauvages eux-mêmes. Ces lieux où le jour ne pénètre jamais sont habités seulement par des hiboux géants, au bec et aux serres cruels, qui ne craignent pas d'aller disputer la curée aux loups eux-mêmes. Leur ululement a une gravité exceptionnelle. En dehors de ces oiseaux sinistres, qui représentent plutôt la mort que la vie, les seuls animaux qui s'y risquent sont parfois un ours en quête de solitude, un vieil ours tranquille et paisible, conscient du respect qu'il impose à toutes les bêtes, ou un élan blessé qui s'y couche pour mourir, et la meute de loups qui guette, d'un oeil, l'agonie de sa proie, et de l'autre, ces voûtes mystérieuses, d'où peut tout à coup, fondre, silencieux et rapide, le couple de hiboux, gardiens jaloux du mystère.

Les traces d'animaux devenaient moins nombreuses. C'est une réflexion que je me fis et que je gardai pour moi. Shaw avait repris cette gaieté un peu hautaine, pétrie en même temps d'ironie malicieuse et de joie mélancolique, qui conférait tant de charme à son commerce, et Jacqueline était redevenue la vivacité même. Peut-être n'était-ce qu'un masque? Je me garderai bien d'arracher ce masque. Je savais que le sourire est le meilleur auxiliaire du courage et de la volonté.

La situation, pourtant, s'annonçait comme sérieuse. Nos réserves de viande n'étaient pas inépuisables, et, par l'hiver des pays nordiques, la ration congrue est l'une des portes de la mort. Le petit gibier semblait avoir à peu près disparu. Or, dans les endroits où il pullule, le lièvre est une ressource d'autant plus précieuse que des collets sont vite et aisément placés sous la neige. On voyait quelques traces de ce caribou des bois qui n'est qu'un daim, difficile à approcher, et de chevreuils. Sans doute y avait-il aussi de l'élan, et probablement entrions-nous dans la zone d'habitat du grand tétras. Mais tout cela représentait des chasses patientes au cours desquelles nous perdrions un temps précieux si une grosse tempête de neige, dont je ne voyais aucun signe précurseur, ne se mettait entre nous et le caporal Dalrymple.

* * *

Pendant toute l'étape de ce jour-là, je broyai du noir. Je suis d'un tempérament optimiste et sanguin, à mon ordinaire. Il est peu de difficultés qui m'effraient, peu de dangers que je redoute. Et dans des circonstances ordinaires, un voyage comme celui que nous entreprenions ne m'aurait pas fait peur. J'ai dit: "Circonstances ordinaires." Celles-ci étaient extraordinaires, parce qu'elles étaient, en quelque sorte, illégales. Certes, je m'étais cru bien affranchi de la morale courante. Les gens dont c'est le métier de s'affronter à la nature sont plus enclins à une certaine forme d'héroïsme qu'à la sainteté... Mais, il y avait Dalrymple.

Dal représentait pour moi à la fois la Loi et l'amitié. Vous croyez peut-être qu'un coureur du Nord fait bon marché de la Loi? Cela peut être vrai pour certains chenapans. Mais, parce qu'on est un homme rude et endurci, on peut n'en avoir pas moins un vieux fonds de respect pour les choses, peut-être les moins respectables. La conduite de Robert et de Jacqueline me semblait toute normale. Dès le début, j'avais, moi, absous le crime passionnel. J'avais applaudi à l'évasion, j'avais été irrité, indigné, révolté par les gens qui prétendaient appliquer au cas Robert Shaw les règlements sur les "indésirables". Or, il m'apparaissait tout à coup combien les chemins qui s'écartent de la Loi sont tortueux, et comment ils rejoignent vite le précipice.

Le temps que nous perdrions à nous ravitailler en gibier, Dal l'emploierait à nous rattraper. Il avait des chiens que je connaissais, ayant une forte goutte de sang Airedale, ce qui leur donnait un nez singulièrement fin, capable de flairer des traces vieilles de trois ou quatre jours sous vingt centimètres de neige. Nous étions, certes, Shaw, Jacqueline et moi, trois bons marcheurs, assez bien entraînés et à qui le désir de l'évasion portait des ailes... Mais Dal! Ce gars du Warwickshire était rablé, tenace et mordant comme un chien terrier. Une fois notre piste prise, il y avait peu d'apparence qu'il la lâchât. Il avait l'avantage sur nous d'être seul. Avantage qui n'apparaît pas au premier coup d'oeil, au contraire! mais qui n'en est pas moins grand. L'homme seul est fort, parce qu'il n'a qu'une volonté. Si uni que fût notre trio, si discipliné aussi, comment atteindre à la rapidité des réflexes d'un homme seul? Et puis Dal pouvait s'imposer des privations et des fatigues que nous ne pouvions pas, que nous ne devions pas exiger de Jacqueline. Les chances étaient de son côté.

Que Dal nous tombât dessus un jour prochain, avant que nous ayons atteint la région des glaciers, ou — je partageais l'opinion de Shaw — nous reprendrions l'avantage sur lui, je n'avais que trop de raisons de le craindre. Un homme de la Police royale du Nord-Ouest ne lâche jamais sa proie. C'est une règle absolue. On accomplit sa mission, ou l'on meurt à la tâche. "I'll die in the attempt" n'est pas un mouvement oratoire. Ces gars-là ne sont pas beaux parleurs. Mais, quand ils prononcent cette phrase, en serrant les dents, ce n'est pas de la rhétorique. C'est un ordre qu'ils se donnent, quelque chose comme le "Marche ou crève" de la légion. Et vous pouvez être certain qu'ils réussiront... ou que, comme ils l'ont dit "ils mourront dans leur tentative". Et que voulez-vous demander de plus à un homme!

Cela m'amenait à envisager la solution héroïque. Je ne retire pas l'épithète. Trois contre un, c'est ce que les journaux taxeraient, sans doute, de "lâche attentat". Laissez-moi rire avec votre "lâche attentât". Derrière le cadavre d'un Dal il y a la Loi, et derrière la Loi, une belle potence, avec une corde toute neuve. Et, pour le coup, passerions-nous dans n'importe quel pays étranger, aucun d'eux ne se refuserait à l'extradition.

Tuer Dal était donc grave. Et pourtant, c'était la seule chance raisonnable qui nous restât. Cela glaçait mon corps beaucoup plus que les 10 ou 15° de froid d'un jour de novembre canadien. J'avais la sensation que doit avoir un chat caressé à rebrousse-poil, une sueur froide qui me dégoulinait le long des flancs, et la bouche amère.

Et Dal, par surcroît, était mon ami! notre ami! Il était aussi, hélas! notre ennemi. Mais, nous voyez-vous tous les trois, occupés à faire disparaître les traces de notre crime, brûlant sur un brasier la tunique de Dal et ses papiers, disséquant son corps, le donnant en pâture à nos chiens... Il y avait de quoi devenir fou... Je me voyais fouillant le portefeuille de Dal... et il me regarderait de ses yeux vitreux et dilatés de cadavre, de ses yeux que pas un de nous n'aurait osé profaner de nos doigts pour les fermer — et je verrais la photographie du vieux Dalrymble, ancien sergent de Gordon Highlanders, retiré dans le doux Warwickshire, pays de Mme Dalrymple... Car je savais par coeur tous ces détails. Le père de Dal, je le connaissais par coeur.

il avait épousé, au hasard d'une garnison, une petite bonne femme de Warwick, boniche d'un major... Il était venu prendre sa retraite au pays de Mrs. Dalrymple... Il augmentait ses revenus en cultivant des fleurs de serre... Que de fois Dal m'avait décrit cet intérieur... "Oh! vieux haricot! quand j'aurai pris ma retraite et que vous vous serez engraissé au détriment des trappeurs indiens, vous viendrez avec moi, à Warwick. Je vous montrerai le château et je vous emmènerai à Kenilworth... Et vous verrez aussi Leemington Spa, la ville d'eaux... Et on louera une auto pour aller entendre une pièce de Shakespeare au Memorial de Stratford..." Le pays de Dal, je le conaissais par coeur.

Je songeais encore à cela, le soir, à la halte. Robert était parti pour la corvée de bois. Jacqueline m'entendit pousser un soupir.

Elle me demanda:

— A quoi pensez-vous?

Je lui répondis machinalement.

— Je pense à Dal.

— Moi aussi, dit-elle.

Et nous échangeâmes un long regard désespéré.

V

COUPS DE FEU

Trois jours se passèrent, et, comme il était tombé un peu de neige, je repris de l'espoir. De plus, je m'étais accoutumé peu à peu à toutes mes pensées, même à celle de la potence. C'est étonnant comme l'homme s'adapte vite aux pires climats moraux. Je m'accoutumai à la chute de la Loi, un peu comme un soldat s'accoutume à la chute des obus. A mon silence soucieux avait succédé une sorte de joie frénétique. Je me dépensais à siffler, à faire des mots sur les incidents de la route. Etait-ce à cette exubérance que je devais de maigrir avec une rapidité étonnante? Chaque matin j'étais obligé de resserrer d'un cran la ceinture de mon gros pantalon d'étoffe bourrue et indéchirable, le mackinaw, cher aux coureurs de bois, que les métis franco-indiens appellent d'un joli nom: le craint-rien.

Une ombre à ma joie cependant! Il me semblait que Jacqueline m'évitait. Elle ne m'adressait plus la parole. Si je lui parlais, elle me répondait par monosyllabes. Elle souriait en me répondant, mais l'effort qu'elle faisait était visible. Cependant, vis-à-vis de Robert, elle ne paraissait pas changée. Ou, si elle était changée, c'est qu'elle redoublait encore de prévenances pour lui... A l'heure des repas — vous vous rappelez qu'elle se chargeait des fonctions culinaires — l'assiette de Shaw contenait, ostensiblement, les meilleurs morceaux. Si bien que celui-ci s'en aperçut et eut honte.

(Suite au prochain numéro)

L'homme est vieux

Dans "Dernière Jeunesse" Raimu auprès de Jacqueline Delubac (ex-Mme Sacha Guitry) fait une composition d'un vieil homme qui croit encore... au bonheur.

—Claude Orval commence la réalisation de "La lutte secrète" avec Pierre Renoir, Roger Duchesne, Lucas Gridoux, Mireille Perrey, Pierre Stephen, Jean Galland, Georges Paulais, Jacques Varennes et Jacques Henley.

Ce qu'Annie Vernay pense de ses rôles

"Je n'ai joué jusqu'à présent que des films à costumes: "Tarawanova" et "Werther", où j'incarnais deux tristes héroïnes. Mon troisième rôle est une jeune paysanne de 1914.

"En réalité je n'aurais pas voulu être à la place de Charlotte ou de la princesse Tarakanova; cette dernière pourtant, pendant la réalisation de ce film, m'a fait souvent rêver...

Nous non plus n'aurions pas voulu que vous subissiez la tragique destinée de la princesse Tarakanova. Le film commençait comme un conte de fées et finaissait mal comme, trop souvent, la vie.

▼

Nadia Dauty débute à l'écran

Nadia Dauty dont on se rappelle le passage à Montréal et la tournée triomphale à travers la province, vient de débuter à l'écran, aux côtés de Jeanne Boitel, Lucien Galas, Jacques Varennes, Larquey, Daniel Mendaille et Fusier-gir, dans "Une Main a frappé", film de Gaston Roudès.

▼

La philosophie de Paul Cambo

"Parmi les rôles que j'ai interprétés jusqu'à présent, il n'y a qu'un seul personnage dont la vie et le caractère auraient pu me séduire: c'est Ramuntcho.

"Il m'arrive de penser, non sans mélancolie, à ce petit paysan basque dont la vie fut illuminée par le grand amour de Gracieuse, à son bonheur calme, à son existence saine..."

Paul Cambo a-t-il fait le même rêve que Francen? Est-il déjà las de l'artifice, du bruit, de la ville? Nullement, car il ajoute cette restriction:

"Mais pourquoi ne pas se contenter d'être soi-même? Notre vie n'est-elle pas comme celle des héros de romans ou de films, pleine d'imprévu et d'aventures?"

Sagesse? C'est possible. Mais surtout: jeunesse, belle jeunesse!

L'homme est jeune

Lucien Baroux dans "Grandeur Nature" veut prouver à Gaby Basset que l'homme reste jeune malgré les ans. Cette oeuvre tirée d'un roman d'Henri Troyat (Prix Goncourt 1939) fera sensation.

Jean Kiepura n'aime pas voir les jambes des femmes!

Retour d'Amérique, voilà quelques jours, Jan Kiepura entre à Paris chez un ami qu'il n'a pas vu depuis deux ans. Il hume l'air.

—On a "foumé" ici.

—Non.

—Alors, c'est à l'étage au-dessus...

Il se précipite vers la fenêtre, l'ouvre toute grande, et explique: "Ma voix, "tou" comprends, ce n'est pas possible..." Puis, se tournant vers la maîtresse de maison, il ajoute: "Cachez vos jambes, cela me rend *nerveux*".

Jan Kiepura est Polonais, il ne parle aucune langue, il les chante toutes. C'est un rossignol sensible que bouleversent les rhumes de cerveau, la fumée des cigarettes et les jambes des femmes. Il est petit, jeune, de belle complexion. Il a un nez d'enfant, de jolies dents et un ravissant sourire.

Ténor, au berceau déjà sans doute, il voulait la gloire... qu'il méritait. Comme Varsovie n'est pas à sa taille, il vint à Berlin où l'Allemagne éden des ténors, le "consacre".

Il a une voix puissante et souple de chanteur italien aussi à l'aise dans une rue, dans un taxi, au bistro, à la mer, que dans une salle. Et c'est une des raisons de sa popularité. Car, sortant d'un opéra-comique, il entonne sur le trottoir. "Comme la plume au vent...", et la foule s'accroche à ses basques, les femmes se pâment, tandis que dans le taxi des roulades de *Rigoletto* tournent au coin des boulevards...

Un parterre d'ambassadeurs lui vaut un jour la Légion d'honneur. Un autre jour, à Varsovie, un parterre de pauvres lui vaut — dit-on — le titre de docteur *honoris causa* de l'Université.

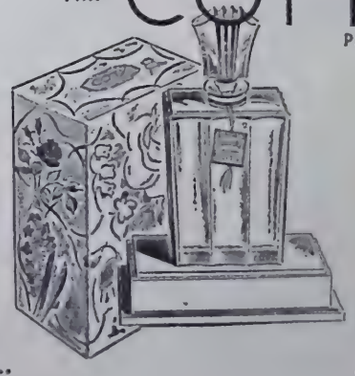
Le cinéma et la "Chanson d'une nuit", de Serge Veber portent au comble sa vogue: "Cette nuit, mon amour, Si tu le veux, Ma voix fera jaillir les aveux, Dont mon coeur est lourd".

Un rossignol ne peut en épouser qu'un autre: il convole avec la ravissante Martha Eggerth qui, depuis la "Chanson du souvenir" règne, elle, sur le coeur des hommes.

Kiepura pense toujours à sa voix, parfois à son teint:

—Pas de poisson non plus, dit-il... *because l'ourticaire...*"

PARFUMS PAR COTY PARIS, FRANCE



Paris.
L'Aimant.
Le Vertige..
Le Muguet....
Le Lilas Pourpre...
La Rose Jacqueminot..

A Jama.
..Chypre.
...L'Origan.
....L'Emeraude.
....L'Oeillet France.
...Le Nouveau Gardenia.

60¢—$1.00—$2.00—$4.00 up to $25.00
By dram 49¢—Le Vertige $1.00 per dram.

Dupuis Frères LIMITÉE

Pierre Fresnay se blesse gravement à la main droite

Jean Gabin qui se trouvait par hasard au studio lui porte secours et donne les premiers soins à son célèbre confrère.

(De notre correspondant parisien
M. EMILE RENNEY)

Paris.—Un accident assez grave est survenu ces jours derniers à l'artiste Pierre Fresnay. On tournait une des scènes les plus dramatiques du film "La Charrette Fantôme" sous la direction de Julien Duvivier. Fresnay devait escalader une muraille et, ce faisant, glissa lourdement et se lacéra toute la main droite. Il y eut un moment de stupeur car le sang giclait de la blessure ouverte. Stoïque, M. Fresnay ne dit mot et se dirigea vers un poste de premiers soins installé dans les studios.

Là se trouvait Jean Gabin qui, libre ce jour-là, était venu visiter les camarades et suivre le travail de Duvivier dont il a été l'interprète dans "Pépé le Moko", "La Belle Equipe" "La Bandéra" "Maria Chapdelaine" et nombre d'autres grands films à succès. Or, Gabin est émérite en tout. C'est même un infirmier de première classe et il refusa à quiconque de s'occuper de la blessure de son ami Fresnay. C'est lui-même qui nettoya la plaie — on craignait l'intrusion de petites parcelles de pierre— qui apposa le traitement et qui compléta tous les soins.

On se rendit compte alors que la lacération n'avait atteint que la peau. La chair et les muscles n'ont pas été attaqués. Heureusement. Après quelques jours de repos M. Pierre Fresnay a repris son travail.

Le public ne se rend pas assez compte des dangers que comporte la réalisation

Jean Gabin dans le rôle du Bon Samaritain auprès de Pierre Fresnay et sous l'oeil vigilant de Julien Duvivier.

d'un film. Depuis quelques années le truquage est de moins en moins utilisé. Les réalisateurs veulent faire vrai et ils exigent que les acteurs fassent leur part. Sauf les véritables exploits qui nécessitent l'emploi de "casse-cou" professionnels si l'on peut dire, les artistes, hommes et femmes, doivent risquer sinon leur vie, du moins certains dangers réels.

Le cinéphile est devenu exigeant. Ce n'est pas qu'il exagère au point de demander du sang et des têtes mais il veut que les effets de scène soient aussi réels qu'humainement possible. Par ailleurs les artistes français sont courageux et ce n'est que devant un danger de mort qu'ils acceptent d'être remplacés par des spécialistes.

La présence de Jean Gabin nous aide à confirmer ce que nous venons d'écrire. Récemment, pour tourner un film Gabin vécut des nuits entières à bord d'une locomotive. Cela n'était pas nécessaire mais Gabin exigea de subir la chaleur, le bruit, les dangers afin de posséder à fond les gestes d'un mécanicien pour le rôle qu'il allait jouer. Voilà un bel exemple de conscience professionnelle et il en est de même pour tous les acteurs français.

De plus, la caméra est terrible ! Aussitôt qu'il y a truquage le public s'en aperçoit. Il n'en estime pas moins les vedettes pour cela mais il y a la concurrence et, de nos jours, un film n'est jamais assez réaliste, jamais assez "vrai de vrai".

Plus d'un artiste français porte les cicatrices de blessures qu'il s'est infligées à son travail. Le fait que nous signalons aujourd'hui et que nous appuyons d'une photo démontre que le travail d'artiste n'est pas toujours aussi rose qu'on veut bien le croire.

Annie Ducaux, vivante incarnation de la Beauté

Le film "Le Voleur de femmes" nous révèle toute la beauté parfaite d'Annie Ducaux qui est, avec Jean Max et Jules Berry, vedette de cette production imposante par ses décors et bouleversante par son action. Un titre à retenir !

ANALYSE ET CRITIQUE DES FILMS

Trois Valses

Opérette filmée

Origine: *Française.*

Réalisation: *Ludwig Berger.*

Auteurs: *Léopold Marchand et Villemetz.*

Musique : *Oscar Straus et J. Strauss père et fils.*

Interprétation: *Yvonne Printemps, Pierre Fresnay, Henri Guisol et Jean Périer, Guillaume de Sax, Jeanne Helbling, Jeanne Marken, Germaine Michel, Boucot, France Ellys, Claire Gérard, Schutz, Maxudian, Yolanda, Missia, Guy Sloux, Lemontier, Laure Diana, Demange, Stéphen, Vattier, Génia Vaury, Cahuzac, Numès fils.*

Distribution: *France-Film.*
Durée: *1 h. 30.*

CARACTERE DU FILM—La plus exquise des opérettes présentées au théâtre depuis de longues années, "Trois Valses" a trouvé dans sa transposition cinématographique une nouvelle beauté. Ludwig Berger, qui a dirigé de nombreuses productions musicales, vient de composer un film éblouissant, gracieux et d'une technique d'images de grande classe. On sait que le sujet de "Trois Valses" est triple. Trois époques, liées entre elles par des valses... et par les enfants des premiers héros, commencent en 1867, se continuent par 1900 pour aboutir à notre moderne 1938. C'est un peu comme la valse de trois générations, où s'érige l'amour, avec ses promesses, ses fuites, ses déceptions et son triomphe final. Un couple radieux, celui du théâtre, Yvonne Printemps-Pierre Fresnay, scintille du début à la fin, dans les multiples péripéties, les innombrables ravissements de musique de danse et de comédie dont "Trois Valses" est criblé.

SCENARIO. — *En* 1867, *la ballerine Fanny Grandpré est aimée d'un lieutenant de dragons, le marquis Octave de Chalençay. Mais pour ne pas nuire à la carrière de l'officier, la danseuse le quitte sous prétexte d'engagements à Londres. En* 1900, *Yvette Grandpré, fille de la précédente, s'éprend d'un marquis, Philippe de Chalençay, élégant Don Juan, fils d'Octave. Or, Yvette est passionnée de son métier de divette de music-hall. Philippe, quand il en a la conviction, abandonne la chanteuse à ses planches. En* 1938, *la vedette Irène Grandpré, fille et petite-fille des artistes de jadis rencontre le fils de Philippe, Gérard de Chalençay, agent d'assurances. Les deux jeunes gens semblent se détester. Gérard est engagé comme partenaire d'Irène dans un film sur la vie de Fanny Grandpré et d'Octave de Chalençay, leurs grands-parents. Mais la flamme jaillira entre eux, brûlera et ne s'éteindra plus.*

TECHNIQUE. — Une des vertus du film *Trois Valses* est son homogénéité. Ce qui n'était guère facile dans une oeuvre étagée sur trois époques. Chaque partie se lie à l'autre au rythme d'une valse... La beauté photographique du film est remarquable. Schuftan a traité l'époque 1867 en grisaille, celle de 1900 en lumières plus claires, celle d'aujourd'hui en reflets éblouissants. Excellente technique d'enregistrement. Pas un son pas un écho, pas un murmure de perdu. Lumières et bruits, harmonie des gestes et splendeur des cadres sont à égalité. Il faut louer les décors de 1900 (le merveilleux restaurant fin de siècle) et les charmants ensembles 1938.

M. Ludwig Berger a conduit son film sans défaillance et *Trois Valses* brasse l'ironie, la tendresse, l'émotion, la grâce et la beauté dans une alternance bien obtenue par un parfait montage.

INTERPRETATION.—Yvonne Printemps, plus femme que n'importe quelle actrice, est la prestigieuse interprète du film comme elle fut celle de l'opérette. Elle brille, chatoye, charme, s'incline, danse, pirouette, sourit, chante de sa voix pure et triomphe avec un adorable métier qui semble un brio naturel. Son partenaire, Fresnay, un peu gêné dans la première partie, devient l'excellent, charmant et ironique interprète des deux Chalencey de 1900 et 1938. Et Henri Guisol remporte un très personnel succès dans le rôle, en trois temps, de Brunner. Il a une aisance et un talent caustique de premier ordre. La troupe est importante et je ne peux que citer quelques figures jaillies de la ronde enchantée: Jeanne Helbling, Marken, France Ellys, Guy Sloux Vattier, P. Stéphen, Génia Vaury, Périer, Guillaume de Saxe, en complimentant l'ensemble de l'interprétation. —X.—

Entente cordiale

Grande comédie historique

Origine: *Française.*
Réalisation: *Marcel L'Herbier.*
Auteur: *D'après l'oeuvre d'André Maurois:* Edouard VII et son Temps.
Scénario: *Stève Passeur.*
Dialogues: *Abel Hermant.*
Musique: *Darius Milhaud.*
Interprétation: *Gaby Morlay, Victor Francen, Pierre Richard-Willm, André Lefaur, Janine Darcey, Bernard Lancret, Jean Worms, Pizani, Jacques Baumer, Arlette Marchal, Jean Galland.*
Distribution: *France-Film.*
Durée: *2 h. 30.*

CARACTERE DU FILM. — Une grande production de caractère historique, particulièrement gaie, brillante, spirituelle, animée, où revivent des figures du passé très proche, puisque le film est situé à Paris, Londres, Marienbad, de 1898 à 1919. Nous assistons dans ce film à la naissance de l'Entente cordiale, à laquelle de grands Français et de grands Anglais avaient déjà rêvé, et qu'Edouard VII sut construire, en souvenir du Paris de sa jeunesse. Constamment mouvementée, remplie de scènes imposantes, fastueuses, mêlant intelligemment la tendresse romanesque d'une idylle sentimentale à l'histoire, la grande histoire, "Entente cordiale" est somptueusement animé par une trentaine de comédiens de premier ordre en tête desquels se détachent Gaby Morlay et Victor Francen. Ajoutons enfin que cet ouvrage important, malicieux et vivant, est incomparable par son texte écrit par un des maîtres écrivains de l'époque, M. Abel Hermant, et que le sujet de ce film est basé sur l'oeuvre d'André Maurois: Edouard VII et son Temps. Une grande réussite de technique et d'intelligence à laquelle des hommes de lettres français ont accordé leur précieuse collaboration. Le Cinéma farnçais doit savoir gré à Max Glass d'avoir eu le courage d'entreprendre une oeuvre d'une telle envergure.

SCENARIO. — *A Windsor, en* 1898, *la reine Victoria gouverne son pays avec une grande dignité. Son fils, le brillant Bertie, Prince de Galles, passe ses loisirs à Paris. Cependant, arrive Fachoda. Le Commandant Marchand doit-il abandonner Fachoda au Sirdar Kitchener? Delcassé cède, pour éviter la guerre. Nous suivons au cours des scènes, les réactions de cette humiliation nationale dans le petit peuple, à la Cour d'Angleterre, et dans une famille française, celle du député patriote Roussel, pamphlétaire dont le fils aîné a combattu aux côtés de Marchand en Afrique et le fils cadet, Jean, aime Sylvia Clayton, fille de Lord Clayton, confident du Prince de Galles.*

Après la mort de Victoria, l'arrènement d'Edouard VII verra se former l'Entente cordiale qui cimentée au feu de la Grande Guerre resplendira en 1919 *alors que les armées fraternelles montent à l'Arc de Triomphe...*

TECHNIQUE. — Dans une infinité de décors, les uns petits et délicieusement reconstitués, les autres d'une ample richesse comme la Comédie Française, l'Elysée le Foreign Office, le Quai d'Orsay, le Café Anglais, Marienbad, enfin l'admirable décor des salons de Buckingham Palace... Marcel L'Herbier et son équipe d'opérateurs, d'assistants et de costumiers ont véritablement réalisé de magnifiques tableaux historiques, et non figés, très vivants, très exacts, et toujours séduisants. Le film a de la chaleur, de la vigueur, du pittoresque. Des figures historiques remarquables d'évocation se mêlent à des figures "inventées", mais modelées sur la vie: un cocher de fiacre attendrissant, une actrice, une chanteuse animent cette familière chronique des temps parisiens où s'inscrivent les fastes gais ou graves d'une époque. Très belle photographie. Le texte de M. Abel Hermant, est étincelant d'esprit, et parfois d'une singulière portée actuelle...

INTERPRETATION. — En premier lieu, citons les créations magistrales de Gaby Morlay (la reine Victoria, vieillie, digne et noble) et de Victor Francen (Edouard VII que l'on voit surtout en Prince de Galles), Francen, souriant, spirituel, aimable de grande allure, domine fort logiquement ce film dédié à son illustre modèle. On a remarqué Jean Worms (excellent Delcassé), Jean Toulout (Lord Salisbury), Jean d'Yd (impressionnant Joe Chamberlain) et les piquantes figures d'actrices dessinées par Junie Astor et Nita Raya. Robert Pizani, Jacques Baumer, Jean Périer, Jean Galland, sont respectivement et avec talent Cambon, Clémenceau, Loubet, Kitchener, tandis qu'André Lefaur, Marcelle Praince Janine Darcey, Bernard Lancret, Carine Nelson apportent l'élément sentimental au film historique. Signalons aussi pour leur intelligence, Aimé Clariond et Louis Seigner. On remarque Jaque Catelain, André Roanne et le truculent cocher buriné par Dorville. Enfin, Pierre Richard-Willm a la noblesse de son personnage: le capitaine Roussel, tandis que Grétillat joue le robuste député patriote.

Un couple très populaire est celui que forment Gilbert Gil et Michèle Morgan. C'est dans "La Dame de Coeur" que ces deux vedettes s'affirment égales aux plus grandes du film français.

donner à leurs gens la distraction dont ils ont besoin, tout en se gardant le contrôle et en aidant en même temps les finances de la fabrique.

Les collèges, les institutions religieuses et les patronages trouvent là un excellent moyen de distraire leurs élèves tout en les instruisant, car France-Film s'est efforcée d'inclure dans ses programmes un grand nombre de sujets documentaires ou éducationnels de grande valeur.

Jusqu'ici la production de films éducatifs a été trop limitée pour permettre de composer une librairie strictement éducationnelle, mais France-Film travaille actuellement dans ce but et nul doute que grâce à la coopération de la compagnie Fiat Film et d'autres organisations de ce genre, ce but sera atteint dans un avenir prochain.

Le cardinal Verdier a dit lors de l'inauguration de "Notre-Dame du Cinéma", l'Eglise édifiée à Joinville par la corporation du cinéma: "Le cinéma a pénétré de façon très profonde les moeurs de tous les peuples: il doit élever, instruire, consoler, parce qu'il touche les foules. Il est une arme, une force, qui peuvent tant pour le bien ou pour le mal c'est-à-dire pour le bonheur ou le malheur de l'humanité".

Servons-nous donc de cette arme qu'est le bon cinéma pour distraire, instruire et amuser nos populations rurales.

* * *

—Daniel Norman vient de donner le premier tour de manivelle de "Marseille mes amours", l'opérette célèbre.

Mireille Ponsard, Gorlett, Léon Bélières, Suzanne Dehelly et Janine Roger sont les principaux interprètes de ce film musical et optimiste, aux côtés de Reda-Caire qui est obligé, pour enregistrer les principaux succès de l'opérette, tout comme les musiciens, de tomber la veste dans le studio...

* * *

—Jean Benoît-Levy, assisté de Marie Epstien, termine le montage et la sonorisation du *Feu de paille*, d'après *Grandeur Nature*, d'Henri Troyat.

Ce film sortira très prochainement.

Le film parlant français en format 16m-m

Sa demande s'avère considérable dans les patronages, salles paroissiales, etc., de toute la province.

Le film parlant français en format 16 m/m n'a fait son apparition qu'en 1937 et a marché depuis à pas de géant grâce à la compagnie France-Film qui, au prix de maints efforts, a créé une importante demande pour ce format.

En effet, en 1937 il était difficile d'obtenir en France du film 16 m/m, ce format ayant été combattu par le format 17½ m/m et le format 9½ m/m qui étaient alors utilisés presque partout en France. L'inconvénient de ces deux derniers formats était qu'ils ne pouvaient être projetés que dans des projecteurs spéciaux pour ces formats alors qu'ici, la plupart des projecteurs employés étaient du format 16 m/m.

France-Film réussit à obtenir, après maintes demandes et à grands frais, que des copies soient tirées spécialement pour elle en 16 m/m et comme à date, plus de cent films ont été tirés de la sorte, il y a maintenant en France un grand nombre de salles utilisant le 16 m/m de préférence aux autres formats réduits et la demande augmente de jour en jour.

Le besoin du 16 m/m se faisait sentir depuis plusieurs années, car bien que le film parlant français en 35 m/m soit montré dans la plupart des cinémas de la province de Québec et aussi dans nombre de centres français des autres provinces, il n'était pas pratique pour les salles municipales ou paroissiales, les collèges, patronages, etc., en raison du danger que présente ce format pour le feu et du prix de revient de son installation. Le format 16 m/m par contre, ne présente aucun danger puisqu'il est tiré sur pellicule ininflammable. Il convient de dire aussi que pour montrer du film 35 m/m, il faut un opérateur expérimenté et licencié tandis que n'importe qui peut opérer un projecteur 16 m/m, sans aucun danger, après quelques heures d'apprentissage.

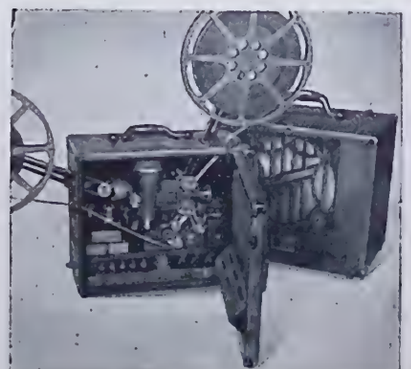
La demande du 16 m/m augmente de jour en jour car les curés ayant une salle paroissiale se rendent compte qu'il est préférable de

PROJECTEURS FILMOSOUND
et
FILMS PARLANT FRANCAIS

Voulez-vous un moyen facile d'augmenter vos revenus tout en occupant vos loisirs ?

Pourquoi ne pas donner des représentations cinématographiques dans votre localité et dans les paroisses environnantes ?

Nous avons à votre disposition une librairie de plus de 80 programmes complets en film parlant français 16mm. Tous les plus gros succès de la production française.



Nous vendons également les fameux projecteurs "Filmosound" qui sont d'un fonctionnement facile, d'une robustesse à toute épreuve, et qui vous assureront un rendement parfait.

Les prix très modérés des différents modèles et les facilités de paiement que nous accordons les rendent accessibles à toutes les bourses.

Ecrivez-nous et nous nous ferons un plaisir de vous envoyer nos catalogues et tous les renseignements voulus.

FRANCE-FILM
Service du 16mm ininflammable.
637 OUEST, RUE CRAIG, MONTREAL

"A bientôt... je reviendrai!" lance Marlène Dietrich en quittant Paris, apèrs avoir embrassé Raimu qui en décembre sera son partenaire dans "BRUGES LA MORTE"

Marlène Dietrich et ses jambes.

▼

Raimu a reçu un baiser de Marlène Dietrich!

Imaginez Raimu tonitruant, bourru, peu approchable... recevant de Marlène la très belle et la plus provocante des vedettes... un baiser. Et ce n'est pas du chiqué, ce n'est pas non plus une scène de cinéma. Un baiser pour de bon, en pleine gare... devant une foule énorme.

Les témoins de cette scène en sont demeurés un bon moment interloqués. Il ont vu une chose énorme, sensationnelle, incroyable. Ils ont vu Raimu... rougir.

Mais rougir de bonheur.

Il y avait de quoi, avouez-le.

La sène s'est déroulée à la gare Saint Lazare, quelques minutes avant le départ du train du Havre d'où Marlène Dietrich s'embarquait pour rentrer aux Etats-Unis. On a eu les échos du voyage de la belle vedette dans la Cité Lumière. Marlène est d'ores et déjà acquise au cinéma français. Elle tournera sous peu — la guerre n'y changera rien — "Bruges la Morte" un sujet en or pour la blonde vedette.

Le contrat est signé et son partenaire ne sera nul autre que Raimu. C'est pourquoi il se trouvait sur le quai de la gare pour saluer celle avec laquelle il partagera bientôt la gloire d'un nouveau triomphe. Les Américains, pour on ne sait quelle raison, n'ont jamais réussi à obtenir tout ce que l'on peut s'attendre d'une femme aussi belle, aussi dynamique et aussi fascinante. Mais nous sommes convaincus que le cinéma français n'échouera pas. L'exemple de von Stroheim est patent. Ce bel artiste était ignoré d'Hollywood qui ne lui trouvait plus aucun intérêt. Stroheim vint en France où on l'accueillit à bras ouverts. On l'entoura de l'ambiance qui lui était nécessaire. On l'encouragea, on lui laissa les coudées franches. Et l'on sait les succès qu'il a remportés à l'écran français. Personne ne doute qu'il en soit ainsi de Marlène Dietrich. L'argent n'est pas tout. La technique non plus. Les studios français sont peut-être moins riches de capitaux mais on y travaille avec un sens plus aigu de la véritable recherche artistique. Les scénarios sont mieux écrits, plus humains, différents de style et de forme.

Il n'en faut pas plus pour réaliser des films de valeur. Il n'en faut pas plus pour expliquer la présence à Paris de Ramon Novarro, de Philip Holmes, de Dolorès del Rio et maintenant de Marlène Dietrich qui tous artistes de carrière, veulent sortir des sentiers battus et créer des rôles qui marquent dans une vie.

Mais revenons à la scène du départ. Marlène ne lâchait pas Raimu d'une semelle, le brave "César" était tout ému, un peu épouvanté de cette insistance car Raimu dans le privé, est plutôt timide. Ses colères s'expliquent par cette timidité. Les photographes s'en donnèrent à coeur joie.

Pensez quels instantanés!

Raimu et Marlène dans la scène classique des adieux.

Et les déclics de s'actionner sans cesse. Mais les baisers de Marlène, cette fois, n'étaient pas des baisers de cinéma. Le dernier d'entre eux laissa d'ailleurs sur les lèvres de Raimu un peu de ce rouge "qui ne tient que sur les lèvres que vous embrassez" comme l'a dit à peu près Sacha Guitry dans une de ses pièces.

(Suite à la page 38)

Raimu encore tout rougissant de plaisir.

Ray Ventura fait ses débuts au cinéma

Le populaire chef d'orchestre des non moins fameux "collégiens" Ray Ventura débute dans une nouvelle carrière, le cinéma. Or, son premier film est un franc succès et à un point tel que déjà M. Ventura et ses "collégiens" sont sous contrat pour une série de productions. On voit ici Micheline Cheirel, René Lefèvre et Ray Ventura dans "Feux de Joie".

—Les productions "Ils étaient neuf célibataires" et "Tempête sur Paris" sont arrivées à Montréal.

—Christiane Delyne incarnera Ninon de Lenclos dans un film consacré à la célèbre courtisane.

(Suite de la page 12)

Georges Flament, Henri Decoin (capitaine), Albert Préjean et André Luguet.

Dans l'infanterie: Marcel Carné, Fernandel qui a le grade de sergent; Ray Ventura, Roger Duchesne, Abel Jacquin, Roger Legris et Constantin Rossi (que l'on connaît mieux sous le nom de Tino Rossi).

René Lefebvre et Gérard Landry ont rejoint leur unité. Jean Gabin sert dans les fusiliers marins. Pierre Chenal est radio-télégraphiste.

Jean-Louis Barrault, Jacques Erwin, Jean Murat ont rejoint leur compagnie et sont actuellement à la Ligne Maginot. Jean Galland, officier, gravement blessé en 1914 a demandé à reprendre du service. Charles Vanel, réformé a quand même insisté pour servir dans les bureaux. Jean-Pierre Aumont est affecté à la censure militaire. Claude Dauphin est aussi dans un bureau.

Le même courage et le même enthousiasme s'observent chez les femmes. Françoise Rosay a passé avec succès son permis pour conduire un lourd camion de munitions. Germaine Aussey s'occupe du service de l'évacuation de la population civile.

Chez les étrangers mêmes offres de services. Jean Kiepura a été l'un des premiers à s'enrôler dans la Légion polonaise formée en France; Eric von Stroheim s'est mis à la disposition du ministère de la Guerre remerciant par ce geste l'accueil que lui fit la France. On croit qu'il sera interprète.

Ces quelques nouvelles montrent que les artistes français n'ont pas hésité. Ils ont répondu à l'appel des drapeaux et entendent collaborer à la défense du droit contre l'hitlérisme et le despotisme. D'autres informations nous seront communiquées et nos lecteurs seront tenus au courant.

Echantillon gratuit de poudre

HABANITA

MOLINARD FRANCE

FINE, ADHÉRENTE
DÉLICIEUSEMENT
PARFUMÉE.

Molinard sont les seuls parfumeurs au monde possédant, en plus de leurs propres distilleries, les jardins et l'installation nécessaires à la fabrication de leurs matières premières.

Veuillez m'adresser par la poste un échantillon de poudre Habanita. J'ai mis un X près de la teinte désirée.

[ ] Rachel No 1 [ ] Rachel [ ] Naturelle
[ ] Rachel No 2 [ ] Bazannée [ ] Ocre rosée

Nom .....

Adresse .....

Ci-inclus cinq sous en timbres, pour frais de poste.

Adressez :
Molinard, Parfums de Luxe, 407 McGill, Montréal.

Suggestions pour cadeaux

- Vaisselle
- Verrerie
- Cendriers
- Lampes
- Articles chromés
- Objet d'art

Ames De Serres LIMITÉE MONTREAL

Rue Ste-Catherine angle St-Denis
Succursale: 6793 St-Hubert

La vraie Vera Koréne femme au grand coeur

Dans la vie privée elle est loin de ressembler à ses héroïnes.

Mince. La grâce même. Une taille et des hanches divines. Un regard lourd, opaque, mystérieux. La voix grave. Des décolletés hardis, des bijoux somptueux. Elle étincelle et attire, miroir aux alouettes, tous les désirs masculins. Et, coquette, rouée terriblement sûre d'elle, elle regarde les hommes en face, les juge, les dompte à sa volonté, qui n'est ni capricieuse ni frivole, mais terriblement lucide et ferme. C'est la sirène, enchanteresse et dangereuse. C'est l'aventurière. C'est la belle espionne.

—Mais je suis bien incapable, dit-elle, des coquetteries préméditées et savantes de mes héroïnes. Je les admire quelquefois, tant elles sont habiles. Mais comme je leur ressemble peu. Un certain ton de voix, une certaine fermeté dans le maxillaire me donnent à l'écran une autorité que je n'ai, ni ne me soucie d'avoir, dans la vie. Car l'énergie, la maîtrise de soi continuelle, l'emploi subtil de toutes les armes féminines, la détermination et l'audace qui sont souvent les qualités essentielles de mes héroïnes — et de toutes les coquettes qu'elles représentent — annulent chez la femme d'autres qualités qui me tiennent plus au coeur: l'abandon, la confiance, le besoin de protection, et la tendresse, chère douceur de la vie seraient faiblesses. Elles ont d'autres desseins, parfois nobles: ambition, patriotisme, qui justifient leur ruse, leur volonté froide. Toutes ces choses, chez mes personnages, expliquent leur sécheresse. Moi, je ne me crois pas capable, fût-ce pour de valables motifs de sourire, de feindre, de jouer la comédie de l'amour pour un homme, tout en préméditant une vengeance, un abus de confiance, un piège. Et de même, je me crois incapable de sacrifier un véritable amour à des ambitions ou à des fins, si admirables soient-elles. Prise, comme certaines de mes héroïnes dans le cruel dilemme entre le devoir et l'amour, je crois être trop femme pour ne pas préférer l'amour...

"Je joue les coquettes — coquettes intelligentes, coquettes héroïques parfois — et je ne crois pas à la puissance de la coquetterie, sinon pour les femmes au coeur sec, qui ne mettent rien d'elles dans un amour, et qui n'ont rien à y perdre. Une femme, serait-elle la plus belle, la plus aimée et la plus courtisée, perd absolument tout pouvoir sur celui qu'elle aime. Mes héroïnes sont des orgueilleuses et des triomphatrices. Je n'ai pas, en amour, le goût de la domination..."

▼

Simone Simon se plaint d'être une enfant gâtée

Un petit être étrange et attachant. Déconcertant. Sauvage. Pétri d'orgueil puéril, de tendresse pudique, de volonté têtue. Limpide. Déroutant. Avec un goût presque animal, un goût innocent du bonheur. Une fille libre, fantasque sans préjugés, hardie, vivant selon son propre code et sans contrôle, et sans mensonge.

NOTRE PROCHAIN NUMERO

Une vaste enquête: Quelles sont les vedettes les plus populaires.

Les artistes français au front.

Le roman d'amour de Pierre Fresnay.

Une journée avec Corinne Luchaire.

Pourquoi Viviane Romance domine au cinéma français.

—Je suis comme ça bien sûr. J'aime beaucoup les gens que j'aime. Les autres, je m'en fiche. De ce qu'ils pensent, de ce qu'ils disent, et patati et patata. Je déteste le mensonge, l'hypocrisie, la facilité, le convenu. J'ai toujours vécu en me fiant à mes sympathies. J'ai été gâtée, et j'ai aussi, parfois, eu des coups durs. Cela ne me guérira pas d'être toujours confiante et imprudente. Tant pis pour les conséquences. Je me sens libre, avec pour seul devoir d'être toujours parfaitement loyale avec moi-même fidèle à mes sentiments sincères, à mes goûts profonds. Je suis jeune. J'aime la vie. Tout ce qu'elle offre d'heureux. Je veux la vivre intensément, pleinement. L'amour doit en être la joie. L'amour doit être tonique et sain, et surtout honnête, c'est-à-dire sans mesquinerie, sans mensonge, sans calcul. On essaye d'être heureux. Et l'on n'a de compte à rendre à personne. Seulement à qui l'on aime, et à soi-même. Et tous les autres, ça ne les regarde absolument pas!

Un triomphe qui n'est pas prêt de s'épuiser

Le film "Louise" va faire fureur dans toute la province après le formidable lancement qu'il a obtenu dans la métropole. L'oeuvre de Gustave Charpentier grâce à Georges Thill, de l'Opéra de Paris, Grace Moore, du Metropolitan et André Pernet, aussi de l'Opéra de Paris n'est plus seulement un opéra mais l'un des plus réels succès du cinéma français.

Quatre succès qui s'annoncent

Les quatre films illustrés ici seront bientôt sur les écrans de la province. En haut, à gauche : Robert Lynen et Louis Jouvet dans "Education de Prince"; à droite, Pierre Brasseur et Madeleine Sologne dans "Le Père Lebonnard". En bas, à gauche, jolie scène du film "Les Gangsters du Château d'If", avec le chanteur Alibert et Germaine Roger; à droite, Jean Chevrier, un nouveau jeune premier avec Josselyne Gaël dans "Grand-Père".

Note Editoriale

(Suite de la page 6)

ment et la preuve de cette force française que l'on peut juger dans "Sommes-nous défendus".

Au fur et à mesure que le conflit prendra des proportions il sera passionnant de suivre les actualités de la guerre. Sauf les prescriptions requises par la censure — tout le monde nous comprendra — ces documents sont l'image combien vivante de l'Europe en flammes. Aux cinéphiles qui se passionnent pour la survivance de la civilisation nous demandons d'aller au cinéma français étudier ces pièces à conviction.

* * *

Le succès du film "Louise" dont les échos se répandent dans toute la province, affirme une fois de plus la valeur extraordinaire du film français. Pour la première fois au monde on a réussi ce tour de force incroyable de donner à l'écran un opéra qui est à la fois un bon et un beau film. Grace Moore, Georges Thill et André Pernet, trois gloires de l'opéra, ont droit à nos hommages. Leur talent a fait triompher une formule nouvelle, très heureuse et très remarquable dont l'idée revient en toute franchise à l'industrie française du cinéma.

▼

A bientôt... je reviendrai!...

(Suite de la page 35)

En montant dans son wagon Marlène cria à Raimu... "A bientôt, très bientôt, cher ami... Je reviendrai...! Puis le convoi s'ébranla et la belle silhouette s'estompa bientôt dans la blanche fumée de la vapeur.

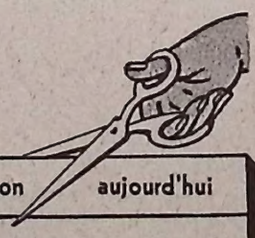
Quelques instants plus tard l'on pouvait voir Raimu attablé au bistrot de la gare savourant un "pastis" de son pays. Les émotions de cette nature... ça vous creuse un homme, et ça donne soif!

Marlène Dietrich commencera "Bruges la Morte" en décembre. Certes, il y a la guerre mais, une fois de plus, nous tenons à dire que le conflit ne nuira en rien au cinéma français. Les studios de la Côte d'Azur vont remplacer ceux de Paris plus exposés aux bombardements aériens. Toutes les dispositions sont prises. Marlène Dietrich voyagera sur un navire neutre. Elle passera par un port neutre et se rendra sur la Côte d'Azur par la voie des airs. Par conséquent les cinéphiles dans quelques mois verront la belle Marlène et Raimu dans "Bruges la Morte".

Quel film! Quel couple! Un autre grand succès se prépare.

▼

—J.-P. Paulin tournerait au Maroc, *La Rançon*, avec Charles Vanel, Abel Jacquin, Jules Berry et Renée Saint-Cyr.



Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Comté* .....

L'abonnement au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année

Adressez ce coupon à
COURRIER DU CINEMA,
637 ouest Craig — Montréal

Programmes des Cinémas de Province

THEATRE "CAPITOL"—Chicoutimi

3 et 4 NOVEMBRE	—	TRICOCHE ET CACOLET
6 et 7	"	—LA FEMME DU BOULANGER
10 et 11	"	—VIDOCQ
13 et 14	"	—ULTIMATUM
17 et 18	"	—LES GAIETES DE L'EXPOSITION
20 et 21	"	—LA RUE SANS JOIE
24 et 25	"	—AVION DE MINUIT
27 et 28	"	—MARTHE RICHARD

THEATRE "EMPIRE" — Jonquière

3 et 4 NOVEMBRE	—	TRAGEDIE IMPERIALE
6 et 7	"	—JE VOUS AIMERAI TOUJOURS
10 et 11	"	—VACANCES PAYEES
13 et 14	"	—PAIX SUR LE RHIN
17 et 18	"	—NUIT DE NOCES
20 et 21	"	—CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS
24 et 25	"	—L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON
27 et 28	"	—PLUIE D'OR

"Cinéma et Académie de Musique" — Lévis

1 au 7 NOVEMBRE	—	LE MARIAGE DE VERENA
8 au 14	"	—BARNABE
15 au 21	"	—LE TIGRE DU BENGALE
22 au 28	"	—LE TOMBEAU HINDOU

THEATRE "MALARTIC" — Malartic

14 NOVEMBRE	—	KATIA
28	"	—LES ROIS DU SPORT

THEATRE "CARTIER" — Granby

5 au 8 NOVEMBRE	—	LA VIERGE FOLLE
		—GANGSTERS DU CHATEAU D'IF
12 au 15	"	—VOLEUR DE FEMMES
		—LE PARADIS DES VOLEURS
19 au 22	"	—PRISONS DE FEMMES
		—LE PETIT CHEMIN
26 au 29	"	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
		—LES ROIS DE LA FLOTTE

THEATRE "ALMA" — Riverbend

4 au 6 NOVEMBRE	—	NUITS DE PRINCES
11 au 13	"	—GOSSE DE RICHES
18 au 20	"	—UN DE LA CANEBIERE
25 au 27	"	—LA MARSEILLAISE

THEATRE "EDEN" — Sorel

5 et 6 NOVEMBRE	—	LUMIERES DE PARIS
		—ODETTE
12 et 13	"	—LES ROIS DU SPORT
		—SOUS LA TERREUR
19 et 20	"	—L'AFFAIRE LAFARGE
		—COUP DE TROIS
26 et 27	"	—LA GOUALEUSE
		—BACH DETECTIVE

THEATRE "LAURIER" — Hull

5 au 7 NOVEMBRE	—	MOLLENARD
		—LES GAIETES DE L'EXPOSITION
12 au 14	"	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
		—LE PETIT CHEMIN
19 au 21	"	—SERGE PANINE
		—LES GANGSTERS DU CHATEAU D'IF

Théâtre "GEORGES"—St-Georges, Beauce

2 au 4 NOVEMBRE	—	ALOHA LE CHANT DES ILES
9 au 11	"	—ERNEST LE REBELLE
16 au 18	"	—TARASS BOULBA
23 au 25	"	—PRISON SANS BARREAUX

THEATRE "CAPITOL" — Saint-Jean

5 et 6 NOVEMBRE	—	LA MARSEILLAISE
		—LES DEUX PAPAS
12 et 13	"	—CARREFOUR
		—LA MARRAINE DU REGIMENT
19 et 20	"	—ALERTE EN MEDITERRANEE
		—LES GANGSTERS DE L'EXPOSITION
26 et 27	"	—LE SCHPOUNTZ
		—L'ASSASSIN EST PARMI VOUS

THEATRE "ROYAL" — Amos

1 et 2 NOVEMBRE	—	LES PIRATES DU RAIL
8 et 9	"	—L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON
15 et 16	"	—PRISONS DE FEMMES
22 et 23	"	—PRINCE DE MON COEUR
29 et 30	"	—ALERTE EN MEDITERRANEE

"BEY'S CINEMA" — Thetford Mines

1 et 2 NOVEMBRE	—	S. O. S. SAHARA
5	"	—CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS
8 et 9	"	—LA MORT DU CYGNE
12	"	—CA C'EST DU SPORT
15 et 16	"	—PRINCESSE TARAKANOVA

THEATRE "CHATEAU" — Port-Alfred

1 et 2 NOVEMBRE	—	LE JOUEUR D'ECHECS
6 et 7	"	—LA VENUS DE L'OR
8 et 9	"	—PEPE LE MOKO
13 et 14	"	—LE SCHPOUNTZ
15 et 16	"	—L'ANGE QUE J'AI VENDU
20 et 21	"	—LUMIERES DE PARIS
22 et 23	"	—CHAMPIONS DE FRANCE
27 et 28	"	—VIDOCQ
29 et 30	"	—KATIA

THEATRE "LAURIER" — Mont-Laurier

1 et 2 NOVEMBRE	—	M. BRELOQUE A DISPARU
4 et 5	"	—LA ROSE EFFEUILLEE
11 et 12	"	—SAMSON
15 et 16	"	—FANATISME
18 et 19	"	—L'ALIBI
22 et 23	"	—TITIN DES MARTIGUES
25 et 26	"	—MIARKA LA FILLE A L'OURSE

THEATRE "ROXY" — Shawinigan Falls

5 au 8 NOVEMBRE	—	SERGE PANINE
12 au 15	"	—REMONTONS LES CHAMPS ELYSEES
19 au 22	"	—J'ETAIS UNE AVENTURIERE
26 au 29	"	—TRICOCHE ET CACOLET

Théâtre "AUDITORIUM"—Shawinigan

2 au 4 NOVEMBRE	—	UN DE LA CANEBIERE
9 au 11	"	—LE SOLDAT INCONNU
16 au 18	"	—ALEXIS GENTLEMAN CHAUFFEUR
23 au 25	"	—GANGSTERS DE L'EXPOSITION

Théâtre "PRINCESSE" — Rivière-du-Loup

1 au 3 NOVEMBRE	—	ULTIMATUM
8 au 10	"	—LE SCHPOUNTZ
15 au 17	"	—PEPE LE MOKO
22 au 24	"	—TRICOCHE ET CACOLET
29 NOV. au 1er DEC.		—L'AFFAIRE LAFARGE

THEATRE "PRINCESS" — Val d'Or

7 au 9 NOVEMBRE	—	LA DAME DE MALACCA
		—INCOGNITO
14 au 16	"	—ALOHA LE CHANT DES ILES
		—ODETTE

Rév. J. C. Belles-Isles — Grande-Rivière

2 et 4 NOVEMBRE	—	L'AMOUREUSE AVENTURE
9 et 11	"	—LA CROIX DU SUD

THEATRE "RIALTO" — Farnham

5 et 6 NOVEMBRE	—	PRISONS DE FEMMES
12 et 13	"	—TARASS BOULBA
19 et 20	"	—MA SOEUR DE LAIT
26 et 27	"	—LE TIGRE DU BENGALE

THEATRE "ROYAL" — Louiseville

2 au 4 NOVEMBRE	—	LA MARIEE DU REGIMENT
5 et 6	"	—TARASS BOULBA
9 au 11	"	—AMANTS ET VOLEURS
12 et 13	"	—L'ESCADRILLE DE LA CHANCE
16 au 18	"	—TOUCHE A TOUT
19 et 20	"	—L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON
23 au 25	"	—JE VOUS AIMERAI TOUJOURS
26 et 27	"	—PRINCESSE TARAKANOVA
30 NOV. au 2 DEC.		—LE RESERVISTE IMPROVISE

Black Horse

La meilleure bière du Canada

LA BRASSERIE DAWES, MONTRÉAL

AVEC LA BLACK HORSE — "ÇA MARCHE"!